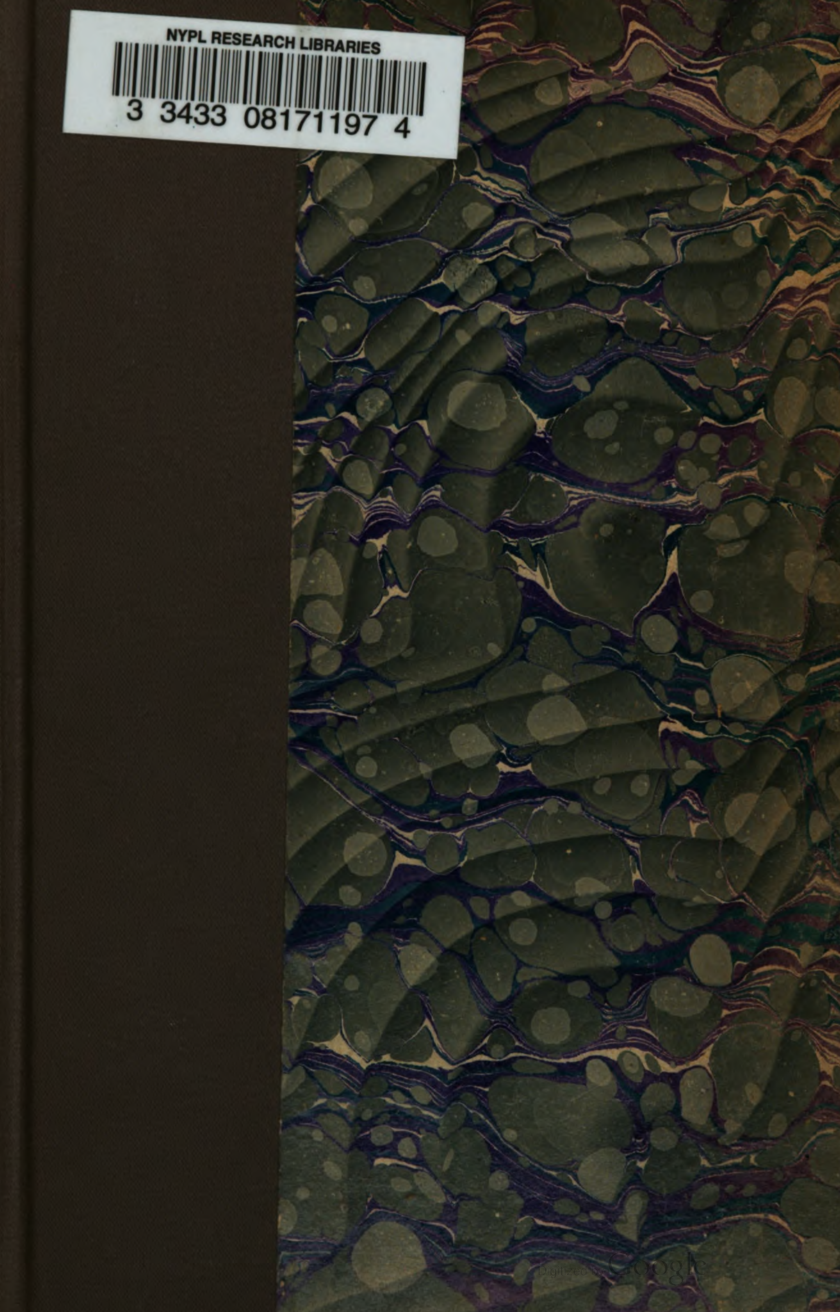
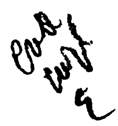






GAZETTE ANECDOTIQUE

NEUVIÈME ANNÉE — TOME I

GAZETTE
ANECDOTIQUE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

PUBLIÉE PAR G. D'HEYLLI

Paraissant le 15 et le dernier jour de chaque mois

NEUVIÈME ANNÉE — TOME I



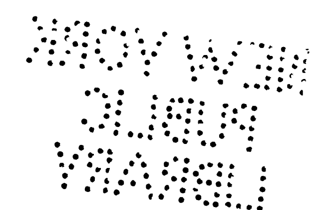
PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIV







GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 1 — 15 janvier 1884

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Gastebois, Villarceau, Lesueur. — M. Richepin à la scène. — Exposition de Manet. — Théâtres : Italiens, Bouffes-Parisiens.

Varia : Un Poète oublié. — Un Sonnet de charité. — Malice allemande. — *Quatre femmes dans le tas.* — Curieux certificat de royalisme.

Les Mots de la Quinzaine.

Variétés : Lettres inédites de Rachel. — Deux lettres de Louis Veuillot.

La Quinzaine. — L'année 1883 a fini tristement ; l'année 1884 commence de même ; tout est triste autour de nous. Ces premières heures de l'année nouvelle ont été marquées par la part indirecte, mais intime et personnelle, que nous avons prise à un tragique événement, dont tout Paris s'est entretenu un moment, et qu'un fait divers des journaux lui a annoncé en quelques lignes.

Un jeune homme de vingt ans, élève de l'école de Saint-Cyr, Jacques-Ferdinand Gastebois, était sorti en congé chez ses parents, rue de Babylone, 60, à l'occa-

sion du jour de l'an. Le dimanche 30 décembre, il dînait dans notre famille, avec nous-même et nos enfants. Le soir, il rentrait un peu après onze heures. Vers quatre heures du matin sa mère et sa sœur, qui couchaient dans la chambre voisine de la sienne, entendent chez lui un grand bruit de meubles renversés et de vitres brisées : elles accourent. Le malheureux enfant, pris d'un accès de somnambulisme, s'était précipité dans la rue de la hauteur d'un quatrième étage. Dans l'effort violent qu'il avait dû faire, en proie à une hallucination inconsciente, il avait passé à travers la vitre sans même avoir ouvert la fenêtre. Un moment après, des soldats de la caserne voisine remontaient son corps inerte et sans vie : des sergents de ville, le commissaire de police accouraient, s'installaient dans l'appartement où se trouvaient seulement trois femmes affolées de douleur, la mère, la sœur et la grand'mère du pauvre mort. Celle-ci a plus de quatre-vingts ans ! Pas un homme auprès d'elles, à cette heure matinale, pour les secourir et les aider. M. Gastebois père, qui était sous-chef au ministère du commerce, était mort lui-même, à la fin du mois de juin précédent, d'une manière également imprévue et subite.

Quel tableau lugubre et poignant que celui de cet intérieur si cruellement troublé, avant les premières heures du jour, par l'épouvantable événement ! Le commissaire de police verbalise, interroge, cherche à devi-

ner et même à suspecter les causes de cette fin horrible d'un jeune homme si plein d'espérances ; il va jusqu'à les supposer intentionnelles, et il veut faire signer dans ce sens une déclaration que la famille réprouve de toutes ses forces, parce qu'elle est absolument contraire à la vraisemblance comme à la vérité. Le pauvre cher enfant avait trop d'affection pour sa mère, trop de respect et de tendresse pour sa sœur, pour avoir pu se tuer chez elles autrement que d'une manière inconsciente et involontaire. Il ne saurait y avoir de doute là-dessus !

Il n'avait que vingt ans ! Comme les peuples heureux, les morts de cet âge n'ont pas encore d'histoire. D'ailleurs ils ont peut-être conquis le bonheur réel en échappant, avant le temps des dures épreuves, aux incertitudes et aux tourments de la vie. Il ne reste rien d'eux qu'un souvenir de regrets et d'amour pour ceux qui les ont aimés et perdus ! Pour ce pauvre Jacques Gastebois, le livre de la vie s'était à peine entr'ouvert ! Que de rêves brillants d'avenir, que d'espérances merveilleuses, quelle carrière remplie de succès et peut-être de gloire prochaine, il avait sans doute entrevus dans sa jeune pensée, ce charmant enfant si beau, si vivant, si aimé ! Tout cela, en un quart de minute, en moins de temps que nous n'en mettons à l'écrire, s'est à jamais évanoui dans l'accident le plus imprévu, le plus mystérieux et le plus terrible !

Le mercredi 2 janvier ont eu lieu les funérailles. Le

cercueil, tout blanc comme celui d'une jeune fille, était surmonté du shako à plumes blanches et rouges de la grande tenue des élèves de Saint-Cyr. L'affluence était considérable. Plus de cent élèves en uniforme étaient venus; tout le monde pleurait. Nous avons rarement vu une tristesse plus générale, plus unanime, qu'expliquait, même pour les indifférents, la soudaineté foudroyante de la catastrophe.

— L'année avait fini par deux décès à l'Institut. L'Académie des sciences a perdu, dans les derniers jours du mois de décembre, l'astronome Yvon Villarceau, qui lui appartenait depuis 1867. Il avait soixante et onze ans.

Deux jours plus tard mourait le célèbre architecte Lesueur (Cicéron), membre de l'Académie des beaux-arts depuis le 11 juillet 1846. Il y avait remplacé Vaudoyer. M. Lesueur était entré dans sa quatre-vingt-dixième année, étant né le 5 octobre 1794.

Enfin signalons le décès, également survenu dans les derniers jours de l'année, du fameux maître d'armes Pons (Charles-Antoine), qui était connu dans le monde entier. Il avait été décoré de la Légion d'honneur, le 29 avril 1841, en qualité de sous-lieutenant porte-drapeau dans la garde nationale de la Seine. Il était né à Menton (Alpes-Maritimes), le 15 juin 1796.

— Notre dernier numéro était sous presse lorsque s'est produit, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, un

fait artistique des plus curieux, aussi bien par sa rareté que par ses résultats, et nous désirons en conserver ici la trace. M. Jean Richepin, l'auteur du drame en vers de *Nana-Sahib*, a remplacé à l'improviste M. Marais, malade, dans le principal rôle de sa pièce, que celui-ci avait créé aux côtés de Sarah Bernhardt. L'étonnement du public a d'abord été très grand — et plus grand encore lorsqu'il a entendu M. Richepin détaillant son rôle avec un talent véritable, lançant admirablement les grandes tirades dont il est rempli, et réussissant également par le côté plastique de sa personne, qui est tout à fait en rapport avec l'image que nous pouvons nous faire du beau et terrible Nana-Sahib. M. Richepin fera-t-il école ? Verrons-nous un de ces soirs MM. Sardou, Augier et même Zola monter, à leur tour, sur les planches pour jouer leurs pièces ? Nous en doutons. Nous nous bornons à constater cet étrange événement. On a rappelé, à ce propos, que Shakespeare et Molière avaient été, eux aussi, des comédiens. Nous ne croyons pas que l'exemple soit concluant. Si Molière et Shakespeare se fussent bornés à être les interprètes d'œuvres immortelles, sans les avoir d'abord écrites, il est fort probable qu'ils n'eussent laissé qu'un éphémère renom d'acteurs médiocres, et qu'on ne parlerait plus d'eux aujourd'hui. Il faut donc que M. Richepin se décide, lui aussi, à écrire des œuvres immortelles, et à les jouer lui-même ensuite, pour que l'exemple de Molière et de Shakespeare

puisse lui être complétement applicable. C'est ce que nous lui souhaitons de grand cœur aussi bien pour sa satisfaction personnelle que pour la nôtre.

L'Exposition de Manet. — Le grand événement artistique de la quinzaine est l'exposition des œuvres de Manet, dont l'ouverture a eu lieu le 6, à l'Ecole des Beaux-Arts. Elle offre cet étrange spectacle d'un peintre refusé, il y a quelques mois, à l'Exposition nationale organisée par l'Etat, et trônant aujourd'hui en maître dans l'école même de l'Etat, qui semble ainsi le proposer comme modèle à tous les jeunes artistes.

Très humblement nous avouons être de ceux qui ne comprennent pas Manet; et ce qui nous prouve bien que nous ne le comprenons pas, c'est que, dans celles de ses œuvres qui nous paraissent admissibles, il se rapproche de tout le monde. Or, le Manet qu'on veut nous faire admirer, c'est le Manet qui a peint cette horrible femme au chat, ou qui a trouvé cette agaçante couleur bleue dont il fait usage à tout propos. Que nous veut, après tout, M. Manet? Nous ne pensons pas qu'il se pose en dessinateur! Alors ce sont des impressions justes qu'il prétend nous donner. Or, aucun des effets qu'on voit sur ses toiles ne se trouve dans la nature, et si, par exemple, les hommes et les femmes se voyaient les uns les autres tels qu'il les représente, l'espèce humaine risquerait fort de s'éteindre au bout de

quelques années. Nous laissons donc aux gens du métier le soin de déterminer exactement ce *quelque chose* qu'on prétend exister dans la peinture de Manet. Quant aux bons bourgeois qui, sous le couvert d'admirations plus ou moins sincères, se pâment bruyamment devant des toiles qui devraient les mettre en fuite, nous les soupçonnons fort de vouloir faire les malins.

On a mené grand bruit à propos d'une lettre que M. Gérôme aurait écrite au ministre des Beaux-Arts pour le détourner de laisser faire à l'Ecole l'exposition des tableaux de Manet. Une semblable lettre nous paraît peu conforme au caractère et aux habitudes de M. Gérôme : c'est un travailleur paisible et consciencieux, qui ne cherche pas le bruit, et qui, tout en étant plus que personne au service de ceux qui ont besoin de lui, n'aime pas à s'immiscer hors de propos dans les affaires d'autrui. Eût-il d'ailleurs écrit cette lettre, il ne serait pas à blâmer, s'il avait en cela obéi à une impulsion de sa conscience, et l'embargo mis sur une exposition quasi officielle de Manet n'aurait guère nui qu'aux intérêts des possesseurs de ses toiles, qui désireraient fort en voir monter le prix.

Théâtres. — La quinzaine a été un peu vide, tous les théâtres ayant donné leurs nouveautés dans la quinzaine précédente, afin de pouvoir en tirer profit pendant les vacances du premier jour de l'an.

Nous n'avons guère à signaler que la reprise d'*Ernani* aux Italiens, avec une cantatrice nouvelle, Mlle Valda, qui a débuté avec succès dans le rôle d'Elvire. *Ernani*, qui ne figure pas au nombre des meilleures partitions de Verdi, se soutient toujours par la vigoureuse et magnifique scène des tombeaux. On l'a fortement et sincèrement applaudie, et l'on en a même fait bisser le finale. Il faut dire aussi qu'*Ernani* est très-bien interprété par le quatuor formé de Mlle Valda, de M. Broggi (don Carlo), un autre débutant que le public a chaleureusement accueilli, de M. E. de Reszké (Ruy Gomez), un des artistes les plus accomplis qu'on puisse souhaiter, et de M. Nouvelli (Ernani), qui se sert très-habilement d'une voix manquant un peu de force, quoiqu'il lance parfois quelques notes douteuses, qu'il fera bien de surveiller.

Nous avons entendu aussi aux Italiens Mlle Marimon dans *Marta*. Cette ancienne élève de Duprez tire encore un excellent parti de sa voix un peu fatiguée. C'est une cantatrice de cette brillante école des Miolan-Carvalho et des Van den Heuvel-Duprez, dont les élèves nous charment toujours par l'excellence de leur méthode.

— Les Bouffes-Parisiens ont renouvelé leur affiche avec une amusante opérette, *la Dormeuse éveillée*, de MM. Chivot et Duru, musique de M. Audran, le fournisseur habituel du théâtre de M. Cantin. La pièce rappelle un peu, comme livret, l'opéra-comique d'Ad. Adam, *Si j'étais roi!* Seulement, au lieu d'un « dor-

meur », c'est d'une « dormeuse » qu'il s'agit cette fois. Le tout est emprunté aux contes des *Mille et une Nuits*, qui fourniront encore bien d'autres sujets de ballets, d'opéras ou d'opérettes. MM. Piccaluga et Lamy, et Mmes Montbazon et Gélabert chantent les jolis airs et duos de M. Audran ; quant à M. Maugé, il est, comme toujours, chargé de la partie comique, et il a su donner à son personnage, par sa verve et sa gaieté si communicatives, une réelle importance.

VARIA. — *Un Poète oublié.* — Connaissiez-vous Philippe Bouvier ? C'était un de ces poètes de la bohème malheureuse que ses vers n'ont conduit qu'à l'hôpital, car c'est à Beaujon que le pauvre garçon est mort récemment, laissant auprès de lui les vers suivants, qu'a recueillis l'*Événement*, et qui prouvent, dans tous les cas, que leur auteur était quelque peu réactionnaire :

LE FAUCHEUR

A l'horizon l'aurore brille,
Fardant la lune, qui paraît
Le tranchant d'or d'une faucille
Dans les arbres de la forêt.
Les oiseaux donnent la réplique
Au ciel qui chante, dévoilé.
Debout, faucheur ! Il faut du blé
Pour les peuples en République !

Portant sa faux bien aiguisée,
Il coupe les ailes du vent,

Dont les pleurs tombent en rosée
Dans les plis du terrain mouvant.
Regardant l'homme symbolique,
Les lapins tremblent, assoupis.
Va, faucheur! Il faut des épis
Pour les peuples en République!

Il arrive, il s'apprête, il règne!
Les faucheurs ne sont pas manchots,
Il taille la moisson, qui saigne
Des larmes de coquelicots.
A couper au ras il s'applique,
En psalmodiant un refrain.
Hardi, faucheur! Il faut du grain
Pour les peuples en République!

Quand de cesser l'heure est venue,
Ou lorsque la nuit le surprend,
Il contemple la plaine nue
Et se rhabille en soupirant.
C'est qu'il songe, mélancolique,
A tous ceux qui meurent de faim,
Car on n'a pas toujours du pain
Chez les peuples en République!

Il paraît que Bouvier était aussi musicien, et qu'il préparait pour ces quatre strophes une mélodie appropriée, que la mort l'a empêché d'achever.

Un Sonnet de charité. — On a adjugé récemment, à 305 francs, dans une vente de charité, une aquarelle signée Clovis Hugues, sur le dos de laquelle figurait le

sonnet manuscrit suivant de ce député poète. C'est Mme Théo, l'aimable artiste des Bouffes-Parisiens, qui était chargée du comptoir de vente où figurait ce tableau.

SONNET.

Je ne suis qu'un pauvre tableau,
Ni vert, ni gris, ni bleu, ni rose,
Tout traversé par quelque chose
Qui veut ressembler à de l'eau.

L'artiste, un bâtard d'Apollo,
Écrit en vers et peint en prose...
J'aurais dû rester, et pour cause,
A l'état de toile en rouleau.

Incline-toi pourtant, brave homme!
Je mérite mon prix, en somme,
Puisque c'est Théo qui me vend,

Et puisqu'elle a mis sur la toile
Sa gloire de femme et d'étoile,
Dans mes arbres en coup de vent!

13 décembre 1883.

Malice allemande. — Il paraît que les Alsaciens ne sont pas aussi germanisés qu'on voudrait le faire croire au pays des casques à pointe. Plusieurs d'entre eux ont quitté dernièrement le sol natal pour ne pas être incorporés dans l'armée prussienne. Dans le but d'en-

rayer ce mouvement d'émigration, le gouvernement allemand a fait publier, dans un petit journal qui se vend un kreutzer, la lettre suivante, écrite, dit-on, par un jeune Alsacien qui a quitté le pays et qui est entré volontairement dans l'armée française. Nous reproduisons la traduction qu'en a donnée M. Aurélien Scholl dans une de ses dernières chroniques de l'*Événement* :

Camp de Châlons, 30 novembre.

Mes chers parents,

Que maudit soit le jour où je vous ai quittés pour revenir à cette France qui nous a abandonnés! Outre l'humiliation de porter l'uniforme des vaincus, il n'est pas de souffrances que je n'endure.

A Paris, nous étions entassés dans des casernes infectes, décimés par les maladies, plus mal nourris que les porcs de notre village. Dans la rue, le peuple nous insultait à chaque pas, et les injures redoublaient si le soldat laissait percer l'accent alsacien qui aurait dû, au contraire, calmer ses persécuteurs.

Au camp, où je me trouve aujourd'hui, nous sommes en butte aux plus mauvais traitements. Les officiers nous rouent de coups.

Avant-hier un de mes camarades, un Lorrain, qui a commis la même faute que moi en désertant son pays, a eu le bras cassé d'un coup de canne de son capitaine. Un autre est à l'hôpital depuis huit jours; son colonel lui a crevé un œil parce qu'il n'avait pas posé la main juste sur la couture de son pantalon.

Ah! si c'était à refaire, comme je courrais vite à Saverne pour y remplir mon devoir d'Allemand! Quelle différence de nos officiers français avec ces nobles officiers, si bons, si

aimables et si généreux que la Prusse envoie en Alsace-Lorraine! Je suis bien puni de mon ingratitude envers eux! Dites bien à tous nos cousins et amis de ne pas venir en France, s'ils tiennent à voir respecter ou seulement ménager leur dignité d'homme sous l'uniforme du soldat. En ce qui me concerne, il est trop tard, le mal est fait.

Joignez aux souffrances que j'endure le désespoir qui me saisit, quand je songe que je ne pourrai plus rentrer pour vous embrasser!... Adieu donc. Plaignez votre malheureux fils, qui a honte d'être Français et qui en mourra.

WILHELM H...
Fusilier au 221° de ligne.

Cette lettre nous rappelle un peu, pour la malice et la finesse, les dépêches que les Prussiens avaient réussi à faire arriver dans Paris pendant le siège, en les attachant au cou de pigeons qu'ils nous avaient pris. Nous les retrouvons dans la *Lettre-Journal*, *Gazette des absents*, que l'éditeur Jouaust publiait alors pour être envoyée par les ballons.

N° 1. — *Rouen*, 7 *décembre.* — GOUVERNEUR PARIS. Rouen occupé par Prussiens qui marchent sur Cherbourg. Populations rurale les acclame délibérez Orléans repris par ces diables Bourges et Tours menacés Armée de la Loire complètement défaite Résistance n'offre plus aucune chance de salut. — A. LAVERTUJON (Il est sans doute inutile de faire remarquer que M. André Lavertujon, dont le nom a été faussement apposé à la suite de la dépêche censée expédiée de *Rouen*, est présent à son poste à *Paris*, comme un des secrétaires du Gouvernement).

N° 2. — *Tours*, 8 *décembre.* RÉDACTEUR FIGARO. PARIS.

Roi, donné, dans les journées des 31 mars, 1er avril et jours précédents, les preuves les plus fortes de leur entier dévouement en faveur de la Cause du Roi et des Princes et qu'ils n'ont négligé aucuns des moyens, qui pouvaient être entrepris pour donner le premier Élan dans la capitale, et les faits ci-après le constatent :

« 1° Le 31 mars, jour de l'entrée des Souverains coalisés dans Paris, les sieurs de Bellefond, Dubousquet, D'El et Deschamps les ont suivis depuis la porte St-Denis, jusqu'aux Champs Elisés et se sont précipités au milieu de leurs Etats majors, en répétant avec le plus grand enthousiasme le cri si cher aux bons français : *Vive le Roi! Vivent les Bourbons!* et en demandant, inclinés devant les Souverains coalisés, le rétablissement de l'ancienne Monarchie. L'Empereur Alexandre et le Roi de Prusse furent tellement sensibles à ces mouvemens d'amour et de fidélité, qu'en serrant les mains de ces Messieurs à plusieurs reprises, ils leur répétèrent avec une bonté infinie : *Demandez les Bourbons, demandez-les, vous les aurez, mais il faut les demander !* Forts de ce noble encouragement ces Messieurs distribuèrent à l'instant beaucoup de cocardes blanches, ce qui leur fit encourir les plus grands risques et éprouver une infinité de vexations de la part des malveillans, dont ils ont été suivis dans tous leurs mouvemens.

« 2° Nous attestons en outre que ces Messieurs ont réuni sur la place Louis XV 4 à 500 personnes, aux-

quelles ils ont distribué et fait arborer la Cocarde Blanche et les ont de suite dirigés devant notre Logement Boulevart de la Magdeleine ; là ils reçurent des mains de mon Epouse le premier Drapeau Blanc qui ait paru dans la Capitale, qu'ils promenèrent dans les principaux quartiers en donnant partout le premier Elan et les plus grandes preuves de leur dévouement et de leur amour pour leur Roi.

« Tous les faits, relatés ci-dessus, étant frappés au coin de la plus exacte vérité et ayant produit les plus heureux résultats nous nous plaisons à rendre les témoignages les plus flatteurs sur la conduite courageuse et distinguée que MM. Deschamps, Du Bousquet, D'El et de Bellefond n'ont cessé de tenir dans les circonstances orageuses qui ont précédé l'arrivée du Roi, ce qui les rend dignes des Bontés de Sa Majesté ; nous ajouterons en outre que nous nous sommes Empressés de faire connaître la Conduite noble et énergique de ces Messieurs dans les rapports généraux que nous avons rendu de notre mission à Sa Majesté et à S. A. R. Monsieur, frère du Roi, en date du 29 juin 1814.

« En foi de quoi nous avons signé le présent auquel nous avons apposé nos armes. »

Puris, le 20 septembre 1814.

Signé : Comte de S.....

Officier supérieur des Gardes de Monsieur et ci-devant fondé de ses pouvoirs.

Musset jugé par Dumas fils. — L'éditeur Morgand vient de publier, en gravures à l'eau-forte par Ad. Lalauze, la série des aquarelles, jusqu'alors inédites, composées par Eugène Lami pour illustrer les œuvres d'Alfred de Musset, et qui appartiennent à Mlle Denain, l'ancienne sociétaire de la Comédie-Française. En tête de l'album qui renferme ces belles gravures figure une lettre autographiée d'Alex. Dumas fils à l'éditeur, et qui est imprimée ici pour la première fois.

A Monsieur Morgand.

Vous me remerciez d'avoir eu l'idée de la publication que vous venez de conduire à sa bonne fin, après tant de soins et de dépenses. Ce n'est pas moi qu'il faut remercier; rien n'est plus facile que d'avoir une bonne idée, quand elle ne peut ruiner que les autres. Remerciez Mme Denain qui a si généreusement, dès ma première demande, mis les belles aquarelles d'Eugène Lami à votre service; remerciez M. Lalauze qui a aussi bien gravé l'œuvre du peintre que le peintre avait bien interprété l'œuvre du poète; remerciez le public qui va se disputer ces belles épreuves, car le succès n'est pas douteux. Tout ce qui touche à de Musset nous est devenu « doux et cher » comme il disait de la pâleur du saule à l'ombre duquel il dort. C'est qu'il a déjà pris, en vingt-cinq ans, la place qui lui était due dans la postérité, entre Horace et Pétrarque, entre Calderon et Beaumarchais. L'auteur de *Faust* l'appelle mon frère, l'auteur d'*Hamlet* l'appelle mon fils, et toutes les femmes de France méritant vraiment le nom de femmes ont un volume de lui sous les coussins où elle rêvent.

Dans ce pays, où nous sommes divisés sur tant de choses,

nous sommes tous d'accord pour aimer cette âme si tendre et glorifier ce génie si pur; c'est un bon signe qui permet de ne pas désespérer de l'avenir. Un pays produit toujours des grands hommes tant qu'il conserve le culte de ceux qu'il a perdus.

Bonne chance, et mille compliments affectueux.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

Deux mots du *Figaro* à l'occasion des étrennes :

1° Au village, un garçon maraîcher se présente chez un propriétaire de l'endroit.

« Monsieur, je viens vous la souhaiter bonne et heureuse.

— Merci, mon ami.

— Je viens aussi pour mes étrennes.

— Qui êtes-vous donc? Je ne vous reconnais pas.

— Vous savez bien? C'est moi qui viens continuellement vous emprunter votre charrette! »

2° Un jeune homme des plus râpés se présente chez M. V...

« Que voulez-vous, mon ami? lui demande celui-ci.

— Je viens pour mes étrennes.

— Vos étrennes!... Mais, qui êtes-vous?

— Je suis le petit clerc de l'huissier qui vous a saisi l'autre jour. »

Un bohème se promène ayant sur la tête un chapeau roussi par le temps et deux fois plus haut de forme que ceux que l'on porte à présent.

« Où diable as-tu donc acheté ce chapeau-là ? lui dit un de ses amis qui le rencontre.

— Je ne l'ai pas acheté, répond X... avec tristesse. Je l'avais déjà. »

C'était le lendemain de l'exécution de La Pommeraie. Un paysan rencontre sur le boulevard un médecin qui, de passage en Touraine, l'avait sauvé d'une fièvre typhoïde, et dont il ne savait pas le nom.

« Ah ! Dieu du ciel, que je suis content de vous voir ! s'écrie le Tourangeau. Depuis la condamnation de ce médecin qui vient d'être guillotiné, je ne cessais de me dire, en pensant à vous : « Pourvu que ça ne soit « pas ce bon docteur ! »

(*Figaro.*)

Un commerçant ramène dîner à la maison un vieil ami de collège que des pertes nombreuses subies à la Bourse ont complètement ruiné.

« Ma chère amie, dit-il à sa femme en entrant, je t'amène un ami. Soigne-le bien, je veux qu'il soit ici comme chez lui ! »

L'autre s'assied, murmurant : « Et moi qui espérais être mieux que chez moi ! » (*Gil Blas.*)

VARIÉTÉS

LETTRES INÉDITES DE RACHEL

Nous reproduisons, ci-après, de nouvelles lettres inédites de Rachel. M. Milbert, à qui sont adressées plusieurs de ces lettres, était archiviste à la Comédie-Française.

I

29 mars 1839.

Mon cher monsieur Milbert,

Vous qui êtes si bon pour moi, vous m'excuserez si je ne me décide pas à la partie de Versailles projetée pour demain. Le temps si humide me rend déjà presque indisposée ; je souffre de la gorge, et je crois qu'il ne serait pas prudent à moi d'aller passer la journée dehors à parcourir des jardins et des galeries. Le beau temps reviendra, et je serai bien enchantée de vous prouver un peu plus tard le plaisir que ma mère et moi nous aurons à faire avec vous cette partie.

Votre bien dévouée,

RACHEL FÉLIX.

II

Rouen, 28 juin 1840.

Je suis toute consternée, mon bon monsieur Milbert, d'apprendre le coup qui vous frappe et l'affreuse douleur que vous en éprouvez. Je ne suis pas surprise pourtant de cette douleur, et j'en suis même un peu fière, quand je pense qu'un homme dont le cœur est si bon a tant d'estime et d'amitié pour moi.

On ne console pas des douleurs si grandes, mon bon monsieur Milbert; mais si la part qu'y prennent vos amis peut adoucir la vôtre, croyez que Rachel la partage vivement.

Je vous dirai, à Paris, dans mon court passage, que vous avez acquis encore de nouveaux droits à ma plus sincère amitié.

III

Paris, 12 mars 1841.

Mon cher monsieur Milbert,

Votre lettre me fait bien de la peine. J'aurais vivement désiré retrouver M. Berryer chez M. Defresne; c'est pour moi un plaisir toujours nouveau et un grand honneur de le recevoir et de passer quelques heures en si bonne compagnie. J'aurais été aussi bien flattée d'être présentée à Monseigneur l'évêque de Digne,

mais il m'est *absolument* impossible de sortir ce soir. Je vais prendre une heure de soleil et rentrer. Je souffre d'assez vives douleurs tout près de l'estomac; je ne sais pas bien où, mais je souffre, et demain *Andromaque!* Je ne sais que répondre à la fin de la lettre de M. Defresne. Je vous assure que ma liaison avec M. Véron ne doit pas *affliger* mes amis. Je ne me plains pas des propos, mais je ne les mérite pas.

Selon mon répertoire qui s'arrangera demain, j'accepte avec empressement le dîner pour mardi ou pour jeudi.

Je ne retrouve pas sous mes mains la lettre du maire de Lyon.

Je vous renouvelle, mon cher monsieur, l'expression de tous mes sentiments.

IV

Londres, 15 juin 1841.

Mon bon monsieur Milbert,

Quand j'ai reçu plusieurs lettres de vous sans vous écrire, quand je suis restée longtemps sans vous répondre, ne croyez pas que je pense à vous faire mes excuses de mon long silence, il me semble que vous vous fâcheriez contre moi, tant je compte sur votre bonne amitié; je sais qu'en recevant une lettre de moi, vous oubliez tous vos sujets de plaintes. Aussi, mon

cher monsieur, je vous écris en ce moment comme si je répondais à une de vos lettres, reçue par le dernier courrier. Si je me flatte un peu trop en croyant que vous m'aimez assez pour ne pas vous fâcher, ne m'ôtez pas mon illusion, vous m'avez gâtée, ne vous en prenez qu'à vous.

Les journaux français, qui sont si bons pour moi dans ce voyage, vous ont dit, comme les journaux anglais, le bel et bon accueil dont on me comble dans cette ville de Londres. En vérité, je n'ai pas le courage de vous donner d'autres détails, je n'ose pas moi-même entreprendre ce chapitre. Si je ne savais que tant de triomphes m'imposent de grandes obligations, je pourrais être un peu orgueilleuse, mais je ne le suis pas, je vous assure. Ma réception chez la reine douairière, le 4 juin, et ma réception à Windsor, chez la reine, jeudi dernier, ont été au-dessus de tout ce que vous pourriez croire. Je vous raconterai tout cela quand je vous reverrai à Paris.

Adieu, mon cher monsieur Milbert, conservez-moi un bon souvenir en échange de mes sentiments les plus distingués.

P.-S. Ayant oublié l'adresse de M. de Cherval, je vous prie de lui remettre cette lettre.

V

Au comte de Cherval.

Londres, 15 juin 1841.

Monsieur le comte,

Voulez-vous me permettre de vous écrire quelques lignes, de vous demander des nouvelles de votre santé qui m'est si précieuse? Je recevrai avec bien de la joie quelques mots de vous comme souvenir et comme preuve de votre bonté pour moi. Je suppose que les journaux vous tiennent au courant de ma vie à Londres. Je ne saurais assez vous dire comme les Anglais se sont montrés Français avec moi. Ils sont si pleins de bienveillance, ils me comblent de tant de manières qu'en vérité j'en suis un peu confuse.

Dites-moi, je vous prie, monsieur le comte, que vous vous portez bien, comme je l'espère. Je n'aurai pas l'honneur de vous revoir avant le mois de juillet; encore je ne sais si je serai libre pendant les quelques heures que je passerai à Paris, en me rendant à Bordeaux. J'ai l'espoir cependant que je pourrai me procurer le plaisir de vous faire une visite.

En attendant, monsieur le comte, veuillez reporter quelquefois votre pensée sur la jeune fille qui vous doit tant de reconnaissance pour tant de bontés, et qui

vous prie d'agréer l'expression de ses affectueux sentiments.

VI

Londres, 12 juillet 1841.

Comment répondre, Monsieur, à l'aimable lettre que vous avez bien voulu m'écrire? Comment ai-je mérité des éloges si flatteurs, si charmants pour moi? Je vois bien qu'ils ne peuvent pas tout à fait s'adresser à moi, et je n'en prendrai, si vous le voulez bien, qu'une petite partie. Vous, Monsieur, qui avez un véritable culte pour Corneille et Racine, vous qui avez reçu de leur étude tant et de si belles choses, vous êtes heureux de les voir applaudir en Angleterre, et vous faites arrêter sur moi l'éloge qui doit remonter vers eux. Oui, Monsieur, Corneille et Racine (et, vous dirai-je? Racine surtout) sont très-bien goûtés par les Anglais. Je vous assure que le public ne laisse pas échapper une nuance, et j'en ai été bien surprise, moi qui ne sais rien que ce que j'entends dire, moi à qui l'on avait dit si souvent que les Anglais ne me comprendraient pas. Au reste, Monsieur, je crois que Madame est Anglaise, et je suis bien sûre qu'elle comprend à merveille tout ce qu'il y a de plus excellent dans mes deux auteurs favoris. Pardon, Monsieur, si je suis un peu dévouée à *mes* Anglais, qui se sont montrés pour moi d'une bienveil-

lance plus qu'incroyable et d'une galanterie toute française.

Si Madame veut avoir la bonté de parler avec moi de Londres et des Anglais, j'en serai toute fière.

Il est vrai que je suis ici entourée d'un public d'élite, qui nécessairement donne le signal. Que vous dirai-je, Monsieur? Je comprends mieux que qui que ce soit au monde tout ce qui me manque et tout ce qu'il me faut acquérir. La bonté qui m'a constamment soutenue sur les théâtres de Paris depuis trois ans bientôt m'inspirait pour le public une bien vive reconnaissance; ces grands succès de Londres, auxquels je ne m'attendais pas, m'ont confirmée dans la grande et sublime idée que je m'étais faite de mon art. Des lettres comme la vôtre, Monsieur, sont faites pour me donner encore plus de courage et de désir d'apprendre : continuez-moi cette bienveillante amitié, et croyez à l'expression la plus sincère de mes sentiments dévoués.

VII

Bordeaux, 23 août 1841.

Je ne sais vraiment, ma chère sœur, comment je vais commencer. J'ai tant de choses à te répondre qu'elles m'embarrassent. Avant tout, pourtant, je veux te rassurer pour ma santé; elle est aussi bonne qu'elle peut

l'être au milieu de toutes mes fatigues de travail et de toutes mes fatigues de plaisir. Tu sais comme je suis gâtée dans ce pays-ci ; c'est la répétition de Londres. Une des plus délicieuses promenades que j'aie faites, c'est ma visite chez M. Aguado, dans son domaine du château Margaux, c'était superbe. La propriété est magnifique, M. et Mme Galos me faisaient les honneurs avec une bonté, une grâce dont j'étais vraiment émue. Mais laissons cela : au milieu de tout mon plaisir, ta dernière lettre m'a fait beaucoup de peine. Que l'on m'attaque dans ma manière de jouer la tragédie, c'est une chose que je comprends très-bien, mais que l'on fasse courir les bruits les plus calomnieux sur mon compte, je ne puis y croire. Tant qu'il ne s'agissait que de *cancans* je n'y prenais pas garde, mais tu me dis que M. de Pastoret, que M. de Noailles, que M. Crémieux en sont alarmés, cela devient fort triste pour moi, et, en effet, la dernière lettre de M. Crémieux est sur un ton de reproches auquel son amitié si tendre ne m'a pas habituée. Mais que puis-je répondre, si ce n'est que tous ces bruits sont d'affreux mensonges ? Je suis, je resterai toujours digne de mes amis ; je ne donnerai à personne le droit de me présenter comme sa maîtresse ; ceux qui oseront le dire mentiront ; je n'ai pas d'autre réponse à faire.]

Deux choses m'ont cependant fait plaisir, c'est l'accueil reçu par toi de M. Halévy, et l'accueil reçu par toi

de M. J. J. Hier j'écrivis au premier, je le remercie de tout ce qu'il veut bien faire pour toi, mais je crains que ma lettre ne soit pas assez expressive : dis-lui bien que ceux qui ont la bonté de s'occuper de ma sœur me rendent à moi-même le plus grand service, et qu'à mon retour je remercierai mieux de vive voix. Quant à M. J. J., que faut-il te répondre ? Il m'a élevée sur un piédestal, il m'a placée aussi haut que son talent pouvait le faire, bien plus haut que je ne le méritais ; mais tout à coup il est devenu pour moi un ennemi. Dans mon langage de tragédie, je puis dire qu'il a brisé l'idole qu'il avait créée. Serait-il possible que le bon accueil fait à ma sœur fût une preuve de meilleures dispositions pour moi ? Tu comprends bien que j'en serai enchantée, mais avant d'y croire, réfléchis bien toi-même et vois si tu ne te fais pas illusion. Tiens-moi toujours au courant, et que je puisse juger par tes lettres si son inimitié a cessé. Du reste, la double protection de MM. Halévy et J. J. est pour toi une belle garantie d'avenir, et j'en suis mille fois heureuse. Il faut que je te quitte, je ne sais où j'ai trouvé le temps de t'écrire si longuement. Je t'embrasse en bonne sœur.

DEUX LETTRES DE LOUIS VEUILLOT

On vient de publier en deux gros volumes la correspondance de ce célèbre polémiste. Elle manque un peu d'intérêt ; on y trouve cependant quelques jolies lettres parmi celles qui sont

plus intimes, et où la politique et la discussion ne jouent pas un rôle, témoin les deux suivantes qui sont tout à fait charmantes. Elles sont adressées à la fille d'Eugène Veuillot, et distantes l'une de l'autre d'environ dix années.

I

A ma nièce Marguerite Veuillot.

Bonne petite fille de sept ans, un peu légère.

Au Tréport, 31 juillet 1868.

Ma nièce Marguerite,

Je regardais la mer. Elle était bleue au loin, verte plus près, blonde sur le bord, avec de grosses franges comme de l'argent. Il y avait un grand soleil qui la faisait briller, et elle chantait en dansant et en brillant. C'était très beau. Alors un oiseau est venu près de moi, et il me regardait tandis que je regardais la mer.

Je lui ai dit : « Qui es-tu? — Je suis un oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu. — Oiseau du bon Dieu volant sur la mer du bon Dieu, que veux-tu? »

Alors il me dit : « Il y a une petite fille qui aime bien le sucre d'orge et le chocolat, mais qui n'aime point l'étude; la connais-tu? — Je crois la connaître. — Cette petite fille est dans un couvent, à Paris; la connais-tu? — Je la connais. — Cette petite fille n'est jamais la première de sa classe; la connais-tu? — Oui, oui, je la connais très bien.

— Eh bien, alors, reprit l'oiseau, il faut que cette petite fille commence à travailler et à être sage, et à

servir le bon Dieu. Son papa et sa maman vont l'amener au Tréport ; elle verra la mer, elle jouera sur les galets, elle sera baignée par Michel. Je vois qu'on aime bien cette petite fille-là. Il faut qu'elle ne soit pas ingrate : il faut qu'elle mérite de devenir la petite fille du bon Dieu et de la sainte Vierge. »

Ainsi parla l'oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu. Et moi, je dis à l'oiseau : « Que faut-il qu'elle fasse, la petite fille ? car elle n'est pas méchante, mais c'est une tête légère tout à fait. »

L'oiseau reprit : « Quand elle sera dans l'église du Tréport, elle dira : *Mon Dieu, accordez-moi la grâce d'être votre petite fille et celle de la sainte Vierge.* Si elle fait bien cette prière, tout ira bien ; et le bon Dieu donnera des ailes à son âme pour voler au ciel comme je vole sur la mer.

Alors l'oiseau du bon Dieu ouvrit ses ailes grandes et fortes, et il s'envola bien loin, bien loin sur la mer du bon Dieu.

Ma nièce Marguerite, si tu connais cette petite fille qui va venir au Tréport, dis-lui bien tout cela.

Moi, je suis ton oncle, et je t'aime beaucoup.

II

A Mlle Marguerite Veuillot, à l'Abbaye-aux-Bois.

Arcachon, 1er janvier 1877.

Marguerite, ma nièce chérie, je vois ici toutes sortes

de belles et bonnes choses qu'on ne trouve pas partout, à l'heure qu'il est : un beau soleil, des arbres verts, des buissons en fleur, une mer bleue et tranquille ; il n'y a point de boue, il fait chaud. Il est positif néanmoins que tout cela me semble moins charmant que ton billet doré ; le billet doré me témoigne que tu es très sage. C'est une belle et douce étrenne que tu me donnes là. Rien ne peut me faire plus de plaisir que la sagesse de la fille de mon frère. Continue de me donner cette joie, ma chère enfant. Sois la fleur et le soleil de ton père et de ta mère. Ils en remercieront Dieu, et Dieu te bénira. Tes papiers dorés deviendront une grande fortune ; tu sera toute d'or comme les buissons de ma forêt, qui fleurissent en hiver. C'est cet or-là surtout qu'il faut avoir : car l'or qui se met dans la poche ne mérite pas qu'on s'en occupe : il se ternit vite, et très souvent il salit les doigts.

Adieu, ma chère Marguerite. Je suis heureux de savoir que tu pries pour ma santé. Dieu t'exaucera certainement, si tu as soin de lui offrir toujours l'or qu'il aime, l'or pur des humbles buissons. Je t'aime de tout mon cœur.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 2 — 31 JANVIER 1884

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Réception de M. Pailleron à l'Académie. — La famille Gaillardet et la *Tour de Nesle.* — Élection de M. Edmond About à l'Académie. — L'esprit de Flaubert. — Théâtres : Vaudeville, Gymnase, Opéra-Comique, Château-d'Eau, Nouveautés ; Comédie-Française, *Smilis* : M. Fèvre et Mlle Reichenberg. — Nécrologie : Mme de Païva.

Varia : Hugo caricaturé. — L'Esprit. — Une Lettre de Th. Rousseau. — Mario charmeur.

Les Mots de la Quinzaine.

LA QUINZAINE. — M. Edouard-Jules-Henri Pailleron, successeur de M. Charles Blanc à l'Académie française, y est venu prendre séance le jeudi 17 de ce mois. L'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* a fait chambrée plus que complète à l'Académie tout comme à la Comédie-Française. On s'est battu pour entrer, et, en raison de cette malheureuse manie qui fait toujours distribuer, pour une solennité quelconque, plus de billets qu'il n'y a de places, beaucoup de personnes n'ont pu être admises. Rare-

ment on avait vu plus belle et plus brillante assemblée. C'est que M. Pailleron a la vogue, qu'il est aimé du beau sexe pour son esprit, sa distinction, et même un peu pour la grâce de son visage et de toute sa personne : on n'est, en effet, ni plus accueillant ni plus aimable.

L'Académie était présidée par M. Camille Rousset, qui répondait au récipiendaire. Celui-ci avait pour parrains Victor Hugo et Émile Augier. Ce dernier, empêché, avait dû se faire suppléer par M. Gaston Boissier. Pailleron et Boissier portent, selon l'usage, l'habit à palmes vertes ; quant à Hugo, — qui a peut-être usé le sien, — il est en habit noir et en cravate blanche. Le discours de M. Pailleron, très fin, très spirituel, très en dehors de la banalité officielle, a obtenu un vif succès. En louant Charles Blanc, il a trouvé moyen de faire aussi l'éloge de son frère Louis, dont la place était, ce nous semble, également marquée à l'Académie française. Il est clair que la politique, — cette horrible politique qui se fourre partout, — l'a seule empêché d'y entrer.

Les deux frères s'aimaient et s'estimaient profondément. M. Pailleron a tracé d'une main légère et émue à la fois ce charmant portrait de Charles et de Louis Blanc, si unis dans la vie et si rapprochés dans la mort :

« On prétend que les contraires s'attirent parce qu'ils

cherchent à se compléter; il faut bien le croire, car jamais caractères plus dissemblables ne se fondirent dans une amitié plus étroite.

« Charles, exubérant, passionné, violent même, mais facilement résigné, maniable au fond, bon par-dessus tout,... le roseau peint en fer; Louis, au contraire, doux, presque humble, timide, presque craintif, poli, presque obséquieux; et sous ces dehors faciles, tenace, résolu, révolté,... le fer peint en roseau.

« Dans l'association si intime de deux êtres si différents, le plus jeune apportait son dévouement fougueux, l'aîné sa tendresse indulgente et cette soumission volontaire et touchante du protecteur au protégé : faiblesse et grâce de la force. L'un adorait, l'autre aimait; et, pour fixer, s'il se peut, les nuances de leur mutuelle affection par cette note légère, quand ils parlaient l'un de l'autre, Charles disait : « Mon frère », et Louis : « Mon Charlot ».

« Nés presque en même temps, élevés ensemble, luttant plus tard côte à côte, ils se trouvèrent, en quelque sorte, soudés par l'âme, comme certains jumeaux le sont par la chair. Aussi, quand on veut les comprendre, ne peut-on pas les séparer; tous deux restent indissolublement unis jusque dans le souvenir.

« Ils habitaient tous deux la même chambre meublée, sous les combles d'un hôtel garni, et, dans la monotonie de leur mauvaise fortune, les jours se suivaient, sans

pourtant se ressembler : si tous étaient mauvais, il y en avait de pires.

« Ceux, par exemple, où les leçons ne donnaient plus, où la place demandée se faisait attendre, où les protecteurs étaient absents. Alors sonnaient les heures véritablement douloureuses... On ne sortait plus, on s'enfermait dans la mansarde, en attendant mieux, et l'on mangeait comme on pouvait. Tristes repas ! et qu'on devait aller chercher soi-même, et rapporter soi-même ! C'était là le plus triste. Pour ces jeunes gens élevés dans certaines pudeurs et qui, assurément, souffraient plus de paraître pauvres que de l'être, la corvée était dure et pouvait soulever entre eux une question délicate.

« Mais Charles l'avait vite tranchée. Que son aîné, son grand homme, son dieu, descendît à ces soins vulgaires... cette pensée seule exaspérait son respect : « Toi, faire cela ! s'écriait-il indigné, toi, Louis Blanc ! « avec le génie que tu as ! et dans la situation... que tu « auras ! Jamais ! » Et bravement, en plein jour, en pleine rue, en grand costume, n'en ayant qu'un, notre héros allait au feu, c'est-à-dire au marché. »

Du discours de M. Camille Rousset nous ne citerons que le passage relatif à la plus célèbre comédie de Pailleron. On attendait quelque allusion fine et discrète — ou indiscrète au besoin — au bruit répandu avec tant de persistance sur la personnalité académique qu'on accusait l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* d'avoir particu-

lièrement mise en scène. On a beaucoup regardé M. Caro, lorsque l'orateur a commencé à parler de cette comédie dont le succès est inépuisable. Mais l'espérance a été déçue : l'Académie n'est pas « un nid à potins », a dit un loustic, et on n'y casse pas de carreaux !...

« Qu'est-ce au fond, a dit M. Rousset, que *le Monde où l'on s'ennuie?* le dernier et, selon l'opinion générale, le plus grand, le plus mérité de vos triomphes? C'est une comédie satirique comme les *Femmes savantes*, ou plutôt, pour être tout à fait exact, c'est l'idée même des *Femmes savantes* ajustée à notre temps, avec toutes les différences qui distinguent le XVIIe siècle du XIXe et l'hôtel de Rambouillet des lycées de filles. La science est utile, elle est digne d'estime et de respect, elle est admirable, à la condition toutefois qu'elle n'envahisse pas tout, surtout les cerveaux féminins. Précieuses pour précieuses, les scientifiques me semblent plus ridicules encore que les littéraires.

« Il n'est déjà pas si beau pour l'homme d'être pédant, mais pour la femme il serait tout à fait laid d'être pédante, et, si c'est pour la dissuader de le devenir que vous avez pris la plume, si tel est le but que votre comédie vise, rien n'est plus à propos, Monsieur ; vous rendez à la société un véritable service. Je sais bien qu'il y a de plus grands dangers qui la menacent ; mais celui que je signale n'en est pas moins réel et imminent, on doit vous savoir gré d'avoir sonné l'alerte.

« Par une exception bien rare à votre galanterie, vous n'avez pas ménagé les femmes ; il est vrai qu'en revanche, pour sauver du ridicule l'honneur de notre sexe, je ne vois que votre sous-préfet sceptique et railleur; vous lui avez donné assez d'esprit pour faire équilibre à la sottise de tous les autres.

« Mais qu'ai-je besoin de parler longuement d'une pièce qui a renouvelé deux cents fois son public et que tout le monde sait par cœur? J'entends bien des épilogueurs qui disent : « Cette pièce n'en est pas une au vrai sens du mot ; ce n'est qu'une suite de scènes : l'action est nulle; l'intrigue se réduit uniquement à l'incident d'une lettre sans signature et sans adresse, imputée tantôt à celui-ci et à celle-ci, tantôt à celui-là et à celle-là. — Il est vrai ; mais qu'est-ce que le *Misanthrope*, sinon une suite de scènes? et n'est-ce pas une lettre aussi qui amène le dénouement de ce chef-d'œuvre?»

— Il paraît que la famille de Frédéric Gaillardet, l'auteur du drame primitif de la *Tour de Nesle*, a demandé par voie d'huissier la suppression du titre de ce drame célèbre de la liste des œuvres d'Alexandre Dumas, qui sont gravées sur le piédestal de sa statue. Ainsi, cette vieille querelle, qui a plus de cinquante ans de date et qu'on croyait à jamais enterrée, renaît encore aujourd'hui de ses cendres! La famille Gaillardet est bien mal conseillée. Cette affaire de collaboration entre Dumas et Gail-

lardet est depuis longtemps jugée : que fût devenue la *Tour de Nesle* sans l'intervention de Dumas? Elle n'eût pas été jouée dix fois de suite! Cela est clair comme le jour, si clair même qu'on se demande, à bon droit, dans quel intérêt et dans quel but la famille Gaillardet présente aujourd'hui sa réclamation. Quelle qu'en soit l'issue, l'arrêt prononcé n'influencera jamais l'opinion publique dans cette affaire-là : pour tout le monde, Alexandre Dumas demeurera toujours l'auteur principal de la *Tour de Nesle*... — A ce propos, annonçons la publication très prochaine, à la Librairie des Bibliophiles, d'une brochure in-8°, réunissant les discours prononcés et les vers récités pour l'inauguration du monument de Dumas. Cette brochure, ornée d'une très belle eau-forte d'Eugène Abot, reproduisant l'œuvre de Gustave Doré, paraîtra le jour même où Alexandre Dumas fils réunira dans un banquet les promoteurs du monument de son père.

— L'Académie française a remplacé, le 24 de ce mois, au troisième fauteuil, M. Jules Sandeau, décédé. C'est notre éminent confrère, M. Edmond About, qui a été élu. Deux tours de scrutin ont suffi, M. About n'ayant qu'un seul concurrent sérieux, M. Coppée. Au premier tour, M. About a obtenu 17 voix et M. Coppée 13, sur 34 votants; au second tour, M. About a réuni 19 voix et M. Coppée 14. Il reste encore à pourvoir à la vacance des fauteuils de MM. de Laprade et Henri Martin. Notre

ami Coppée se trouve donc tout naturellement désigné, par le vote d'aujourd'hui, pour le premier de ces fauteuils.

L'ESPRIT DE FLAUBERT. — On va publier une correspondance inédite de Flaubert. A coup sûr, on n'y fera pas tout entrer. Flaubert avait son parler trop vif et trop libre, sur les choses et les hommes de son temps, pour que ce qu'il a dit et pensé sincèrement sur eux puisse être de longtemps mis au jour. En attendant, la *Nouvelle Revue* a publié quelques billets de l'auteur de *Madame Bovary* à Mme Sand, et ces billets ont eu un grand succès. On y retrouve la franchise crue et salée de Flaubert, qui écrivait absolument comme il pensait, c'est-à-dire sans ménagements aucuns sur qui et sur quoi que ce fût. Nous emprunterons quelques passages à cette correspondance. Ils donneront, par avance, le ton tout entier du volume qu'on annonce, car la correspondance de Flaubert se compose beaucoup plus de billets que de lettres.

— « Vous ne savez pas, vous, ce que c'est que de rester toute une journée la tête dans ses deux mains à pressurer sa malheureuse cervelle pour trouver un mot. L'idée coule chez vous largement, incessamment, comme un fleuve. Chez moi, c'est un mince filet d'eau. Il me faut de grands travaux d'art avant d'obtenir une cascade. Ah ! je les aurai connues, les *affres du style !*

« Bref, je passe ma vie à me ronger le cœur et la cervelle : voilà le vrai *fond* de votre ami. »

— « J'ai relu, à propos de votre dernière lettre (et par une filière d'idées toute naturelle), le chapitre du père Montaigne intitulé : « Quelques vers de Virgile. » Ce qu'il dit de la chasteté est précisément ce que je crois. C'est l'effort qui est beau, et non l'abstinence en soi. Autrement il faudrait maudire la chair comme les catholiques ! Dieu sait où cela mène. »

— « Un jeune homme, s'il est continent à vingt ans, sera un ignoble paillard à cinquante. Tout se paye ! Les grandes natures, qui sont les bonnes, sont, avant tout, prodigues et n'y regardent pas de si près à se dépenser. Il faut rire et pleurer, aimer, travailler, jouir et souffrir, enfin vibrer autant que possible dans toute son étendue. Voilà, je crois, le vrai humain. »

— « Ne trouvez-vous pas au fond que, depuis 89, on bat la breloque ? Au lieu de continuer par la grande route, qui était large et belle comme une voie triomphale, on s'est enfui par les petits chemins, et on patauge dans les fondrières. Il serait peut-être sage de revenir momentanément à d'Holbach ? Avant d'admirer Proudhon, si on connaissait Turgot ?

« Mais le Chic, cette religion moderne, que deviendrait-elle ? »

— « Ah ! vous croyez, parce que je passe ma vie à tâcher de faire des phrases harmonieuses en évitant les

assonances, que je n'ai pas, moi aussi, mes petits jugements sur les choses de ce monde? Hélas, oui! et même je crèverai enragé de ne pas les dire. »

— « J'ai reçu de Sainte-Beuve un petit billet qui me rassure sur sa santé, mais qui est lugubre. Il me paraît désolé de ne pouvoir hanter les bosquets de Cypris! Il est dans le vrai, après tout, ou du moins dans son vrai, ce qui revient au même. Je lui ressemblerai peut-être quand j'aurai son âge. Je crois que non, cependant. N'ayant pas eu la même jeunesse, ma vieillesse sera différente.

« Cela me rappelle que j'ai rêvé autrefois un livre sur Sainte-Périne. Champfleury a mal traité ce sujet-là. Car je ne vois pas ce qu'il a de comique; moi, je l'aurais fait atroce et lamentable. Je crois que le cœur ne vieillit pas; il y a même des gens chez qui il augmente avec l'âge. J'étais plus sec et plus âpre il y a vingt ans qu'aujourd'hui. Je me suis féminisé et attendri par l'usure, comme d'autres se racornissent, et cela m'indigne. Je sens que je deviens *vache*, il ne faut rien pour m'émouvoir; tout me trouble et m'agite, tout m'est aquilon comme au roseau. »

— « Je peux, sans que ça me gêne en rien, écrit-il en 1866, à George Sand, vous prêter mille francs si vous en avez besoin pour aller à Cannes. Je vous fais cette proposition carrément, comme je la ferais à Bouilhet, ou à tout autre intime. Pas de cérémonie! voyons!

« Entre gens du monde, ça ne serait pas convenable, je le sais, mais entre troubadours, on se passe bien des choses. »

— « J'ai envoyé votre lettre aux Goncourt, tout de suite, bien entendu. Je vous assure (derechef) qu'ils sont très gentils, et il y a tant de pignoufs !

« C'est un produit du XIXe siècle que *pignouf*. Nous arrivons même à *pignoufard*, qui est son fils, et à *pignoufarde*, qui est sa bru. »

THÉATRES. — Le Vaudeville vient de reprendre (14 janvier) la deuxième œuvre théâtrale d'Alexandre Dumas fils, *Diane de Lys*, qui n'avait pas depuis très longtemps été représentée à Paris. La dernière reprise remonte en effet à 1869.

La pièce avait été présentée au Gymnase à la suite du grand succès de *la Dame aux Camélias*. Mais la censure, qui avait déjà fait tant d'objections et de difficultés avant de laisser jouer cette pièce qui ne put l'être que par un ordre tout à fait souverain, opposa les mêmes résistances à la représentation de *Diane de Lys*. C'est grâce à l'appui d'un ministre de l'Empereur, M. de Morny, que fut jouée *la Dame aux Camélias*; c'est sur un rapport approuvé par un autre ministre de l'Empereur, non moins influent, M. de Persigny, que fut d'abord interdite la pièce de *Diane de Lys*. Voici le passage essentiel de ce

rapport, qui était demeuré inédit et que vient de publier le *Figaro :*

19 janvier 1853.

Ce drame, quand la passion n'y prêche pas l'adultère, le vice élégant, y raçonte son immoralité.

Les dangers que pourrait présenter à la scène un ouvrage de cette nature nous ont paru de trois sortes :

Il atteint la famille en attaquant les devoirs du mariage ; en peignant sous de fausses couleurs les passions du grand monde, *il fournit un cercle aux déclamations* contre les classes élevées de la société ; enfin, il fait revivre sur la scène les théories corruptrices qui avaient envahi le drame et le roman après 1830.

En conséquence et à l'unanimité, nous ne croyons pas pouvoir proposer l'autorisation de cet ouvrage.

Approuvé : PERSIGNY.

Diane de Lys fut représentée pour la première fois le 15 novembre 1853. Le succès en fut très vif. Il y avait beaucoup d'audaces dans la pièce, et la situation finale, où le mari tue l'amant de sa femme, bien que rappelant le dénouement d'*Antony*, produisit alors un grand effet. Quoique ces dénouements tragiques soient devenus de plus en plus fréquents dans le répertoire contemporain, le même effet et la même impression se sont renouvelés l'autre soir.

Voici la distribution originaire de la pièce rapprochée de celle d'aujourd'hui :

		1853.	1884.
Paul Aubry	MM.	BRESSANT.	BERTON.
Comte de Lys		LAFONTAINE.	MONTIGNY.
Maximilien		DUPUIS.	VOIS.
Taupin		LESUEUR.	DIEUDONNÉ.
Le duc		ARMAND.	CORBIN.
Diane	Mmes	ROSE CHÉRI.	BRANDÈS.
Marceline		FIGEAC.	LESAGE.
La Marquise		LEMERLE.	GERFAUT.
Mme de Lussieu		MÉLANIE.	D. GRASSOT.
Juliette		JUD. FERREYRA.	ARNAULT.
Aurore		BODIN	CARON.
Jenny		RAMELLI.	ACHARD.

La pièce fut jouée à l'origine pendant plusieurs mois; on ne se lassait pas d'entendre les comédiens hors ligne qui l'interprétaient, et le fait est que le Gymnase avait alors une troupe d'ensemble incomparable. Beaucoup des artistes créateurs de *Diane de Lys* ont disparu : Lesueur, Armand, Mmes Rose Chéri, Figeac, Mélanie, Ferreyra, Ramelli, etc..., sont morts successivement après des destinées diverses. Judith Ferreyra était alors à l'aurore de sa jeunesse et de son talent, et peu d'années après, brillante étoile des Variétés, elle a succombé en quelques jours aux atteintes d'une horrible maladie. Mme Ramelli a joué à l'Odéon, puis à la Comédie-Française; c'est elle qui a eu l'honneur de créer le personnage de la Marquise, dans le *Marquis de Villemer*, au delà des ponts. Mlle Figeac, — après un séjour assez heureux au Théâtre-Français, a épousé un riche industriel, M. Jaluzot, et est

morte l'an dernier. Lesueur et Mlle Mélanie sont morts aussi il y a peu d'années. Tout le monde sait comment a fini cette admirable Rose Chéri. Quant à Bressant, il traîne dans un petit village de Seine-et-Marne les restes défaillants d'une des existences artistiques les plus fortunées de ce siècle. Mais Lafontaine et Dupuis demeurent toujours sur la brèche et plus que jamais en possession de la faveur publique.

De 1853 à 1869, c'est-à-dire durant seize ans, *Diane de Lys* ne fut pas jouée à Paris. M. Montigny reprit la pièce en septembre 1869 pour les premiers débuts de Mlle Desclée, alors bien inconnue, et qui ne montra pas encore, dans cette reprise, tout ce dont elle était capable. On a publié récemment deux lettres inédites de Mlle Desclée à l'auteur de la pièce : la première, d'une tournure bien originale et bien personnelle, était pour le prier d'assister aux débuts de sa nouvelle interprète :

On joue mercredi au Gymnase une bien jolie pièce; le ciel est couvert, c'est un vrai temps de théâtre. De plus on annonce les débuts d'une petite actrice que les chroniques s'accordent à trouver très gentille. Il paraît qu'elle a une musique dans le gosier; ceux qui l'ont entendue désirent revenir l'entendre. Est-ce vrai ?

Le monsieur qui vous porte cette lettre m'a promis de vous ramener, mais est-il sérieux dans ses promesses, ce monsieur-là ?

Monsieur Alexandre Dumas fils, je vous aime.

Votre petite servante,

DESCLÉE.

Malgré cette prière si gentiment formulée, Dumas ne put assister à la première représentation de Desclée, et le lendemain elle lui envoya cette autre lettre, non moins charmante :

C'est fait, ouf ! J'avais de belles robes de toutes les couleurs, une aigrette dans les cheveux qui me faisait ressembler à un petit chien savant. La salle archipleine. On m'a sifflée au premier acte, et on m'a fait une ovation au cinquième. Je me suis tâtée toute la soirée pour me trouver une pulsation, rien, calme plat. Ni inquiétude, ni joie, ni peur, rien ! Ainsi je n'aurai été qu'ébauchée, et déjà je suis finie. Pauvre moi !

Non, pourtant, car, en vous attendant l'autre soir, j'étais vigoureusement secouée. La crainte que vous ne veniez pas, celle de vous paraître sotte, etc., etc. Donc, je suis encore. Passons.

Enfin, le directeur m'a dit : « C'est aussi bien que Rose ! » C'est gros cela. Il voulait me faire signer une prolongation, séance tenante. Et moi, je croyais et je crois encore que je déplais à ces gens-là. Et je m'en moque, car j'ai parfaitement le respect de l'*individu*, mais je n'ai pas celui de la foule.

Enfin, Montigny doit vous écrire parce que moi je ne sais rien au juste, excepté cependant que j'ai un plaisir infini à causer avec vous.

Mon confesseur, je vous envoie toutes mes tendresses.

AIMÉE.

Desclée ne joua *Diane de Lys* qu'une trentaine de fois.

La reprise actuelle de la pièce servait aux débuts de Mlle Marthe Brandès, lauréat aux derniers concours du Conservatoire. Israélite de naissance, Mlle Brandès est une fort belle personne, d'une physionomie très vive,

illuminée par deux yeux de l'originalité la plus étrange. Elle a beaucoup d'ambition, dont témoigne sa devise : *Meurs, mais avance.* L'accueil du public peut rassurer cette belle personne sur son avenir; elle mourra certainement un jour, dans bien longtemps, mais après avoir beaucoup avancé dans sa carrière!...

— La Comédie-Française et l'Odéon ont célébré par deux à-propos inédits l'anniversaire de la naissance de Molière (15 janvier). Aux Français un petit acte en vers de MM. Truffier, l'un des pensionnaires du théâtre, et Bertol-Graiville, *Maître et valets*, a beaucoup amusé le public. Coquelin cadet, Truffier et Féraudy ont excellemment joué cette plaisante saynette. A l'Odéon *Placet au roi*, de M. Fabié, très lestement enlevé par Porel, Mmes Petit et Baréty, a également réussi.

— Mais la grosse affaire théâtrale de la quinzaine a été la première représentation, à l'Opéra-Comique, de l'œuvre nouvelle de MM. Ph. Gille et Meilhac, *Manon*, mise en musique par M. Jules Massenet (19 janvier). C'est un ouvrage considérable qui sort un peu du cadre du théâtre où il a été représenté; l'auteur a dû faire « grand », bien qu'il ait cherché à restreindre le plus possible les efforts où l'entraînaient sa science et son inspiration. Le sujet n'est autre que l'histoire de Manon Lescaut suivie dans ses épisodes principaux et assez fidèlement, sauf pour le dénouement que les auteurs ont modifié. Auber a déjà fait représenter sur le même théâtre

une *Manon Lescaut*, il y a une quinzaine d'années, et MM. Gille et Meilhac n'ont pas voulu conduire leur héroïne dans les pays lointains où M. Auber a été obligé de faire mourir la sienne. C'est sur la route du Havre que meurt aujourd'hui la nouvelle Manon, avant de s'embarquer pour son lieu d'exil.

La musique de Massenet est des plus savantes et des plus colorées; son orchestre est merveilleux; mais du milieu de cette science musicale prodiguée à l'infini, émergent un certain nombre de morceaux mélodiques qui ont ravi le public. C'est dire que tout le monde trouvera son compte à l'audition de cette œuvre complexe qui fait un si grand honneur à son auteur, au théâtre qui l'a accueillie, et surtout à notre musique nationale. On n'avait pas représenté à l'Opéra-Comique d'œuvre aussi élevée, aussi grandiose depuis l'*Étoile du Nord* et le *Pardon de Ploërmel*, dont l'opéra nouveau de Massenet rappelle un peu les tendances. C'est beau et c'est grand! tant pis pour les amateurs exclusifs du flonflon! Massenet est de la jeune école, et *Manon* est l'un des meilleurs produits de cette école-là!

Les deux rôles principaux, — on pourrait presque dire les deux seuls rôles, — de *Manon* sont chantés par Talazac et Mme Heilbronn. Ils triomphent successivement tous deux, l'un par l'éclat d'une voix toujours jeune et brillante, l'autre par une virtuosité inépuisable. Leur succès a été très grand. Citons encore Taskin, Cobalet, Gri-

vot, etc. En somme, immense succès; tout Paris voudra entendre *Manon* jusqu'à l'été prochain.

— Aux Italiens, où M. Massenet va triompher encore dans quelques jours avec son *Herodiade*, reprise des *Puritains*, avec Ravelli, Broggi, de Reszké et Mme Zinna Dalti. Très brillante cantatrice, Mme Dalti est en voie de passer étoile. Ainsi que Mme Heilbronn, qui appartenait jadis, comme elle, à l'Opéra-Comique, elle a parcouru un chemin considérable depuis une dizaine d'années. A côté d'elle Broggi et de Reszké, les deux favoris des habitués du théâtre, ont fait leur ordinaire recette d'applaudissements.

— Au Château-d'Eau, *la Traviata*, avec le ténor Bosquin, un peu fatigué, et Mme Devriès-Dereims, la sœur de Fidès et la femme du ténor de l'Opéra. Grand succès du dernier acte pour Mme Dereims, qui est certainement l'artiste la plus en vue de son théâtre actuel.

— Enfin, aux Nouveautés, opérette nouvelle, *l'Oiseau bleu*, de MM. Chivot et Duru, musique de Charles Lecocq. C'est Mme Ugalde qui chante les jolies mélodies de l'auteur de *Madame Angot*. On trouve toujours dans les partitions de cet habile musicien une inspiration bien venue, et une science très supérieure à celle qu'exige généralement le genre qu'il exploite. Ch. Lecocq est à jamais aujourd'hui un évadé de l'Opéra-Comique..., malheureusement peut-être pour l'Opéra-Comique.

— Le 23 janvier, la Comédie-Française a donné pour la première fois le drame nouveau de M. Jean Aicard, *Smilis*, dont on parlait depuis si longtemps. Le sujet de ce drame avait été défloré depuis plusieurs semaines par tous les journaux : on peut le résumer en quelques lignes. Un amiral a recueilli et élevé chez lui une toute jeune enfant abandonnée et trouvée par lui dans ses voyages ; elle a dix-sept ans au moment où la pièce commence, et l'amiral s'aperçoit déjà que son affection de père pour la petite Smilis s'est transformée lentement en un amour véritable et violent. L'innocente Smilis consent à épouser l'amiral, tout en le regardant toujours comme son père, ce qui désole le pauvre homme, qui se voit obligé de continuer à la traiter toujours comme sa fille. Il y a entre eux une si grande disproportion d'âge ! Mais l'amiral a un aide de camp qui s'éprend de Smilis, tandis que Smilis laisse, pour le beau jeune homme, son cœur s'ouvrir enfin à l'amour. L'amiral, à cette nouvelle qui lui est révélée loyalement par son aide de camp lui-même, ne voit qu'un moyen d'assurer l'avenir des deux amoureux, c'est de disparaître pour leur laisser le champ libre, et il s'empoisonne.

Cette donnée, qui rappelle beaucoup de sujets du même genre déjà traités au théâtre ou dans le roman, *Jacques*, de Mme Sand, ou *le Comte Hermann*, d'Alex. Dumas, par exemple, n'a pas fourni à M. Aicard l'occasion de développements bien nouveaux, ni de scènes

bien originales. Sa pièce traîne en longueur, les mêmes situations se reproduisent, et le dénouement est trop indiqué et prévu dès le second acte pour que son intérêt puisse être aussi progressif et poignant que l'auteur a dû se l'imaginer. Les deux premiers actes ne forment qu'une interminable exposition; il y a dans le troisième une scène intéressante; enfin, la mort de l'amiral, dans le quatrième et dernier, est très mouvementée et très largement traitée. La pièce est bien écrite; c'est, en somme, une œuvre littéraire qui fait honneur aussi bien à M. Aicard qu'à la Comédie-Française, quelle que doive être d'ailleurs la durée de son succès.

Deux artistes, M. Febvre et Mlle Reichemberg, ont obtenu dans *Smilis* un succès qu'il faut particulièrement signaler. M. Febvre a donné dans ce rôle de l'amiral, amoureux contrarié, mécontent de lui-même, et si grand dans son sacrifice final, la mesure du talent le plus élevé et — nous ajouterons même — le plus considérable. M. Febvre n'avait jamais atteint aussi haut. Quant à Mlle Reichemberg, elle continue à être la grâce même : elle a le charme d'une physionomie douce et intelligente, et un organe, — soit qu'elle chante, soit qu'elle dise, — qui a la pureté et la limpidité du cristal. Got est un vrai loup de mer, et Laroche un capitaine de vaisseau authentique. Car, dans *Smilis*, toute la marine de l'État défile, acte par acte, sur la scène de la rue de Richelieu. On y remarque jusqu'à un petit navire égaré

sur une table, et, au dernier acte, la mer elle-même fait son apparition sur le fond d'un décor des mieux réussis.

NÉCROLOGIE. — *La Femme aux trois maris.* — Mme de Païva vient de mourir en Allemagne à l'âge de soixante-douze ans. Son nom a été très connu à Paris, pendant de longues années, comme celui de l'une de nos plus illustres grandes mondaines. Son hôtel des Champs-Élysées et son château de Pontchartrain étaient à la fois historiques et légendaires. Et cependant la vie de cette femme, fabuleusement riche, tenait du roman, et il est curieux d'en conserver ici la trace en quelques lignes.

Elle s'appelait de son vrai nom Pauline-Thérèse Lachmann, et elle avait épousé en premières noces, en 1836, un tailleur de Moscou du nom de François Villoing. Mais la vie besogneuse de ce ménage obscur n'était pas faite pour elle, et bientôt la belle Russe, — car c'est en Russie qu'elle était née, — s'enfuit à Paris, la ville de toutes les aventures et de tous les aventuriers, pour y chercher fortune. Elle y rencontra un illustre pianiste, M. Henri Herz, dont bientôt elle se fit passer pour être la femme. Deuxième mariage, mais qui n'avait pas de valeur, puisque le premier mari vivait toujours. — Ce premier mari, le tailleur de Moscou, ne se décida, en effet, à mourir qu'en 1850. Aussitôt sa veuve épousa, dans les délais légaux, son deuxième mari authentique,

un riche Portugais, M. Araujo de Païva. Une dizaine d'années plus tard, elle bâtissait sur les terrains devenus libres de l'ancien Jardin d'hiver, cet hôtel merveilleux dont l'escalier d'onyx est devenu si célèbre, et qui renferme sur ses murailles tant de peintures dues aux plus illustres artistes de ce temps, cet hôtel qui porte toujours le nom de son second mari, l'hôtel de Païva.

Cependant ce second mari mourut à son tour, et Mme de Païva convola en troisièmes noces. Elle épousa, cette fois, le comte Henckel de Donnesmark, cousin du comte de Bismark, et qui était alors préfet du département du Haut-Rhin pour le compte de la France. Quand la guerre survint, M. de Donnesmark, de Français qu'il était, se fit Prussien, et Mme de Païva dut le suivre. A dater de ce jour, la grande dame, qui avait su attirer autour d'elle tant de personnages marquants, et se composer, à Pontchartrain ou à Paris, une société d'amis choisis parmi les plus hautes sommités littéraires et artistiques, vit tout d'un coup ses salons désertés, et cela pour toujours. Personne ne lui a jamais pardonné, en effet, d'être devenue Allemande au moment de la guerre, après avoir tant joui, et surtout bénéficié, de l'hospitalité française. Et voilà comment, après avoir été tellement en vue pendant de longues années dans la brillante société parisienne, elle est morte obscurément au fond d'un petit village de la Silésie, et bien loin de cet hôtel miraculeux qui dresse toujours sa façade de gra-

nit derrière ses grillages ouvragés, un peu au delà du rond-point des Champs-Élysées.

Varia. — *Hugo caricaturé.* — Le journal *l'Intermédiaire* a rappelé divers portraits-charges de Victor Hugo ainsi que certaines pièces de vers qui les accompagnaient. Et d'abord les fameux vers trop connus pour que nous les donnions ici et qui commencent comme suit :

Où, ô Hugo, huchera-t-on ton nom?

Ces vers sont, comme chacun sait, du poète Viennet.

Puis ce quatrain sur les *Burgraves* accompagnant dans le *Charivari* un portrait-charge du poète contemplant la comète de 1843 :

Hugo, lorgnant les voûtes bleues,
Au Seigneur demande tout bas
Pourquoi les astres ont des queues,
Quand les *Burgraves* n'en ont pas.

Enfin les suivants, qui sont moins connus et que le même *Charivari* publia au lendemain de la nomination d'Hugo à la pairie et au-dessous d'un nouveau portrait-charge. Dans ce dessin, fait par le caricaturiste Benjamin, le poète est assis sur une pile de livres formée de ses œuvres; il a un pied sur la coupole de l'Institut et l'autre sur le Théâtre-Français; son coude est appuyé

sur l'une des tours de Notre-Dame ; de la main gauche il soutient son front et médite pendant que tout au bas ses éditeurs emplissent de sacs d'écus un grand coffre-fort sur lequel on lit : *Rentes*. Ce portrait, dessiné avec esprit et talent, a pour légende cette jolie parodie des *Djinns :*

Hugo !!!
Cet homme
In-folio
Dégomme
Rimeurs
De Rome,
Auteurs
Qu'on nomme
Ailleurs.

Sa puissance
Est immense !
Il condense
Mort et Danse,
Rire et Pleurs.
Il mélange
L'Homme et l'Ange,
Et la fange
Et les fleurs !

Il est grand, il est grand, mes frères !
Il a sous ses pieds les palais,
A ses genoux les ministères,
Sous sa main les sociétaires
De ce bon Théâtre-Français.

Son vaste front rayonne et verse la pensée
Sur la foule qui boit, attentive et pressée,
La manne de son verbe et le bruit de sa voix.
Car lui, c'est l'Empereur! — Les autres sont des Rois,

Des ducs, des princes,
Comtes, barons.
Ils ont provinces,
Ils ont fleurons;
Mais, qui qu'en grogne,
Aux plus lurons
Lui, sans vergogne,
Prend, taille et rogne
Leurs écussons!

Loi suprême!
Grand, petit,
Tout finit :
Hugo même
La subit.

Vivace
Hier,
Il passe
Pair.

L'Esprit. — On a souvent cherché à bien définir l'esprit, ce don aussi rare qu'il est difficile à caractériser, et qui est comme une souplesse de l'intelligence se pliant aux hommes et aux choses. En voici une définition, ou plutôt une description, qui nous a paru assez ingénieuse, et que nous empruntons aux *Conséquences*

d'une faute, un roman signé d'*Une Grande Dame russe*, et publié tout dernièrement avec une préface du bibliophile Jacob.

« On peut être très intelligent sans être spirituel; il y a même beaucoup de gens doués de la première qualité sans, pour cela, posséder la seconde. Tenez, ce que je vais vous dire va vous paraître énorme : je soutiens que l'intelligence est une des choses les plus communes qui existent; chaque homme en a plus ou moins; si on veut seulement se donner la peine de la chercher, on la découvre toujours. Quant à l'esprit, c'est autre chose : c'est un don charmant et rare, qui n'est accordé qu'à un bien petit nombre; un savant de premier ordre, à qui personne ne saurait refuser de l'intelligence, peut être complètement dépourvu d'esprit, dans le sens que, moi, je l'entends; d'un autre côté, tel individu peut passer pour spirituel, qui ne l'est nullement. Il y a en effet, l'esprit acquis et l'esprit réel; il y a cet esprit emprunté à autrui, mais qui n'en court pas moins les rues avec succès, quoiqu'il ne consiste que dans des bons mots ramassés un peu partout; il y a l'esprit qui sait se taire, quand il n'y a rien à dire de spirituel, et qui est venu par suite d'une longue habitude du monde et d'un fréquent commerce de la société; déplacez-le du milieu auquel il est habitué et enlevez-lui les personnes qui le font naître, il disparaîtra aussitôt; il y a l'esprit qu'on ramasse dans un journal; il y a, enfin, le véritable

esprit, qui est inné, qui sait se plier à toutes les situations, se tirer d'affaire partout, se faire bête quand cela est nécessaire, avoir toujours un mot à dire, parler avec les sots et causer avec ses semblables; c'est surtout alors, dans ce dernier cas, qu'il se révèle avec tout son éclat, toute son originalité, tout son brillant, toute sa méchanceté même, car elle en est le complément nécessaire. Je trouve, entre toutes ces diverses espèces d'esprit, la même différence qu'entre le champagne de bonne et de mauvaise qualité : l'un et l'autre moussent, et ce n'est qu'en les goûtant qu'on s'aperçoit de la qualité qui les distingue. »

Une Lettre de Th. Rousseau. — On sait que plusieurs de nos grands peintres dont les tableaux ont été couverts d'or après leur mort, ont à peine eu, de leur vivant, la satisfaction de les voir couvrir de cuivre. Le grand Théodore Rousseau a été de ceux-là, et il prenait assez philosophiquement son parti de l'injustice du public à son égard, comme on peut le voir par la lettre suivante, que notre confrère Georges Duval a trouvée dernièrement dans une vente d'autographes à Senlis. Cette lettre est adressée à Diaz.

Barbizon, 1853.

Mon ami,

Tu me racontes tes déboires et tes désillusions. Si je te répondais par le récit des miens, nous entamerions une sym-

phonie en mineur capable de faire pleurer un parterre de propriétaires. Je n'en veux à personne de la difficulté que je trouve à gagner cent francs. J'ai choisi un métier inutile, tant pis pour moi. Évidemment ceux qui coupent les arbres font une besogne plus méritoire que ceux qui les peignent; il est donc équitable qu'ils vivent mieux. Mais j'en veux au monde de son ignorance et de sa bêtise, et c'est surtout à l'ingratitude dont il t'abreuve que je fais allusion ici. Voilà, mon cher, la récompense de ton indépendance. Tu t'imagines que tu portes tout avec toi, comme Bias, qui rimerait avec Diaz, je crois. Quand donc en reviendras-tu? Ce qu'il faut, c'est se conformer au monde adopté, contrôlé, marqué par la génération pour laquelle on est censé peindre exclusivement. Les femmes mettent des rubans aux branches des bouleaux et les parvenus accrochent des panonceaux aux chênes. Nous voilà obligés d'enguirlander la nature ou *reproduire* des châteaux et des parcs. Sans cela nous sommes des rustres et des sauvages. Jamais je ne me conformerai à l'étiquette, et toi non plus. Voilà pourquoi je ne ferai pas fortune, et toi non plus. Mais je m'en fiche, et toi aussi. Par conséquent, épargne-moi ta plainte, comme je t'épargne les miennes, ou, si tu as du trop-plein à déverser, choisis l'heure du déjeuner, c'est à celle-là que nous serons peut-être le plus étonnés de nous rencontrer, mais, en revanche, le plus charmés de nous voir.

T. ROUSSEAU.

Mario charmeur. — Nous trouvons dans le *Sport* l'anecdocte suivante sur Mario, ce ténor charmeur, qui a charmé en effet trop de jolies femmes, de son temps, pour que cette petite histoire n'ait pas quelque vraisemblance :

« Le ténor-gentilhomme chantait un jour, dans une réunion aristocratique, la délicieuse romance d'Alary :

Ah ! viens au bois, ma belle reine,
Au bois là-bas où tout fleurit ;
La voûte du ciel est sereine,
Avril nous regarde et sourit,
Ah ! viens au bois, ma belle reine,
Au bois là-bas où tout fleurit.

Une jeune et jolie Anglaise écoutait avec une véritable extase le chanteur. Il commença le second couplet :

Ah ! viens au bois, folle maîtresse,
Au bois sombre et mystérieux.
Là tu pourras de ma tendresse
Recueillir les si doux aveux.
Ah ! viens au bois...

Au moment où le ténor-gentilhomme soupirait cette phrase, la jeune Anglaise, hors d'elle-même, se leva et s'écria : « Je viens ! je viens ! »

Tableau ! »

LES MOTS DE LA QUINZAINE.

Trouvé parmi les cartes qu'Edmond About vient de recevoir à propos de son élection à l'Académie.

« Enchanté, mon cher ami, que ce ne soit pas vous qui ayez *écoppé*. »

Un gourmand qui doit à de trop bons dîners une sérieuse gastralgie est soigné par un médecin célibataire, qui est depuis quelque temps sur le retour. Le malade, pour se soustraire à la diète qui lui est imposée, prétexte une faim dévorante. « Fausse faim ! fausse faim ! » lui répond invariablement son docteur.

L'autre jour l'homme de la science arrive chez son client avec un air guilleret et conquérant et lui annonce qu'il va se marier : « Fausse faim, docteur, fausse faim », riposte le malade.

Un riche harpagon a une nièce qu'il proclame son unique héritière, mais qui n'a jamais vu la couleur de son argent.

« La petite a vingt ans, lui dit un ami ; vous devriez d'ores et déjà, faire quelque chose pour favoriser son établissement.

— Eh bien, répondit l'harpagon après avoir réfléchi, je vais faire le malade. »

Une jeune fille et son prétendu se présentent devant le maire. Celui-ci pose la question d'usage : « Consentez-vous, etc., etc. » La fiancée répond franchement : « Non ! »

Le magistrat, d'un ton sévère :

« Pourquoi avez-vous attendu jusqu'à présent pour refuser de vous marier ?

— Parce que vous êtes la première personne qui me demande mon avis. »

(*Gaulois.*)

Propos du boulevard :

« Tu ne sais pas, mon cher, combien ma femme est économe ; je ne veux t'en citer qu'un exemple ! Je lui avais promis un manteau de fourrure dans le cas où elle me donnerait un fils...

— Eh bien ?

— Eh bien ! mon ami, pour ne pas me faire dépenser de l'argent, elle est accouchée d'une fille ! »

(*Gil Blas.*)

Un fumeur enragé était à son lit de mort, on l'empêchait de fumer, mais il avait réussi à cacher un cigare sous son oreiller.

On va chercher un prêtre, qui arrive bientôt avec un enfant de chœur ; ce dernier place un cierge au chevet du moribond, et celui-ci, se soulevant péniblement, s'empresse d'y allumer son cigare ! (*Gil Blas.*)

Madame est en grande conférence avec sa couturière. — Arrive la femme de chambre : « Madame, c'est le docteur.

— Le docteur ?... Je ne peux pas recevoir... Dites-lui que je suis malade. » (*Gaulois.*)

Dans un petit coin de salon, le vieux beau de C..., mollement accoudé au dossier de la vieille comtesse d'A..., lorgne distraitement les ruines outrageusement exposées de son corsage...

« Eh quoi, monsieur de C..., vous regardez encore ces petits polissons ?

— Ah ! chère comtesse ! dites plutôt ces grands pendards ! ! » (*Gil Blas.*)

Un curieux visite Mazas.

« Eh bien ! comment trouvez-vous l'établissement ? lui demande le directeur.

— Pas mal, mais ça sent un peu le renfermé. »

(*Événement.*)

A la salle des mariages :

Un des futurs, chatouillé tout à coup par quelque idée folichonne, pouffe de rire.

« Vous vous mariez ? lui dit le maire : ce n'est pourtant pas le moment de rire ! » (*Opinion nationale.*)

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 3 — 15 FÉVRIER 1884

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Nécrologie : le Banquet de Molière; les Expositions. — Vers et Banquets. — Les Mémoires de Berthelier. — Autour de l'élection d'About. — Louis Leloir. — Théâtres : Italiens, Porte-Saint-Martin, Variétés, Gaîté, Ambigu.

Varia : La Clef de Sarah Barnum. — Les Autographes d'Alfred Bovet. — La Vente Manet.

Les Mots de la Quinzaine.

LA QUINZAINE. — *Nécrologie.* — *Le Banquet Molière. Les Expositions.* — Rarement quinzaine avait été signalée par de plus nombreuses disparitions d'hommes célèbres. Cette nécrologie se termine même, au moment où nous écrivons (4 février), par la nouvelle de la mort d'un personnage qui a tenu pendant quelques années une place considérable dans l'histoire de notre pays, M. Eugène Rouher, ancien ministre d'État, on peut même dire ancien premier ministre du deuxième Empire.

Né à Riom, le 30 novembre 1814, M. Rouher a eu, jusqu'en 1845, comme avocat, une carrière assez obscure. A cette époque quelques procès de presse le mirent en vue; 1848 arriva, et les électeurs du Puy-de-Dôme l'envoyèrent comme leur représentant à la Constituante. L'année suivante, lors de la retraite du ministère Odilon Barrot, M. Rouher devint garde des sceaux dans le cabinet du 30 octobre 1849. De ce jour sa fortune politique, liée à celle du prince-président, ne fit que grandir; son histoire est trop récente et trop connue pour que nous la rappelions ici.

Il est difficile de juger, d'apprécier, au lendemain même de la disparition d'un homme tel que M. Rouher, sa vie politique même et l'influence qu'il a pu exercer sur les destinées de notre pays. Cette influence fut souvent, trop souvent peut-être, prépondérante. Compter à son actif toutes les responsabilités des derniers désastres de l'Empire, ce serait sans doute aller un peu loin; mais il est certain que dans une circonstance capitale, — le jour où l'armée de Mac-Mahon avait à choisir entre un retour sur Paris ou la fatale marche sur Sedan, — M. Rouher pesa de toutes ses forces sur la décision à prendre, et que malheureusement cette décision, résolue dans un intérêt trop exclusivement dynastique, conduisit à sa perte la dernière armée régulière dont disposait la défense. L'histoire définira un jour, avec une plus grande et plus impartiale connaissance de cause

qu'on ne pourrait le faire aujourd'hui, tous les faits petits et grands, connus et inconnus, secrets et publics, dont l'ensemble compose les sources documentaires de cette aventure lamentable et de cette guerre terrible, et elle seule fixera la part réelle que doit assumer M. Rouher, aussi bien dans les origines de la guerre que dans ses désastreux résultats.

M. Rouher avait un grand talent de parole, mais il était beaucoup plus avocat qu'orateur, dans le sens complet du mot, et parleur plutôt habile qu'éloquent. Il n'avait rien du lettré ni de l'artiste et se laissait beaucoup trop aller aux facilités comme aux négligences de l'improvisation. Il y a quelques années, ses amis voulurent cependant lui persuader de se porter candidat à l'Académie française. M. Rouher comprit tout d'abord l'inconvénient d'un échec, sans compter d'autres petites difficultés que la lettre inédite suivante révèle d'une manière assez piquante :

A M. Ernest Dréolle.

Paris, le 8 mai 188c.

Mon cher Dréolle,

Par suite d'une absence de Gautier, votre billet ne m'est parvenu qu'hier. J'espérais vous voir à la Chambre, vous n'y étiez pas venu, et je répare tant bien que mal ces retards et ces incidents.

L'article que vous avez publié dans le *Gaulois* est tout ce

qu'il y a de plus bienveillant et de mieux écrit, je vous en suis infiniment reconnaissant.

Cette exhumation d'un retraité n'attirera pas l'attention de l'Académie, et si elle est douce à mon amitié, elle n'excitera pas mon ambition. Je n'ai jamais eu le goût des honneurs, principalement parce que je jugeais ne pas les mériter, et j'avais raison.

Avez-vous pensé que dans votre rêve j'aurais été appelé à faire l'éloge de Jules Favre [1], et que le duc d'Aumale aurait dû m'adresser des congratulations? Comment la politique se serait-elle arrangée de cet imbroglio?

Je vous serre bien affectueusement la main.

E. ROUHER.

— Le Sénat et la Chambre des députés ont perdu, l'un son doyen d'âge, le vénérable M. Gaultier de Rumilly qui depuis longtemps présidait, chaque année, la séance de réouverture, l'autre l'un de ses membres les plus estimés et les plus connus, notre spirituel confrère Frédéric Thomas. C'est en effet comme écrivain que ce regretté Frédéric Thomas laissera surtout une trace de son passage ici-bas. Il avait avant tout et par-dessus tout de l'esprit et du meilleur, de cet esprit bien gaulois qui lui avait valu une réputation sérieuse et durable dans le monde littéraire. Il ne devint homme politique qu'après 1870, mais il faut s'empresser d'ajouter qu'il le fut si peu!

1. Il s'agissait, en effet, de la candidature au fauteuil vacant de Jules Favre, et le duc d'Aumale était alors directeur de l'Académie.

Dans le monde des arts, de grands vides se sont faits aussi : le peintre Louis Leloir, dont nous parlons plus loin; le statuaire Augustin Dumont, l'auteur de la statue du Génie de la Liberté, de la colonne de Juillet et du Napoléon de la colonne Vendôme; l'architecte Auguste Bourgeois; puis un directeur de théâtre, Larochelle, de son vrai nom Henri Boullanger. Ancien élève du Conservatoire, il avait d'abord joué la comédie sur beaucoup de scènes parisiennes avant de devenir directeur de spectacles. C'est lui qui a donné un moment d'éclat littéraire assez sérieux au théâtre Cluny, où il était à la fois directeur et acteur, et où il a monté *les Inutiles*, *les Sceptiques*, etc. En dernier lieu, il dirigeait la Gaîté.

Un acteur comique de ce dernier théâtre, nommé Alphonse Perrin et d'abord connu sous le pseudonyme de Béranger, est mort également quelques jours après Larochelle. Il avait quatre-vingt et un ans. On l'avait surtout remarqué dans *Jean la Poste* et dans *Peau d'âne*. Jadis il avait joué aux côtés de Frédérick Lemaître, à la Porte-Saint-Martin, le personnage de Bertrand dans la fameuse *Auberge des Adrets*, de légendaire mémoire.

Nous avons aussi perdu le célèbre artiste Franchomme, qu'on avait surnommé le Roi du violoncelle; le journaliste Léopold Amail, qui s'occupait surtout de questions financières; un autre journaliste, Louis Ou-

trebon, fondateur du journal *le Soir;* et encore le doyen des écrivains hippiques français, Boniface Demarest, qui rédigeait depuis si longtemps les articles de sport au *Constitutionnel;* puis Richard Cortambert, si connu par ses nombreuses publications géographiques; de Béhague, président de la Société des agriculteurs de France, et enfin notre ami Eugène Duflot de Mofras, ministre plénipotentiaire, artiste, lettré, amateur distingué, et qui s'occupait de tout ce qui touchait à ses goûts élevés avec tant de finesse, de savoir et de charmante bonhomie (31 janvier).

— Aimez-vous la peinture, on en a mis partout. Après le pétard quelque peu raté de l'exposition de Manet, nous venons d'avoir simultanément l'exposition des Dessins du siècle, celle des Aquarellistes, celles des Cercles de la rue Volney et de la place Vendôme. Nous en passons encore, et non pas des meilleures, parmi lesquelles l'exhibition des œuvres du général communard Cluseret, installée, galerie Vivienne, dans le local où l'exposition des œuvres de Gill avait succédé à celle des Arts incohérents.

La plus importante et la plus curieuse de ces expositions est, sans contredit, celle des dessins du siècle, un peu étonnés de se trouver accrochés dans cette même salle de l'École des Beaux-Arts qui donnait, il y a quelques jours encore, asile aux informes compositions de Manet. Prudhon, Ingres, Meissonier, Millet, Raffet,

attirent surtout l'attention dans cette merveilleuse réunion de chefs-d'œuvre, où presque tout serait à citer.

Chez les Aquarellistes de la rue de Sèze, peu de choses saillantes cette année, les têtes ayant fait défaut. Et d'abord, la mort a enlevé le malheureux Louis Leloir quelques jours avant l'ouverture de l'exposition, comme elle avait fait l'année dernière pour Gustave Doré. Puis Mme Madeleine Lemaire et M. Heilbuth ont eu cette fois la coquetterie de se faire désirer du public. Ce n'est pas, d'ailleurs, que la quantité ne soit venue suppléer à la qualité. La Société des Aquarellistes avait fait de nouvelles recrues, parmi lesquelles MM. Emile Adan, Delort, de Penne, Zuber, font assez bonne figure.

Au Cercle de la rue Volney comme à celui de la place Vendôme, expositions assez ternes, dans lesquelles c'est Paul Baudry qui tient la tête avec ses merveilleux portraits... merveilleux pour ceux qui, comme nous, veulent bien accepter sa dureté de touche. Dans les expositions de cercles, l'habitude est d'accepter les yeux fermés les envois de tous les membres. Ainsi a-t-on procédé cette année pour la rue Volney, dont l'exposition est quelque peu inférieure à celle de la place Vendôme, où l'on avait inauguré un jury d'admission. Le jury n'a peut-être pas été assez sévère, mais il a toujours enlevé le plus gros. Cela n'empêche pas qu'on ne s'écrase également dans les deux salles d'exposition, dont l'entrée est gratuite, le bon ton voulant aussi que

toute personne qui se respecte aille s'exposer elle-même dans toutes les exhibitions picturales qui se disputent aujourd'hui l'attention du public.

VERS ET BANQUETS. — On a beaucoup banqueté pendant le mois de janvier, et, *inter pocula*, on a aussi beaucoup parlé, tant en vers qu'en prose. Parmi les dîners qui intéressent surtout les érudits, nous citerons en première ligne le banquet Molière, ressuscité depuis trois années par M. Monval, l'archiviste zélé de la Comédie-Française, et qui a eu lieu le 15 janvier, au café Corazza. La réunion de cette année, qui comptait trente-six convives [1], était présidée par M. Halanzier : il ne s'est servi de la parole que pour la passer à notre confrère de La Pommeraye, qui a improvisé une brillante conférence, dans laquelle il a émis le vœu que le banquet Molière, recueillant à chaque fois de nouveaux adhérents, finît par devenir un banquet national. Nous nous permettrons de ne pas être de son avis, et nous ne comprenons pas bien Molière célébré dans le champ de Mars, au milieu du

1. Voici leurs noms : MM. Halanzier, Arsène Houssaye, François Coppée, de Lapommeraye, Paul Mesnard, de Montaiglon, Jacques Leman, F. Hillemacher, Ritt, Depping, Jules Guillemot, D. Jouaust, Lalauze, Prud'hon, Garraud, Martel, Saint-Germain, Lucien Paté, Henri Jouin, Louis Noël, Gouget, Aderer, Larroumet, Jules Favre, Adolphe Brisson, E. Thoinan, Georges Monval, Bodinier, Grosselin, Th. Cart, vicomte René de Kerret, Charles Marie, Chagot, Mareuse, Marcellin-Estibal et Violet.

veau et de la salade. Bien que le génie de ce grand homme soit le patrimoine de toute la nation, ce n'est qu'à un cercle assez restreint de délicats et d'érudits qu'il appartient d'en conserver le dépôt.

Après la prose de M. de La Pommeraye, est venu le sonnet suivant de M. Lucien Paté, qui a été fort applaudi.

LE NOM DE MOLIÈRE

Il s'était dit : « Je suis de ceux qu'on désavoue,
Puisque j'ai pour métier pris celui d'histrion.
Donc, il faut qu'à moi seul appartienne mon nom,
Un nom qu'impunément on siffle et l'on bafoue.

Ainsi le tien, mon père, intact et sans affront,
N'aura rien à garder des rougeurs de ma joue,
Et, si l'art me sourit à qui je me dévoue,
Lui-même en lettres d'or l'inscrira sur mon front. »

Alors il prit un nom qui n'était à personne.
La Poésie au front lui posa sa couronne,
Et l'astre de Molière alluma son flambeau.

Deux siècles n'auront fait qu'accroître sa lumière,
Et, dans le vif éclat que jette un nom si beau,
Poquelin resplendit au travers de *Molière*.

LUCIEN PATÉ.

M. Claye, cet excellent imprimeur, qui, après avoir illustré la typographie parisienne, est resté, dans sa

retraite, fidèle à la cause des lettres et des arts, s'est excusé de ne pas venir, en envoyant les deux quatrains que voici :

M'asseoir à vos côtés au banquet de Molière,
Et parmi les fervents coudoyer des amis,
Échapper au dîner fait par ma cuisinière,
Pour me tenter, bon Dieu ! que d'attraits réunis !

Mais, hélas ! dans mon lit, où m'a cloué la fièvre,
De ce lâche ennemi je subis le blocus.
Si d'aller à Molière il faut que je me sèvre,
C'est lui qui vient à moi... par mon Diafoirus.

— Nous ne devons pas oublier ici un banquet analogue, le dîner de Molière des *Parisiens de Paris*, qui avait eu lieu le 10 janvier, et dans lequel on a entendu des vers de MM. Léon Duvauchel et Jules Christophe.

— Une autre réunion des plus intéressantes, et celle-là des plus nombreuses, a été le vingt-cinquième dîner annuel de l'Association amicale des anciens élèves du lycée Condorcet (ancien collège Bourbon et lycée Bonaparte et Fontanes). Il était présidé par Jules Claretie, dont le discours, plein d'esprit pétillant et d'amicale bonne humeur, a enthousiasmé l'assistance. Guillaume Guizot, président de l'Association, lui a répondu avec un à-propos et une aisance d'élocution qui lui ont valu les sympathiques applaudissements de tous ses camarades. Et comme en France, surtout dans la France à table, tout finit, sinon par des chansons, du

moins par des vers, en voici de charmants par lesquels un jeune homme, M. Emmanuel Deborde, a couronné le banquet.

A Messieurs Guillaume Guizot, président de l'Association des anciens élèves de Fontanes, et Jules Claretie, président du Banquet.

Je suis un inconnu pour vous, chers camarades,
Une jeune recrue au milieu de sergents,
Et si j'ose mêler à vos fières tirades
Mes humbles vers... C'est que je vous sais indulgents.

Être indulgents, pour vous, Messieurs, c'est la consigne ;
Vous l'avez dit souvent, je m'en suis souvenu.
S'il passe auprès de vous un jeune, on lui fait signe,
Et parmi les anciens il est le bienvenu.

Car vous n'oubliez pas, quel que soit votre nombre,
Que nous sommes soldats du même régiment,
Que nous avons marché — plus ou moins bien — à l'ombre
De ce même drapeau que tous nous aimons tant !

Serrons-nous donc autour de sa hampe adorée ;
Tous les ans, désormais, venons au rendez-vous,
Heureux de voir nos noms — frères d'une soirée —
Auprès des noms aimés du public... et de nous.

Serrons-nous pour que Dieu, qui veille sur la France,
Et qui trace en secret la route de demain,
Laisse à nos cœurs unis la joyeuse espérance
D'y marcher côte à côte et la main dans la main.

Serrons-nous pour que lui, notre illustre Detaille,
Le peintre des héros, hélas! infortunés,
Devienne un jour, — la France ayant repris sa taille, —
Le peintre des soldats aux képis couronnés.

Paris, le 28 janvier 1884.

EMMANUEL DÉBORDE.

LES MÉMOIRES DE BERTHELIER. — M. Jean Sigaux envoie à notre rédacteur en chef la communication suivante :

« Vous avez lu, sans doute, dans le *Clairon* du 6, 7 ou 8, — la date importe peu, — que Berthelier, jaloux des lauriers de Viel-Castel, Claudin, Michelet, pour ne pas remonter à Chateaubriand et à Lamartine, était en train de publier, lui aussi, ses *Souvenirs*, et même que ces *Souvenirs*, à moitié nés, gémissaient déjà sous la même presse qui donne vie, chaque quinzaine, à la *Gazette anecdotique*. C'est donc à cette dernière, enfant de la même mère, qu'il appartient, je crois, de détromper le public et de lui dire que rien ne fait prévoir un enfantement prochain. La nouvelle donnée par le *Clairon* n'est pas assurément de celles qui sont appelées à changer la face du globe; mais, bien que les Mémoires en question soient attendus moins fiévreusement par nous que par le cabinet Gladstone la défaite du Mahdi, il est bon, je crois, de rectifier ce *point d'histoire*, quand ce

ne serait que pour rendre service à Berthelier qu'assaillent les reporters impatients de posséder les *bonnes feuilles*.

Il y a quelques jours, Berthelier était venu à l'imprimerie, et nous causions ensemble, quand survint M. de J., un familier de la maison : « Vous ici, Berthelier? qui vous amène? — Comment! dis-je, vous ne savez donc pas qu'il publie ses Mémoires? — Ma foi, non; première nouvelle. — Eh bien, n'en parlez pas; vous rendrez service à notre ami Berthelier, qui ne désire pas que la chose soit ébruitée. » Berthelier, naturellement, laissa dire et ne me démentit pas. Je ne sais si M. de J. prit la plaisanterie au sérieux; mais, en tout cas, ma dernière recommandation avait porté, et le lendemain je lisais dans le *Clairon* : « Grande primeur artistique et littéraire : Berthelier, notre joyeux comique, publie ses Mémoires chez Jouaust. »

« Voilà ce qui a donné lieu à cette grande nouvelle. Depuis, le *Clairon* a publié un nouvel article, fort étendu celui-là, donnant sur ces Mémoires des détails si précis que Berthelier ne peut plus ne pas s'exécuter. Que dis-je? à en croire le *Clairon*, ce serait déjà fait, et les Mémoires, aurait assuré Berthelier lui-même, seraient déjà composés, corrigés et même imprimés. J'avoue que devant une affirmation aussi positive j'ai eu un moment la pensée de courir, moi aussi, chez Berthelier. Le souvenir du Marseillais qui, après avoir crié

partout qu'une baleine avait bouché le port de la Joliette, finissait par le croire lui-même et suivait la foule pour voir un phénomène si surprenant, m'en empêcha. Mais pourquoi, au fait, ne publierait-il pas ses Mémoires, le joyeux comique qui est un parfait honnête homme, le bon vivant qui sait au besoin dénouer les cordons de sa bourse et même la vider tout entière pour une bonne œuvre, le comédien qui a su se faire des amis comme Corot, Rossini et le Père Monsabré? Que de souvenirs joyeux dans sa vie! Tenez, connaissez-vous une histoire aussi amusante que celle-ci qu'il me racontait précisément devant M. de J., qui n'a pas songé à en faire profiter le *Clairon?*

« S'étant fait dernièrement photographier dans son rôle du *Roi de Carreau,* Berthelier pensa à un de ses anciens professeurs, échoué au fond d'une province, et lui envoya un des portraits avec cette dédicace : « A vous, mon très cher... Votre dévoué, Berthelier. » Deux jours après, Mme Berthelier recevait, de ce brave homme, une lettre éplorée : « Quel coup affreux, chère Madame! Comment! ce cher ami n'est plus!... » Bref, une oraison funèbre en quatre pages. Justement intriguée, Mme Berthelier écrivit au professeur pour avoir une explication. Elle l'eut, et la voici : « Mille pardons, chère Madame, pour ma méprise; en examinant la photographie, j'avais lu sur la dédicace : « Votre *décédé,* » au lieu de : « Votre *dévoué* ». Que l'on vienne mainte-

nant parler de Calino. Calino est retraité en province, et il a été professeur de Berthelier. »

AUTOUR DE L'ÉLECTION D'ABOUT. — L'élection d'About n'a pas été toute seule, comme on pourrait le croire; non pas que son talent et sa haute valeur littéraire fussent contestés, mais bien parce que, dans sa vie de journaliste, l'auteur si brillant de *Tolla* et des *Mariages de Paris* s'était fait, même à l'Institut, des ennemis par sa verve agressive et batailleuse. Il a donc eu — ou dû avoir contre lui — tous les immortels qui, pour une cause ou pour une autre, lui avaient gardé rancune.

Et d'abord, en 1871, alors qu'il échoua d'une voix, bien que patronné par M. Thiers, About ne s'avisa-t-il pas d'écrire sur l'Académie la phrase vengeresse suivante :

« La froideur du public — mettez des Quarante — est une sorte de bain glacé, où les faibles prennent des pleurésies et où les autres se retrempent. »

Les royalistes de l'assemblée, qui ont voté pour Coppée, se sont rappelé sans doute le passage d'un article d'About, écrit en 1872, au lendemain d'une visite chez le comte de Paris qui est, paraît-il, aujourd'hui le prétendant légitime :

« Je fus, écrivait-il, introduit en curieux, mais en curieux *malgré moi*, chez le petit-fils de Louis-Phi-

lippe. *Ce jeune homme* me parut fort aimable, *assez* intelligent, *et même libéral pour un prince*. Il répondit en très bons termes aux questions que je me permis de lui adresser sur... et sur les *respectables manies* de M. le comte de Chambord. Un homme indépendant peut fort bien causer une demi-heure avec le comte de Paris : *cela ne tire point à conséquence*, pas plus qu'une visite au shah ou à quelque *autre phénomène du règne princier*. »

Suppose-t-on que le duc de Broglie a dû être bien disposé à donner sa voix à About, qui, en 1877, sommé de démentir une assertion inexacte, lui avait répondu par cette lettre peu conciliante :

Monsieur l'Etc.,

Je me félicite *de vous avoir fourni l'occasion de rétracter une parole* qui a soulevé la conscience de tous les honnêtes gens du Sénat.

Pussé-je, au même prix, vous faire réparer la millième partie des maux que votre détestable politique a infligés à la France !

J'ai l'honneur d'être, avec tous les Etc. qui pèsent sur votre tête, votre Etc.

ABOUT.

M. de Viel-Castel a-t-il dû souhaiter, pour sa part, de voir devenir son confrère à l'Institut l'écrivain mordant qui, en 1873, plaisantait ainsi sa propre élection :

« Nos académiciens, qui estimaient, comme homme, ce vieil historien aussi honorable qu'obscur, mais qui

ne pouvaient pas se faire illusion sur ses autres mérites, étaient si confus de l'élire, et surtout de le prendre sur une liste de candidats où son nom figurait tout seul, qu'ils restèrent chez eux le jour de l'élection et que la Compagnie ne se trouva point en nombre. Il fallut battre les buissons, mettre un employé dans un fiacre et lui dire : « Ne rentrez pas sans ramener au moins « trois Académiciens. »

« M. Pingard (c'est le nom de ce brave chef de bureau) courut Paris pendant une heure pour recruter les trois votants, dont l'un, M. Dufaure, se débattait, dit-on, comme un vrai diable. Voilà comment M. de Viel-Castel fut admis triomphalement dans une assemblée où ni Balzac, ni Alexandre Dumas, ni Théophile Gautier, ni Philarète Chasles, n'ont trouvé place. » (*Athenæum* de Londres, 18 août 1873.)

Enfin, M. Caro pouvait-il pousser le mépris des injures, ajoute Parisis, du *Figaro*, journal auquel nous empruntons ces curieux détails, jusqu'à oublier ces lignes sanglantes extraites du même article :

« Le troisième fauteuil vacant sera disputé par trois bons professeurs, qui ont écrit *quelques petites choses entre leurs classes* : M. Mézières, M. Caro et M. Caboche. Je parie pour M. Caboche, non seulement parce qu'il a été jadis mon professeur de rhétorique, mais parce qu'il est de ces *trois inconnus le moins connu.* »

En revanche, About a trouvé à l'Académie de vives

sympathies qui devaient quand même assurer son élection. Sardou, qui était à Nice, est venu exprès à Paris pour lui donner sa voix; quant au savant M. J.-B. Dumas, deux jours avant l'élection, il avait écrit à About la lettre suivante :

Cannes, 22 janvier 1884.

Cher futur confrère,

C'est un vrai chagrin pour moi de me trouver loin de Paris au moment du vote de l'Académie.

J'aurais voulu me joindre à vos amis dans cette circonstance, vous ne l'ignorez pas, et je me préparais à venir, dans ce dessein, passer deux jours chez moi; la Faculté s'y est absolument opposée et ma famille a poussé les hauts cris.

Paris est malsain, plongé dans la brume, et l'air y est saturé d'une humidité pénétrante. Voici le tableau qu'on m'en fait, un peu chargé sans doute; mais comment résister à la fois à la science du médecin et à l'affection de ses enfants?

Permettez donc que, malgré toute ma bonne volonté, je sois seulement de cœur avec vous jeudi. Je prie M. Pingard de me télégraphier votre succès, et personne n'en sera plus heureux que moi.

Agréez, cher et futur confrère, avec tous mes vœux, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

About devait donc forcément être élu. D'ailleurs, n'avait-il pas pronostiqué lui-même son succès, dès 1859, alors que dans une querelle demeurée célèbre, avec Mgr Dupanloup, il lui écrivait une lettre dans laquelle il disait : « Dans quinze ans, je serai votre collègue à l'Académie française. »

On voit qu'About ne s'était pas trompé, — pas même d'une année !

Nécrologie. — *Louis Leloir*. — Nous n'avons pu annoncer dans notre dernière *Gazette* le décès du peintre Louis Leloir, mort le 28 janvier, dans sa quarante et unième année, à la suite d'une douloureuse maladie, qui depuis longtemps ne laissait aucun espoir à ses amis. C'était, en même temps qu'un grand artiste, un parfait galant homme, qui avait su se concilier de tous côtés de vives et solides sympathies : aussi laissera-t-il de longs regrets au cœur de beaucoup de ceux qui l'ont connu.

Comme tant d'autres, il débuta par des sujets d'école; mais il trouva sa véritable voie dans la peinture de genre, qu'il sut traiter avec une rare distinction. Ses principaux tableaux sont le *Baptême* et la *Fête du grand-père*, deux œuvres qui, tout en restant très-prisées des délicats, sont devenues vraiment populaires. Depuis quelque temps Louis Leloir abandonnait un peu la peinture à l'huile pour se consacrer davantage à l'aquarelle; il y avait pris tout de suite une place de maître : ses incomparables éventails sont, sans conteste, le chef-d'œuvre du genre.

Mais son œuvre capitale est la suite des trente et un dessins qu'il a faits pour le *Théâtre de Molière*, publié par la librairie des Bibliophiles, et qui représentent le

travail et les études de plusieurs années. Aussi cet artiste hors ligne, qui comprenait le livre comme il comprenait le tableau, sera-t-il vivement regretté par tous les bibliophiles. Louis Leloir s'apprêtait à donner, par le théâtre de Musset, un digne pendant à son Molière, et il n'en serait pas resté là, voulant désormais associer son nom à plusieurs de ces grandes publications qui sont l'honneur de notre époque. Aussi que de beaux livres perdus pour les amateurs, dont ils auraient fait l'orgueil et la joie!

Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1876, Louis Leloir était porté pour la croix d'officier dans la promotion du mois de juillet prochain. Il est regrettable qu'en présence d'un état dont on avait connaissance, on n'ait pas cru devoir, par une anticipation qui n'aurait pu être qu'approuvée, donner à ce malheureux artiste la suprême consolation d'emporter dans sa tombe une distinction qu'il avait si bien méritée, et que tous ses camarades demandaient pour lui.

THÉATRES. — La quinzaine théâtrale a été bien remplie; nous avons eu quelques grandes et même quelques solennelles premières représentations. La plus belle de ces soirées mémorables a eu lieu aux Italiens, le 1er février, avec l'*Hérodiade* de M. Massenet, traduite en italien et jouée pour la première fois à Paris. C'est une œuvre à la fois biblique et dramatique, qui tient en même temps

de l'opéra et de l'oratorio, et dans laquelle ces deux éléments se fondent et se confondent de manière à produire un effet considérable. En somme, cette première représentation d'*Hérodiade* a été un triomphe pour l'éminent compositeur de la partition aussi bien que pour ses interprètes.

L'œuvre est de haute et première valeur; elle rompt heureusement, par des formules nouvelles, par la richesse de son instrumentation, par la science et la variété de ses harmonies, par sa couleur enfin, si vive et si lumineuse, avec le répertoire un peu monotone du Théâtre-Italien. On ne saurait citer particulièrement quelque morceau plus saillant dans cette riche partition, qui a obtenu à Paris un succès beaucoup plus marqué que celui que lui avaient fait les habitués de la Monnaie, à Bruxelles, où elle a été jouée pour la première fois; on a tout applaudi, du début au dénouement; on n'a pas accueilli avec moins d'enthousiasme les remarquables interprètes de ce bel ouvrage : Mme Fidès-Devriès, si touchante et si dramatique dans le personnage de Salomé, Mme Tremelli, une admirable Hérodiade, et les frères Édouard et Jean de Reszké qui mettent tous deux tant de flamme et de passion au service de voix magnifiques, l'un de basse profonde, l'autre de baryton passé aujourd'hui à l'état de ténor; enfin, et par-dessus tout, M. Maurel, d'une puissance dramatique et lyrique de premier ordre dans le superbe rôle d'Hérode. Le ré-

sultat de cette belle soirée d'*Hérodiade* ne va-t-il pas forcer, pour cette grande œuvre, les portes de l'Opéra?

Comme Massenet, trois compositeurs de talent de l'école française ont dû faire jouer, en ces dernières semaines, sur les scènes de l'étranger, leurs œuvres que l'Académie de musique de Paris n'avait pas pu ou pas voulu accueillir : M. Salvayre a fait représenter à Saint-Pétersbourg son opéra de *Richard III;* M. Reyer a donné à Bruxelles son *Sigurd*, dont beaucoup de fragments étaient déjà connus dans les grands concerts à Paris; enfin, M. Benjamin Godard a fait jouer à Anvers, le 31 janvier, son opéra *Pedro de Zalaméa.* Ces trois œuvres, d'un développement considérable à tous les points de vue, ont trouvé à l'étranger une interprétation suffisante pour faire valoir leurs mérites. Espérons qu'elles auront un jour la même chance que l'*Hérodiade* de Massenet, et que nous les entendrons à Paris, ne fût-ce que sur la scène municipale du Château-d'Eau.

— La Porte-Saint-Martin vient de reprendre (26 janvier) *la Dame aux Camélias*, avec Mme Sarah Bernhardt dans le rôle de Marguerite Gautier. C'est la seconde fois que cette grande artiste se montre dans ce rôle devant les Parisiens; elle l'avait déjà joué dans une représentation extraordinaire donnée, il y a deux ans, au bénéfice de la veuve du décorateur Chéret, et

cette fois elle avait son mari, M. Damala, pour partner dans le personnage d'Armand Duval. Son succès de l'autre soir a été très-vif, surtout dans les trois derniers actes qui offrent plus de prise à son grand talent dramatique. Sa mort, au dernier acte, est un chef-d'œuvre de vérité et d'émotion. Les autres artistes paraissent bien médiocres à côté d'elle : M. Marais n'est pas un vrai jeune premier, et M. Lafontaine a été trouvé vieilli bien qu'il joue le rôle d'un père. Voici, comme curiosité, la distribution des principaux personnages mis en regard des acteurs de la création :

		1852.	1883.
Armand Duval	MM.	FECHTER.	MARAIS.
Georges Duval		DELANNOY.	LAFONTAINE.
Gaston Rieux		R. LUGUET.	P. RENEY.
Saint-Gaudens		GIL PÉREZ.	COLOMBEY.
Gustave		LAGRANGE.	WATRIN.
Warville		DUPUIS.	ANGELO.
Marguerite	Mmes	DOCHE.	S. BERNHARDT
Nichette		WORMS.	VALETTE.
Prudence		ASTRUC.	DESCLAUZAS.
Nanine		IRMA GRANIER.	DURAND.

Mme Desclauzas a eu le succès de gaieté de la soirée dans le rôle de Prudence, auquel elle donne un cachet tout personnel des plus réussis.

Alexandre Dumas, sur une observation assez judicieuse de notre confrère Vitu, a supprimé après la première soirée la phrase qui termine la pièce : « Meurs en

paix, Marguerite, il te sera beaucoup pardonné, parce que tu as beaucoup aimé. » En effet, puisque Marguerite trouve la rédemption dans la mort, aussi bien que dans le retour de son amant, pourquoi lui jeter au visage cette injure finale... et maintenant inutile?

— Aux Variétés, Judic et Christian ont reparu, le 1er février, avec un succès dont on ne peut prévoir la fin, dans un vaudeville nouveau de MM. Henri Meilhac et Albert Millaud, intitulé *la Cosaque*. La scène se passe successivement en Russie et à Paris; Judic, tantôt princesse, tantôt servante, anime de son éternelle jeunesse et de son inépuisable gaieté cette amusante bouffonnerie; elle chante divers couplets très bien venus du maestro Hervé, dont un surtout, le rondeau de la vendeuse, deviendra rapidement populaire. Dupuis est toujours le comédien original et fin qui convient si bien à ces sortes de pièces où la fantaisie d'un acteur ingénieux peut se donner si librement carrière. Christian, Léonce, Lassouche, Mlle Baumaine, etc., complètent un merveilleux ensemble. Les Variétés viennent donc de retrouver encore le grand succès de *Lili*, de *la Femme à papa*, de *Nitouche* et de tant d'autres pièces amusantes qui ont dû en grande partie leur fortune au talent de Judic.

— La Gaîté tente de restaurer le mélodrame à spectacle avec une grande pièce très mouvementée et accidentée, de MM. Crémieux et Decourcelle, *la Charbon-*

nière (31 janvier). Cette charbonnière, c'est Mme Pasca dans un personnage qui rappelle un peu sa belle création de *Serge Panine*. Dumaine lui donne la réplique. Le drame est bien fait, intéressant, remarquablement joué par les deux principaux artistes, mais il nous semble que le genre s'en use un peu. Toutes ces intrigues plus ou moins péniblement débrouillées ne nous tiennent plus en haleine comme autrefois. C'est que nous sommes devenus plus difficiles, plus sceptiques, et que pour s'intéresser réellement à un gros drame il faut d'abord avoir la foi et, comme on dit, croire que c'est arrivé.

— L'Ambigu a repris un vieux drame de Ponson du Terrail, *la Jeunesse du roi Henri* (6 février). C'est une pièce de cape et d'épée un peu dans le genre des grands drames historiques de Dumas et Maquet, bien qu'à tous les points de vue elle leur soit fort inférieure, Elle est pourtant encore intéressante et suffisamment bien jouée. A signaler dans l'interprétation, MM. Paul Deshayes, Gravier, Montal, Fournier et Mme Fromentin.

La Jeunesse du roi Henri a été jouée pour la première fois au théâtre du Châtelet en 1864; puis reprise dix ans plus tard au Théâtre-Historique, où sont actuellement les Italiens. C'est donc aujourd'hui la troisième fois qu'elle paraît sur la scène, ce qui doit faire bien augurer du nouveau succès qui l'attend.

VARIA. — *La Clef de* SARAH BARNUM. — Nous n'avons encore parlé qu'incidemment ici de ce livre à scandale, dont la couverture attribue la paternité — ce serait peut-être le cas de dire la maternité ! — à Mlle Marie Colombier ; nous ne l'avions pas encore lu, et nous venons seulement d'avoir ce courage.

Ce livre, qui a la prétention de raconter en détail, et quels détails !... la vie privée de Mme Sarah Bernhardt n'est qu'un recueil d'histoires ordurières, sans vraisemblance et sans nom. Le marquis de Sade et tous les écrivains « de saletés » du dernier siècle sont dépassés. C'est plus que cynique, c'est bête, et surtout cela manque du plus simple, du plus vulgaire intérêt. Voilà tout ce que nous pouvons dire sur ce livre, auquel l'imprudente colère de Mme Sarah Bernhardt a donné une publicité, qu'il n'eût jamais eue sans l'incartade à laquelle elle s'est livrée et que nous avons racontée ici même. Aujourd'hui, grâce à ce scandale, *Sarah Barnum* approche de sa centième édition, — si l'éditeur dit vrai.

Ce livre a une clef, comme tous les livres à scandales où l'auteur met en scène, dans des postures désagréables, des personnages encore vivants ; mais la clef de *Sarah Barnum* est plus que transparente. Nous allons la donner au lecteur, sauf pour les noms de personnes mêlées à des aventures si nauséabondes qu'il vaut mieux ne pas avoir l'air de les avoir reconnues.

Et d'abord l'héroïne du livre, *Sarah Barnum*, qui est, comme tout le monde sait, Sarah Bernhardt. Son fils Maurice figure dans l'ouvrage sous le nom de *Loris*, et son mari, Jacques Damala, sous celui de *Jack Madaly*. Passons aux acteurs et actrices; nous trouvons les suivants ainsi travestis: Delaunay — *Delannys;* Mounet-Sully — *Money;* Coquelin — *Coquil;* Thiron — *Biron;* Régnier — *Ménier;* Angelo — *Angel;* Mmes Favart — *Savart;* Nathalie — *Natalay;* Agar — *Hagal;* la Patti — *La Ratty;* Madeleine Brohan — *Mathilde Rohan ;* Marie Colombier (l'auteur du livre) — *Marie Pigeonnier;* Emilie Broizat — *Emilie Brozat;* Sophie Croizette — *Sophia Croiset.* Puis des journalistes et autres écrivains: Sarcey — *Narssey;* Aurélien Scholl — *Sébastien Koll;* Ph. de Massa — *Ph. de Cassa;* Touroude, auteur du *Bâtard*, devient *Mauroude*, auteur de l'*Enfant naturel;* Arnold Mortier du *Figaro*, est baptisé *Arnold Mautier* du *Barbier;* Octave Feuillet, auteur du *Sphinx*, devient *Feuillantin*, auteur de *l'Oracle;* Richard O'mon Roy — *O'Printz;* Aug. Vitu — *Aug. Vitet;* J. J. Weiss — *J.-J. Reiss;* Henri de La Pommeraye — *Pommereynette.* Nous avons maintenant des directeurs de théâtre: Emile Perrin, sous le nom d'*Emile Perrinet*, du Théâtre Corneille; de Chilly et Duquesnel, de l'Odéon, sous les noms *de Rilly* et *de Chesnel*, du Parthénon; Montigny du Gymnase dramatique devient *Montilly*, du Lycée dramatique. Puis divers personnages: Le prince de Galles — *Prince*

d'Irlande; le prince Troubetskoy — *prince Roubleskoy;* prince Murat — *prince Muray;* le député Planat — *Lanat;* le peintre Clairin — *Lérin;* le marquis de Caux — *marquis de Maulx;* l'architecte Escalier, gendre du célèbre comédien Regnier — *Vestibul*, etc... etc...

On voit, qu'en somme, ce n'est pas bien fort et que tous ces faux noms sont plus que faciles à percer à jour. Et pourtant c'est dans cette nomenclature, et dans la recherche de quelques autres masques, que réside surtout l'esprit du livre.

Les Autographes d'Alfred Bovet. — Les 18 et 19 de ce mois aura lieu, à l'hôtel Drouot, la première partie de la vente de la merveilleuse collection d'autographes de M. Alfred Bovet. Cette collection a été divisée, par cet amateur distingué, en douze séries. Les quatre premières (Chefs de gouvernement — Hommes d'Etat et personnages politiques — Révolution française — Hommes de guerre) composent la vente actuelle. Il n'y en aura pas eu de plus importante, depuis la vente de M. Benjamin Fillon. Elle est dirigée par l'habile expert Etienne Charavay, qui en a publié le catalogue, lequel est déjà une rare curiosité, en raison des nombreux fac-similés qu'il contient.

Nous reviendrons souvent sur cette belle collection, soit pour en citer des extraits, soit pour parler des ventes postérieures à celle-ci. Aujourd'hui nous nous

bornerons à donner le fragment suivant d'une importante et bien curieuse lettre de Jules Simon, lettre que son éminent auteur pourrait encore écrire à nouveau en ce moment, tant la peinture qu'il fait de sa situation, politique d'alors a de rapports frappants avec celle qui lui est faite aujourd'hui.

A Jules Favre.

Mont-Dore, 31 août 1872.

... A présent je repars pour Paris, où je rentrerai le 4 septembre. Il y aura deux ans, ce jour-là, que vous avez commis le crime, avec la complicité de quelques amis, de sauver votre pays du désordre et du déshonneur. Je doute qu'on vous le pardonne jamais. C'est un drôle de pays que le nôtre, mon cher philosophe. Si nous étions restés chez nous à faire des vœux pour la France, ou si nous avions pris un fusil comme nos enfants, on aurait eu la commune six mois plus tôt et une capitulation honteuse. Et à présent on dirait : Ils n'ont pas même essayé de se servir de leur popularité! Ils ont eu peur d'un retour des Bonapartes, ou d'une émeute dans la rue, ou d'un emprisonnement en Prusse. Mais comme nous n'avons eu peur de rien de tout cela et que nous avons sauvé l'honneur du pays, autant qu'il pouvait l'être au sortir de l'Empire, on nous chante une autre gamme, et on nous reproche d'avoir siégé six heures par nuit à l'Hôtel de ville et travaillé douze heures par jour dans les ministères, par ambition; d'avoir gouverné la France depuis Saint-Denis jusqu'à la barrière d'Enfer., par ambition; d'avoir, vous, affronté seul la vue et la morgue des Prussiens, par ambition; d'avoir tenu tête à l'émeute du 31 octobre et repris, le lendemain, ce pauvre pouvoir et cette redoutable responsabilité, par ambi-

tion. Je ne sais pas s'il vous est arrivé depuis, comme à moi, d'être injurié dans la rue, mais pour injurié dans les journaux, j'espère que vous l'avez été ! Il faut bien vous faire expier les richesses que vous avez entassées et les plaisirs que vous avez goûtés. Et malgré tout cela, mon cher ami, nous aimons ce pays, qui vaut mieux que sa destinée, et nous sommes fiers, vous, de tout ce que vous avez fait, moi, du concours assez insignifiant que je vous ai donné, et nous pensons au fond que, sans nous, la France serait un peu plus profondément malade...

JULES SIMON.

La Vente Manet. — Après une exposition quasi officielle, qui a scandalisé nombre de gens sans convertir personne, on a procédé à la vente des toiles de Manet, qui se sont maintenues à un certain prix, grâce au concours de la famille et d'amis dévoués dont on ne saurait trop louer le zèle désintéressé. A ce propos, M. Gaston Jollivet a publié les vers suivants, qui viennent de paraître dans *le Clairon*.

MANET SE VEND

Victoire ! Hyménée, Hyménée !
Les Manet ont des prix courants.
Ils ont atteint, dans la journée,
Soixante-douze mille francs.

Ce gros chiffre cabalistique
Crie à l'idéal : « Oh ! la ! la ! »
Et jette au nez de l'esthétique
Le mot consacré par Zola.

Comme l'animal réaliste
Que l'on saucissonne à Francfort,
La peinture naturaliste
Est excellente après la mort.

Mes amis, qu'on ferme le Louvre,
Reléguons Corrège au grenier,
Et qu'un rideau de serge couvre
Rubens, barbouilleur routinier.

Dans les flots bourbeux de la Seine,
Jetons nos Léonard en bloc,
Avant qu'on ajoute à la *Cène*,
Pour la compléter, le *Bon Bock*.

Quant aux Raphaëls, qu'on les donne
Avant qu'on laisse Olympia
Poser sur un front de madone
Les maigreurs de son tibia.

Alléluia! c'est la reprise
Des affaires, dorénavant.
Qui peut désormais sur la crise,
Risquer un discours émouvant,

Quand on voit tant de mains rebelles
A sortir de poche un jaunet,
Acheter un jour des Poubelles[1],
Et le lendemain des Manet?

---

1. *Poubelle,* avec un grand *P,* est un nom propre; c'est tout le contraire avec un petit *p*. *Poubelle,* avec un grand *P*, est le nom de notre actuel préfet de la Seine, qui s'est imaginé de réglementer la forme et la dimension des boîtes à ordures ménagères que les propriétaires doivent déposer à leur porte, lors du passage des tombereaux d'enlèvement. En échange des ennuis nés de cette réglementation, la reconnaissance publique a donné aux boîtes à ordures le nom de M. Poubelle, qui désormais n'a plus rien à envier au célèbre Rambuteau.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

En sortant de la première représentation de la reprise de *la Dame aux Camélias*, qui a eu lieu le soir du terrible ouragan :

« Quel vent ! On l'entendait jusque dans la salle. C'est sans doute lui qui a troublé Marais, que je n'ai jamais vu si mauvais.

— Enfin, malgré vent et Marais, la pièce a toujours réussi. »

Un bourgeois, qui n'est pas au courant des fluctuations administratives en matière d'art, sort de la salle d'exposition de l'Ecole des Beaux-Arts, où les Dessins du siècle ont avantageusement remplacé les tableaux de Manet.

« En a-t-il fait, dit-il, des dessins, ce Manet ! Et l'on dit qu'il ne savait pas dessiner ! »

Dans l'allée des Poteaux :

« Savez-vous de qui Mme X... est en deuil ?

— Ma foi, non. Je le lui aurais bien demandé, mais j'ai eu peur que ce ne fût pas de son mari. » (*Gaulois.*)

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338





GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 4 — 29 FÉVRIER 1884

SOMMAIRE.

La Quinzaine : MM. Coppée et F. de Lesseps élus à l'Académie. — L'incident Meissonier-Mackay. — Me Tezenas et M. Alex. Dumas fils. — Les Faux Louis XVII. — Théâtres : Italiens, Comédie-Française, Odéon, Vaudeville.

Varia : Le Garçon de cercle. — Le Numérotage des rues de Paris. — Le Roi des Montagnes. — La Vraie Dame aux Camélias.

Les Mots de la Quinzaine. — Petite Gazette. — Nécrologie.

Variétés : Lettres inédites (V. de Laprade).

LA QUINZAINE. — L'Académie française vient de faire deux choix heureux qui lui ont été imposés par l'opinion publique, surtout pour l'un des deux candidats qu'elle a admis dans son sein le 21 février. Elle a nommé notre ami Coppée au fauteuil de Victor de Laprade et M. Ferdinand de Lesseps au fauteuil d'Henri Martin. La première de ces deux élections était depuis longtemps assurée, aussi a-t-elle eu lieu sans conteste; quant à la seconde, qui a surgi au dernier moment et

un peu comme par surprise, elle a donné lieu à une sorte de protestation muette qu'il est curieux de signaler en raison de sa rareté.

Voici, d'ailleurs, comment les choses se sont passées, au point de vue du nombre des voix réunies par chaque candidat :

Trente-trois académiciens étaient présents ; étaient absents : MM. le duc d'Aumale, J.-B. Dumas, Émile Ollivier et Victorien Sardou. M. Edmond About, non encore reçu, n'avait pas le droit de voter. Mgr Perraud, directeur de l'Académie, présidait la séance, assisté de MM. de Mazade, chancelier, et Camille Doucet, secrétaire perpétuel.

Fauteuil de M. de Laprade.

Nombre de votants.	33	
Majorité exigée.	17	
M. Coppée.	24	voix.
M. Émile Montégut.	9	—

Fauteuil de M. Henri Martin.

Même nombre de votants.

M. F. de Lesseps.	22	voix.
L'abbé Petit.	1	—
Bulletins blancs.	10	—

Il paraît qu'il existe à l'Académie française un cer-

tain nombre de membres qui ont trouvé que la candidature de M. de Lesseps avait un côté peut-être un peu trop financier. Il est clair que ce n'est pas par les titres littéraires que brillait le nouvel élu, mais l'Académie récompense tous les genres de mérite; en ouvrant ses portes à M. de Lesseps, elle a accueilli un homme dont la gloire, qui est, avant tout, française, est également universelle. Les études spéciales de M. de Lesseps, ses rapports successifs sur la grande entreprise à laquelle il a voué sa vie et même ses nombreuses conférences, toujours fines et spirituelles, sur les travaux relatifs au canal de Suez et à ses résultats, composent ses seuls titres littéraires. Mais l'Académie a reçu dans son sein, à toutes les époques, bien des gens, illustres ou non illustres, qui n'avaient pas à leur actif la valeur particulière de M. de Lesseps.

M. de Lesseps avait, d'ailleurs, rencontré chez la plupart des académiciens, auxquels il dut faire, selon l'usage, les visites préliminaires, une bienveillance qui était du meilleur augure. Il a donné lui-même, dans un récit très humoristique qu'ont publié les journaux, de piquants détails sur ces visites. Il ne trouva pas tout le monde, mais il n'eut qu'à se louer de ceux qui purent le recevoir :

« J'ai déposé, dit-il, ma carte chez les absents, comme le duc de Broglie, d'Audiffret-Pasquier, M. Caro, M. Nisard.

« Le duc d'Aumale, encore malade, m'a renvoyé un carton avec un mot des plus charmants.

« M. Cherbuliez, qui doit me recevoir, a paru fort heureux de cette circonstance. J'avoue que j'ai été tout à fait touché des témoignages non équivoques de satisfaction qu'il m'a marqués.

« Quant à M. Renan, sa joie était grande. J'ai en moi, par les travaux entrepris en Égypte sous ma direction, par mon séjour prolongé en Orient, comme quelque chose de ces pays qu'il a traversés en savant et dont il a gardé le souvenir précieux.

« Quel malheur, m'a-t-il dit, que je ne sois pas « chargé de répondre à votre discours de réception! « J'envie le sort de M. Cherbuliez. »

« Une maison où l'accueil a été des plus chaleureux est celle de mon ami, M. Cuvillier-Fleury, dont la femme est la sœur d'un autre ami, M. Thouvenel, l'ancien ministre des affaires étrangères. En entrant dans le salon, ce fut Mme Cuvillier-Fleury qui prit la première la parole :

« C'est bien certain que vous aurez notre voix, » me dit-elle.

« Je lui répondis que, du moment que les femmes se mettaient de la partie, j'avais la certitude complète de réussir. »

M. de Lesseps ne rencontra chez eux ni M. Emile Augier, ni M. Victorien Sardou, chez qui il s'était rendu

à cheval à Marly-le-Roi, ni M. Dumas, le savant chimiste, ni plusieurs autres. Mais ces trois derniers ne figurent certainement pas dans le nombre de ceux qui ont voté blanc... on ne saura peut-être jamais au juste pourquoi !

La candidature de Coppée n'a, en revanche, soulevé aucune difficulté. Coppée n'est qu'un lettré, rien qu'un lettré; il ne s'est jamais occupé de politique ni de finances; c'est donc exclusivement en raison de l'honneur qu'il fait aux lettres que ce sympathique poète a été élu, et l'on ne saurait trop féliciter l'Académie du choix qu'elle a fait en appelant à elle l'auteur applaudi du *Passant* et de *Severo Torelli.*

— On a fait grand bruit, pendant cette quinzaine, autour de l'incident Meissonier-Mackay. L'illustre artiste, ayant livré à cette incommensurable millionnaire, qui a nom Mme Mackay, un portrait d'elle, qu'elle ne jugea pas suffisamment ressemblant, elle paya les 70,000 francs qui représentaient le prix convenu avec Meissonier; puis, dans un moment de mauvaise humeur un peu sauvage, elle lacéra la précieuse toile de ses blanches mains. Telle est la version publiquement répandue sur cette affaire qui a donné lieu à de vives discussions, un peu dans tous les sens.

Il est bien difficile de prendre un parti impartial et sincère dans une affaire de ce genre, parce que la vérité vraie n'en est pas connue. La version Mackay et la ver-

sion Meissonier, en effet, diffèrent absolument. Le *Figaro* du 21 février donnait raison à M. Meissonier, tandis que l'*Événement* du même jour lui donnait tort. M. Meissonier a-t-il réellement livré à Mme Mackay une œuvre incomplète, en la lui faisant payer comme si elle en devait avoir toute satisfaction? Est-ce, au contraire, Mme Mackay qui a brutalement et de gaieté de cœur détruit, par simple dépit, une œuvre d'art de haute valeur? On dit que les tribunaux seront appelés à se prononcer sur le différend. Attendons l'arrêt de la justice qui fera peut-être un peu plus de lumière sur cet incident, expliqué de tant de façons contradictoires et auquel on donne une importance qui nous paraît, dans tous les cas, être hors de mesure.

— Autre incident. Dans un procès récent, à la suite duquel M. de Corvin a été obligé de laisser à l'Odéon sa célèbre pièce des *Danicheff,* qu'il prétendait en retirer pour la donner au Gymnase, l'avocat de ce gentilhomme de lettres russe, Me Tézenas, se permit une attaque à fond contre les sentiments de générosité qu'il déniait à M. Alex. Dumas fils. D'après cet avocat, Mme Sand aurait prononcé et laissé circuler sans le démentir un mot des plus sanglants contre l'auteur du *Demi-Monde*, qu'elle aurait traité de « fils peu prodigue d'un père prodigue ».

Dès qu'il eut connaissance du mot, M. Dumas adressa à Me Tézenas la lettre suivante :

Monsieur,

Dans votre plaidoirie pour M. de Corvin, vous prêtez à Mme Sand un mot sur moi. Je vous serai très obligé si vous voulez bien me dire où vous avez puisé ce renseignement.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

AL. DUMAS fils.

A cette lettre, l'avocat de M. de Corvin répondit par celle-ci, insuffisante, on en conviendra, au point de vue de la démonstration d'authenticité que M. Dumas lui demandait de faire :

Monsieur,

La forme si parfaitement courtoise de votre lettre m'amène à une réponse que les usages de mon ordre n'autorisent peut-être pas.

Le mot auquel vous faites allusion, très connu, a été attribué à Mme Sand lors de l'incident de la représentation Chéret.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

TEZENAS.

A cette lettre, M. Dumas, peu satisfait, répondit par la suivante :

Monsieur,

Je vous remercie de votre franche communication. Il me paraissait impossible que Mme Sand, avec qui, depuis 1851 jusqu'à sa mort, j'ai eu les relations les plus affectueuses, les

plus filiales même, eût fait sur moi une plaisanterie de quelque genre que ce fût. Je ne me trompais pas. Le mot que vous avez cité n'est qu'une des mille injures auxquelles on est exposé dans la carrière que je suis. Seulement celui qui a mis cette insulte en circulation l'a contresignée sans aucun droit, — pour tâcher de lui donner de la valeur, — du nom d'une personne qui la démentirait de très haut si elle vivait encore. La citation reste donc sans importance et non avenue pour moi, puisqu'elle est sans authenticité. Vous avez cru devoir vous servir, en toute bonne foi évidemment, de l'esprit d'un autre pour l'agrément de votre cause; je ne vous en veux pas. On prend son bien où on le trouve, comme dirait M. de Corvin s'il avait fait refaire sa pièce par Molière.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

AL. DUMAS fils.

Le *Temps*, qui, le premier, a publié ces curieux documents, les fait suivre d'un commentaire non moins intéressant, et qui établit clairement l'impossibilité morale où fut Mme Sand d'avoir jamais jeté à la face de son illustre collaborateur, pour le *Marquis de Villemer*, l'injure qu'on l'accuse, après sa mort, d'avoir colportée contre lui :

« M. Alexandre Dumas fils, dit le *Temps*, est le collaborateur de Mme Sand dans la pièce du *Marquis de Villemer*, qu'il a bien autrement travaillée que M. de Corvin n'a pu travailler aux *Danicheff*. La pièce terminée et les deux collaborateurs devant, comme il était convenu entre eux, se partager également les droits, M. Alexandre Dumas fils a volontairement renoncé à sa part. Il a écrit,

dans cette occasion, à Mme Sand, une lettre que M. Maurice Sand a dû retrouver dans les papiers de sa mère et qu'il est regrettable qu'il n'ait pas publiée, car elle honorait les deux écrivains, l'un par la délicatesse avec laquelle le présent était fait, l'autre par les termes dont se servait celui-là pour le faire accepter.

« A l'heure présente, le *Marquis de Villemer* a dû produire plus de quatre cent mille francs de droits d'auteur. C'est donc un abandon de deux cent mille francs au moins que M. Dumas a fait à Mme Sand. Et c'est probablement en souvenir et en reconnaissance de ces différentes preuves d'amitié que Mme Sand, voulant, à son tour, donner à M. Dumas un témoignage de son affection et de son estime, a remis entre ses mains, pour qu'il en disposât comme il l'entendrait, des documents inédits qu'on chercherait vainement dans ses *Mémoires* et qui en seraient cependant les chapitres les plus souhaités et les plus intéressants.

Les Faux Louis XVII. — MM. de La Sicotière et Chantelauze viennent de publier coup sur coup deux ouvrages après la lecture desquels il est impossible de douter de la mort du jeune Dauphin Louis XVII au Temple. C'est, ce nous semble, le dernier mot sur la question.

Dans son travail, *les Faux Louis XVII* (in-8°, chez Palmé), M. de La Sicotière opère sa démonstration en

éliminant successivement tous les personnages qui se sont fait passer à tour de rôle, et souvent en même temps, pour le malheureux Dauphin. Il n'en a pas découvert moins de vingt-cinq, dont voici la curieuse nomenclature :

Hervagault, fils d'un tailleur de Saint-Lô (1798).
Un inconnu, soldat autrichien, à Turin (1800).
Autre inconnu, personnage tatoué (1800).
Fruchard (1815).
Marassin (1816).
Bruneau (Mathurin), fils d'un sabotier (1816).
Dufresne (1818).
R..., huissier à Uzès (1820).
Persat, ancien militaire (1824).
Aug. Mèves, sujet anglais (1830).
Fontolive, de Lyon (1831).
Richemont, le plus fameux de tous (1831).
Naündorff (1832).
Diebitsch (1832).
Martin, ancien clerc de notaire (1836).
Junt, ancien diplomate (1836).
Trévison ou Trévisan, horloger (1836).
Eliézer Williams, sujet américain (1849).

Savalette de Lange, qui n'était autre qu'une femme ayant joué toute sa vie son rôle royal en travesti (morte en 1856).

Varney (mort en 1865). C'était un ancien professeur.

Comte Ligny de Luxembourg (mort en 1867).

Un trappiste (mort en 1869). C'est le héros d'une très mystérieuse histoire.

Gruau (1872).

La Roche (1872).

Le frère Vincent (1873).

La conclusion de M. de La Sicotière est résumée par lui en une seule ligne, mais qui vaut une longue discussion :

« S'il y avait eu un véritable Louis XVII évadé du Temple, il n'y en aurait pas eu tant de faux. »

En effet, le savant publiciste démontre aussi clairement que possible que pas un seul des vingt-cinq candidats au titre de prétendant n'a jamais eu pour lui l'apparence de la vérité, ni même de la vraisemblance.

M. Chantelauze, dans le travail considérable qu'il vient de publier sur le même objet : *Louis XVII, son enfance, sa prison et sa mort au Temple* (un fort volume in-8°, chez Firmin-Didot), arrive à la même conclusion, mais par des moyens différents. Il cherche à démontrer, — et il y parvient victorieusement, — par le récit surtout officiel et documentaire de la détention et de la mort du jeune Louis XVII, et des moyens rigoureux employés pour empêcher son évasion, que cette évasion n'a jamais pu avoir lieu, et que, par conséquent, tous les prétendants qui ont surgi depuis la mort du malheureux prince, n'ont été que des aventuriers plus ou moins habiles.

L'ouvrage de Chantelauze contient plusieurs pièces inédites absolument décisives qui viennent appuyer son récit si plein d'un poignant intérêt.

Il nous semble donc qu'après avoir lu ces deux remarquables ouvrages, qui se complètent l'un l'autre, il ne peut plus exister la moindre hésitation dans la solution du problème historique relatif à Louis XVII, et il en ressort une affirmation désormais absolue : Oui, Louis XVII est mort au Temple, et tous ceux qui, depuis, ont prétendu à jouer son rôle, n'étaient que des imposteurs!

THÉATRES. — C'est le ténor Julien Gayarre qui a eu les honneurs de la quinzaine dramatique. Ce remarquable artiste a débuté, le 16 de ce mois, aux Italiens, dans le rôle de Gennaro de la *Lucrezia Borgia* de Donizetti. Il y a obtenu un succès considérable; ce succès a même pris, au troisième acte, des proportions véritablement gigantesques : Gayarre y a intercalé un air de *Don Sébastien*, opéra oublié du même Donizetti, qui lui a permis de déployer toutes les ressources variées de sa voix, et le public en délire a bissé cet air avec un enthousiasme qui a obligé le ténor à reparaître cinq ou six fois de suite après la chute du rideau; de telle sorte que ce n'est pas, à proprement dire, dans *Lucrezia Borgia*, mais surtout dans un air étranger à cet opéra, que Gayarre a plus particulièrement triomphé.

La voix de Gayarre a une étendue prodigieuse; mais c'est ce qu'on appelle une voix blanche. L'artiste chante plus avec sa gorge qu'avec sa poitrine; il se joue des difficultés les plus grandes et tire parti d'un organe qui n'est ni pur ni classique avec un art consommé. Ses notes de tête et surtout ses notes de poitrine, qu'il donne à pleine volée, ont une sûreté d'émission et de son sans pareille; en un mot, qui nous semble résumer l'impression produite par Gayarre, c'est un artiste étonnant.

Dans la même pièce débutait Mme de Cepeda (rôle de donna Lucrezia), cantatrice de grand talent, très dramatique et qui, par sa science et son habileté, fait oublier qu'elle n'a plus pour elle le charme de la jeunesse. Maurel a chanté don Alphonse avec son talent habituel, et Mme Tremelli a très crânement enlevé le *brindisi*, le seul morceau de la partition bien vieillie de Donizetti qui mérite de lui survivre.

— La Comédie-Française a repris le *Mariage de Figaro*. Tout l'intérêt de cette reprise consistait dans la continuation des débuts de Mlle Marsy (Suzanne) et de Mlle Bruck (Chérubin). Mlle Marsy a joué Suzanne le samedi 16, et Mlle Bruck a paru dans Chérubin seulement le mardi 19 février. Toutes deux ont réussi; cependant Mlle Marsy n'a pas obtenu un succès aussi complet que dans Célimène, malgré l'assurance et la personnalité de son jeu. Elle est cependant charmante; elle continue à ne pécher que par une trop grande

absence d'inexpérience. C'est ainsi qu'on a, jusqu'à ce jour, le mieux caractérisé le talent de cette belle et séduisante personne.

— L'Odéon nous a donné, le 11 février, un petit acte en vers, de MM. Octave Lacroix et Henri Welschinger, *la Fille de l'Orfèvre*, qui n'est que la mise en scène d'une légende populaire en Alsace et dont Uhland avait déjà tiré une touchante ballade. La pièce est vivement et poétiquement écrite, ce qui ne saurait étonner personne, l'un des deux auteurs étant un de nos poètes distingués, et elle a été très bien accueillie par le public des matinées de l'Odéon, qui en a eu la primeur. Rebel, Cornaglia, Raphaël Duflos et Mlle Léa Caristie font, d'ailleurs, valoir excellemment les jolis vers de cette fine comédie.

— *La Flamboyante !* Tel est le titre de la comédie nouvelle que le Vaudeville a jouée pour la première fois le 22 février, et qui a pour auteurs MM. Paul Ferrier, Félix Cohen et Albin Valabrègue. C'est un grand vaudeville, sans couplets, dans le genre du *Procès Vauradieux* ou de *Tête de Linotte* de triomphante mémoire. C'est dire que le public s'est follement amusé, surtout pendant les deux premiers actes, qui sont d'un comique et d'une bouffonnerie inimaginables. L'interprétation de la pièce ajoute encore à sa gaieté, particulièrement en ce qui concerne Parade, Boisselot, Francès et Mme Dayne-Grassot, excellente duègne dont nous avons eu déjà

maintes fois l'occasion de constater le talent. Dieudonné, en revanche, a un rôle qui lui convient moins et dans lequel il ne produit pas son effet habituel. En somme, le Vaudeville tient, croyons-nous, un vrai succès.

Le même soir, au même théâtre, reprise du *Baiser anonyme*, comédie en un acte, de MM. Albéric Second et Jules Blerzy, jouée primitivement à la Comédie-Française (6 mars 1868).

Le collaborateur d'Albéric Second était un agent de change, qui est mort en 1874. Aux Français, la pièce a été créée par MM. Bressant, Febvre et Mmes Madeleine Brohan et E. Riquer. Elle est jouée aujourd'hui par MM. Vois, Montigny et Mmes Caron et Derigny. Dans cette dernière distribution, les hommes sont supérieurs aux femmes. Mme Derigny, qui débutait, n'a que médiocrement réussi ; mais la pièce est amusante, bien écrite, et elle a été de nouveau écoutée avec un vif plaisir.

VARIA. — *Le Garçon de Cercle.* — Un gros scandale s'est passé dans un des cercles les plus connus de Paris. On a trouvé sur la table des jeux des cartes préparées, et il a été constaté que l'un des garçons de ce cercle était le complice du joueur, non encore découvert, qui se servait des cartes arrangées à l'avance par ledit garçon. A ce propos, Jules Claretie a publié, dans le *Temps*, le curieux

et authentique portrait suivant du garçon de cercle actuel :

« Je demandais, l'autre jour, à un peintre haut coté, à qui appartenait un de ses tableaux les plus célèbres et qui vaut cher.

— Vous ne devineriez jamais, me dit-il, à qui je l'ai vendu !

— A qui ?

— Au garçon de jeux du cercle de ***. »

Le *garçon de jeux* est le personnage important de toute société de ce genre. Il est le grand banquier du cercle. Il a des commanditaires, des associés et pourrait s'appeler Un tel *and* C°. En peu d'années il amasse, généralement, un assez beau capital fait de l'émiettement des capitaux d'autrui, et, frotté à ce luxe imprégné d'essence artistique, il se compose volontiers une galerie de choix en rachetant parfois aux membres du cercle les tableaux qui ne leur plaisent plus. Après avoir aidé à jouer au baccarat, le garçon de jeux joue au Mécène. Il tranche même du protecteur. Il a sa danseuse dans le corps du ballet, comme ces messieurs. Lorsqu'il sera las de la vie de Paris, il fera sa vente à l'hôtel Drouot, et la galerie Jabouillet ou Robichon aura ses critiques attitrés et fera courir les amateurs comme la galerie Pourtalès ou la collection Wilson. Puis, amateur de bibelots et flairant les bonnes occasions, l'ex-garçon de jeux transportera ses vieilleries gothiques dans quelque

castel de province et finira là ses jours en châtelain tout en se rappelant ironiquement ces *nuictées* de grandes parties où il prêtait si hardiment les milliers de louis au vieux marquis ou au petit baron. »

Le Numérotage des rues de Paris. — M. J.-F. Thénard nous envoie la communication suivante :

Je lis dans le journal *le Soleil* du jeudi 7 février : « Nous avons dit dans les éphémérides de notre calendrier quotidien que le numérotage des rues de Paris avait été décrété en 1805. » Et le même journal reproduit l'opinion d'une autre feuille *Paris*, qui soutient la même thèse, et l'article se termine ainsi : « Cet état de choses dura jusqu'au commencement du XIXe siècle; en 1805, un décret fut enfin rendu qui imposait le numérotage des maisons en le régularisant. »

Sans prétendre qu'il n'y ait pas du vrai dans la note des journaux *Paris* et *le Soleil*, il faut cependant avouer qu'elle est quelque peu erronée et que Paris avait déjà, quatorze ou quinze ans auparavant, un numérotage de maisons qui permettait de se diriger dans la grande capitale, moins vaste autrefois qu'aujourd'hui. Peut-être des quartiers entiers comprenaient-ils chacun une série nombreuse de numéros, mais il est sûr que certaines rues avaient leur numérotage particulier.

Voici pour preuve les adresses des députés parisiens à la Convention nationale. Si quelques numéros font

défaut, l'indication était assez claire pour que le facteur ou le visiteur pût trouver la demeure de celui qu'il cherchait.

Robespierre aîné, homme de loi, rue Saint-Honoré, 366.

Danton, avocat au conseil, ministre de la justice, rue des Cordeliers, hôtel du Commerce.

Collot d'Herbois, homme de lettres, rue Favart, 4.

Lullier (remplaçant Manuel), rue de la Grande-Truanderie, 20.

Billaud-Varenne, homme de loi, rue Saint-André des Arcs, 53.

Camille Desmoulins, avocat, journaliste, rue des Cordeliers, hôtel du Commerce.

Marat, journaliste, rue des Cordeliers, 30.

La Vicomterie, homme de lettres, rue du Chantre, 64.

Legendre, boucher, rue des Boucheries-Saint-Germain.

Raffron, rue du Parc, au Marais, 11.

Panis, homme de loi, rue Saint-Antoine, 316.

Sergent, rue des Poitevins, 16.

Robert, homme de lettres, rue de l'Egalité, ci-devant Condé, 10.

Dusaulx, rue Saint-Honoré, 445.

Fréron, rédacteur du journal intitulé : *l'Orateur du peuple*, rue du Théâtre-Français.

Beauvais, barrière de Sèvres, près l'hospice, 1378.

Fabre d'Eglantine, homme de lettres, rue de la Ville-l'Évêque, 399.

Osselin, avoué, rue de Lille, faubourg Saint Germain, 688.

Robespierre jeune, administrateur du département, rue Saint-Honoré, 366.

David, peintre, au Vieux-Louvre.

Boucher-Saint-Sauveur, rue de l'Egalité, près la Comédie-Française.

Laignelot, rue Sainte-Croix, chaussée d'Antin, 13.
Thomas, rue Saint-Denis, au coin de celle Saint-Magloire.
Egalité (Louis-Joseph), ci-devant duc d'Orléans, rue Saint-Honoré.

Ces adresses sont prises dans un volume publié à Paris, en 1793, chez Guillaume jeune, quai des Augustins, 42, et chez Pougin, imprimeur, rue Mazarine, 1602.

Le Roi des Montagnes. — Nos lecteurs ont eu connaissance de la jolie édition du *Roi des Montagnes* que la Librairie des Bibliophiles vient de publier dans sa *Bibliothèque artistique moderne*, avec les charmants dessins de Ch. Delort, si bien gravés par Mongin. Mais en est-il beaucoup parmi eux qui sachent que le chef-d'œuvre d'Edmond About a failli, il y a vingt-quatre ans, devenir un drame? C'est ce que leur apprendra le billet suivant, adressé par l'auteur du *Roi des Montagnes* à M. Basset, qui avait dû être son complice en dramaturgie.

Saverne, 11 avril 1860.

Mon cher Basset,

Voulez-vous que nous abandonnions notre projet de *Roi des Montagnes?* Je ne vois rien à tirer des éléments nouveaux que vous avez ajoutés au roman. Vous-même vous chercheriez longtemps, je le crains, si vous persistiez dans la même voie. La pièce se fera peut-être un jour, je ne sais quand, mais ce

n'est ni vous ni moi qui la tirerons des limbes où elle est aujourd'hui. Cependant, comme toute peine est digne d'un loyer, fixez vous-même la part des droits d'auteur que je devrais vous réserver dans le cas où un troisième larron se tirerait d'affaire mieux que nous ne l'avons fait.

J'espère, au reste, mon cher ami, que nous serons mieux inspirés quelque autre jour, et que vous me fournirez l'occasion de me dire, à meilleur droit, votre tout dévoué collaborateur

EDMOND ABOUT.

Nous pensons, — et M. About pense certainement comme nous, — que *le Roi des Montagnes* ne pouvait guère se prêter à un développement scénique, et nous sommes heureux qu'il soit resté tout simplement le chef-d'œuvre du récit pittoresque et amusant.

La Vraie Dame aux Camélias. — On sait que c'est une femme du nom de Marguerite Duplessis qui a servi de modèle à AlexandreDumas pour sa pièce de *la Dame aux Camélias*, qui vient d'être reprise à la Porte-Saint-Martin. C'est en revenant d'un voyage en Espagne que Dumas apprit la mort de cette malheureuse femme; il courut visiter son appartement, où la vente de son mobilier devait avoir lieu, et, en rentrant chez lui, il écrivit les vers suivants :

J'ai revu, me courbant sous mes tristes pensées,
L'escalier bien connu, le seuil foulé souvent,
Et les murs qui, témoins des choses effacées,
Pour lui parler du mort, arrêtent le vivant.

J'ai monté : j'ai rouvert en pleurant cette porte
Que nous avions ouverte en riant tous les deux,
Et, dans mes souvenirs, j'évoquais, chère morte,
Le fantôme voilé de bien des jours heureux.

J'ai vu le piano dont mon oreille avide
Vous écouta souvent éveiller le concert;
Votre mort a laissé l'instrument froid et vide,
Comme, en partant, l'été laisse l'arbre désert.

J'ai trouvé votre chambre à la fois douce et sombre,
Sanctuaire d'amour par la mort consacré;
Le soleil éclairait le lit dormant dans l'ombre,
Mais vous ne dormiez plus dans le lit éclairé.

Je me suis assis près de la couche déserte,
Triste à voir comme un nid, l'hiver, au fond des bois,
Les yeux longtemps fixés sur cette porte ouverte
Que vous avez franchie une dernière fois.

La chambre s'emplissait de l'haleine odorante
Des souvenirs joyeux, tandis que j'écoutais
Le tic tac alterné de l'horloge ignorante,
Qui sonnait autrefois l'heure que j'attendais.

J'ai rouvert les rideaux qui, faits de satin rose,
Et voilant, au matin, le soleil à demi,
Permettaient seulement ce rayon qui dépose
Le réveil hésitant sur le front endormi.

Mais vous, toutes les nuits éclairée à sa flamme,
Vous regardiez le feu dans le foyer courir;
Car le sommeil fuyait de vos yeux, et votre âme
Souffrait déjà du mal qui vous a fait mourir.

Ainsi qu'un ver rongeant une fleur qui se fane
L'incessante insomnie étiolait vos jours,
Et c'est ce qui faisait de vous la courtisane
Prompte à tous les plaisirs, prête à tous les amours.

Maintenant vous avez parmi les fleurs, Marie,
Sans crainte du réveil, le repos désiré;
Le Seigneur a soufflé sur votre âme flétrie
Et payé d'un seul coup le sommeil arriéré.

Pauvre fille! on m'a dit qu'à votre heure dernière
Une main mercenaire avait fermé vos yeux,
Et que sur le chemin qui mène au cimetière
Vos amis d'autrefois étaient réduits à deux.

Eh bien! soyez bénis, vous deux qui, tête nue,
Bravant l'opinion de ce monde insolent,
Avez jusques au bout, de la femme connue,
En vous touchant la main, mené le convoi blanc.

Vous qui l'avez aimée et qui l'avez suivie,
Qui n'êtes pas de ceux qui, duc, marquis ou lord,
S'étant fait un orgueil d'entretenir sa vie,
N'ont pas compris l'honneur d'accompagner sa mort.

Ces vers ont paru pour la première fois dans l'édition spéciale que Dumas a faite de son théâtre, pour les comédiens, édition tirée à quelques exemplaires, dont pas un n'a été mis dans le commerce.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Un monsieur, impatienté de la lenteur du fiacre qu'il a pris et des hésitations du cocher, passe vivement la tête hors de la portière en s'écriant : « Ah çà ! est-ce qu'il va falloir que ce soit moi qui monte sur le siège, et vous dans la voiture ? »

Le cocher, avec un sourire des plus polis : « Je n'osais pas vous le demander. »

Deux membres d'un cercle se rencontrent sur le boulevard :

« Félicitez-moi, dit l'un, c'est une chose décidée : je me marie.

— Et dans quel but ? » répond froidement l'autre.

Cueilli dans une ancienne chronique de Murger, qui écrivait mélancoliquement :

« La Banque a émis, il y a trois ou quatre mois, de nouveaux billets de cent francs.

« *On dit* qu'ils sont bleus ! »

Propos du boulevard :

« Sais-tu que notre ami C..., ce célibataire endurci, va se marier ?

— Vraiment ! Pauvre ami, il me fait songer à ces vieux braconniers qui, sur la fin de leurs jours, se décident à prendre un permis ! » (*Gil Blas.*)

Un des princes de la finance reçoit dans son cabinet un adolescent qui lui est fortement recommandé par un de ses bons amis de province, et donne au néophyte quelques conseils sur la vie qu'il doit mener dans la capitale.

« Jeune homme, lui dit-il, pour réussir à Paris, ayez toujours l'air d'un imbécile et d'un honnête homme, mais surtout ne soyez ni l'un ni l'autre ! »

(*Gil Blas.*)

PETITE GAZETTE. — Le Père Didon vient de publier chez Calmann Lévy, sous le titre *Les Allemands*, un ouvrage qui fait grand bruit. L'auteur, dans un livre où il pouvait donner carrière à tant de récriminations et d'idées de représailles, a voulu rester impartial :

« L'Allemagne, dit-il dans sa préface, ne dissimule guère dans sa presse, organe de l'opinion publique, et plus encore dans sa politique étrangère, son hostilité implacable contre la France : je tiens pourtant à parler d'elle sans dénigrement et sans injustice, comme j'essaye de juger mon pays sans le flatter et sans m'aveugler moi-même.

« Aimant la France avec passion, je veux la servir d'un cœur clairvoyant. »

— La première partie de la vente des autographes de M. Alfred Bovet, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, a produit près de 30,000 francs. Voici les prix auxquels ont été achetés les autographes les plus curieux :

Dunois, 500 francs; don Garcia de Paredès, 495; François, lettre à Charles-Quint, 255; Franz de Sickingen, 720; Catherine de Médicis, lettre à Marie Stuart, 610; Marie Stuart, pièce signée, 225; Charles de Lorraine, document

signé, 200; Léon X, 310; la grande Elisabeth, lettre signée, 200.

Louis XIV, une lettre signée et une lettre autographe non signée à Henriette d'Angleterre, ensemble 300; Philippe II d'Espagne, 205; Olivarès, trois lettres signées, 300; Waldstein, 200.

Frédéric II de Prusse, lettre au cardinal de Fleury, 350; Christine de Suède, 205; Washington, deux lettres, l'une 600, l'autre 200; Marat, 150; Mme Roland, très belle lettre à Servan, 215; Buzot, 200; Robespierre, minute de lettre, 260, un extrait du procès-verbal de l'Assemblée, signé Lecointe-Puyraveau et constatant la suspension du roi, 205; Desaix, belle lettre au général Lecourbe, 140; Louis XVII, un devoir d'écriture, 310; Bonaparte, très curieuse lettre autographe, signée Bonaparte, lieutenant-colonel, datée d'Olmetta, 11 janvier 1793, et adressée aux officiers municipaux de Bonifacio, 1,000; Murat, lettre historique signée, à Wellington, 200.

Le général Cavaignac, 200; Cavour, deux belles lettres en français, 200; Bismarck, lettre au roi Guillaume, 105; Maximilien, empereur du Mexique, 200; Victor-Emmanuel, lettre en français adressée à Napoléon III du champ de bataille de Palestro, 100; Gambetta, billet à Jules Favre, signé aussi de M. Jules Ferry, 105; M. Grévy, lettre à Jules Favre, 25; maréchal de Mac-Mahon, 25; général de Galliffet, 30.

— Le plus jeune académicien est actuellement le dernier nommé, M. Coppée, né en 1842. Vient ensuite Sully-Prudhomme, né en 1839, et enfin Édouard Pailleron, né en 1834. Les suivants, parmi les moins âgés, remontent au delà de 1830. Le doyen d'âge de l'Académie française est M. Mignet, né en 1796. Viennent ensuite MM. de Viel-Castel et J.-B. Dumas, nés en 1800; puis Victor Hugo, le duc de Noailles et Cuvillier-Fleury, nés en 1802.

— Nous venons de recevoir la lettre de faire part suivante, que nous reproduisons avec ses dispositions typographiques :

Vient de naître chez l'éditeur
Ed. Monnier, 16, rue des Vosges,
son fils *Henri*.
Cet ouvrage n'ayant qu'un unique exemplaire,
reste la propriété de l'auteur.

— Les Italiens font de splendides recettes avec le ténor Gayarre ; ses représentations ont jusqu'à ce jour dépassé chaque fois 18,000 francs. A ce propos, on a publié le tableau des recettes des Italiens pendant les trente premières soirées depuis l'ouverture : elles ont donné un total de 431,000 fr., soit 14,366 francs par soirée. *Marta* est l'opéra qui a donné la plus forte recette : 20,954 francs ; *Ernani* la moindre : 9,623 francs. La plus forte des représentations d'*Hérodiade* a produit 18,670 francs.

Nécrologie. — Voici les principaux décès de la quinzaine :

10 février. — Le professeur Chénery, rédacteur en chef du *Times*, né en 1826.

11 février. — Thomas-Henri Martin, membre de l'Institut (Sciences morales et politiques et Inscriptions et belles-lettres), né en 1813. — M. Broët, ancien député de l'Ardèche, né en 1811.

18 février. — M. Du Moncel, membre de l'Académie des sciences. — M. Duchemin, administrateur du journal *le Soir*.

20 février. — M. de Durfort de Civrac, député de Maine-et-Loire, âgé de soixante-et onze ans. — M. Datas, député de l'Allier.

22 février. — Le général de division Borel, ancien aide de camp du maréchal Mac-Mahon, ancien ministre de la guerre, âgé de soixante-quatre ans. — Le peintre d'animaux Auguste Bonheur, frère de la célèbre Rosa Bonheur. Il avait soixante ans.

25 février. — Le général comte de Schramm, le doyen des généraux de l'armée française, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Il s'était engagé à dix ans comme enfant de troupe. Il était officier à quinze ans. Il a été un moment ministre de la guerre en 1850.

— Le général de Wimpffen, qui a dû signer la capitulation de Sedan. Il avait soixante-douze ans. Il a publié divers écrits justificatifs de sa conduite comme général en chef de l'armée qui a succombé sous ses ordres.

— Le peintre Benjamin Ulmann, d'origine alsacienne et de religion juive. Il était chevalier de la Légion d'honneur. Jules Claretie a prononcé sur la tombe quelques paroles fort émues au nom des amis intimes du défunt.

VARIÉTÉS

LETTRES INÉDITES

Un amateur bien connu, et à la collection duquel nous avons déjà fait de précieux emprunts, vient de nous communiquer plusieurs lettres autographes de personnages particulièrement en vue aujourd'hui. Nous les publierons successivement, en commençant par la lettre suivante de Victor de Laprade, l'un des immortels récemment décédés. Cette lettre contient de curieux détails sur les débuts littéraires de ce poète si distingué.

A M. Léon Boitel.

36, quai Saint-Antoine, à Lyon.

Paris, le 13 juin 1841.

Mon cher ami,

Vous avez eu une idée bien heureuse de m'envoyer ici la revue ; jamais je ne l'ai ouverte avec autant de

plaisir. Peut-être qu'après un long séjour je m'acclimaterais à Paris comme les autres; mais je vous assure que, pour le présent, j'y suis tout à fait mal à l'aise, et que je n'ai pas senti le moins du monde l'envie de transporter ma lyre et mes pénates des bords du Rhône sur ceux de la Seine. Je n'ai pas cette avidité de plaisirs et de mouvement qui peut rendre Paris nécessaire à certains esprits, et ce qui m'y frappe le plus c'est précisément tout ce qui peut tendre à m'en éloigner. Je vous assure que mon cœur a jeté à Lyon de profondes racines; sans contredit, nous sommes loin d'être parfaits, nous autres Lyonnais; on nous trouve ici particulièrement lourdauds et ridicules, mais nous avons de la conscience et de la sincérité, et, pris en masse, nous croyons encore à quelque chose. Mais ici, on ne prend rien au sérieux; cette concentration de toutes choses, à Paris, qui a été pour la France une cause de grandeur, deviendra, je le crains, une cause de perte; en attendant il faut la subir et user de cette ville au moins comme d'un vaste bazar où chacun doit apporter sa marchandise, s'il veut qu'elle se répande par le monde. Seulement, si c'est le lieu où l'on doit vendre, ce n'est pas celui où l'on doit fabriquer. Pour me servir d'une comparaison un peu triviale, la littérature faite à Paris est aussi sincère que le vin qui s'y manipule; il y a au fond le bois de campêche! Laissons donc mûrir nos œuvres sur les coteaux de Bourgogne ou de Provence,

et ne venons à Paris que comme les maraîchers et les laitières, pour y écouler nos denrées ; ce n'est que là qu'on peut crier un encan de manière à être entendu de loin !

Je n'ai pas, du reste, à me plaindre personnellement de Paris ; mes affaires y prennent assez bonne tournure, et mes amis, présents sur les lieux, considèrent comme une chance miraculeuse celle que j'ai eue de trouver un éditeur qui se charge d'un premier volume de vers. Vous savez peut-être quels arrangements me sont proposés : Jules Labitte m'offre de faire à ses frais, avec tous les accessoires d'annonces et de livres donnés, une première édition de huit cents exemplaires, à la condition, un peu rude il est vrai, de rester quinze ans propriétaire de l'ouvrage, mais me promettant pour chaque édition subséquente, 500 francs par mille exemplaires. Je n'ai jamais songé à faire de l'argent avec ma pauvre *Psyché* [1], aussi, j'aurais voulu par-dessus tout rentrer dans sa propriété exclusive, immédiatement après la première édition, quitte à ne pas demander le moindre bénéfice pour les éditions postérieures. Mais, le libraire courant des chances de perte dans la première, il était juste qu'il courût aussi la chance de bénéficier plus tard s'il y a lieu. Tous les gens que j'ai consultés ici sur ces conditions, sont d'accord sur ce point que je n'en trouverais pas de meilleures. Mon père les a combattues

1. Le poème de *Psyché* a paru, en effet, chez l'éditeur Labitte, en 1841, en un vol. in-12.

jusqu'à présent, mais il est urgent que je termine. Il aurait été bien doux pour moi de voir *Psyché* sortir du même berceau que ses aînés; elle eût reçu probablement sous vos mains une toilette plus élégante que celle qu'on lui donnera ici; mais je crois qu'un livre partant de Lyon ne peut jamais espérer une complète publicité, et c'est une nécessité pour le succès d'aller la chercher à Paris. Si nous avions édité *Psyché* ensemble avec des frais d'annonce doubles de ceux que fera un libraire parisien, nous n'aurions pas donné au livre le quart de la publicité qu'il lui donnera, et nous n'aurions pas vendu la moitié autant d'exemplaires. Or, par une disposition très-bizarre, mais très-réelle, tout individu qui achètera mon livre le trouvera beaucoup meilleur, parce qu'il lui aura coûté 3 fr. 50, que si je lui en avais fait cadeau, auquel cas il ne l'aurait peut-être pas coupé!

Je délibère encore sur la question de savoir si je publierai tout mon bagage ou *Psyché* seulement. Mon père incline pour le premier projet, moi pour le second. C'est aussi l'opinion de Sainte-Beuve, par exemple. J'ai accompli hier et avant-hier la besogne la plus atroce pour le cœur d'un poète; j'ai mutilé mon pauvre *Eleusis* pour le faire passer sous les fourches caudines de Buloz; il a décidé que l'estomac de ses abonnés ne pouvait pas digérer plus de dix ou douze pages de vers. J'ai donc, avec douleur, réduit *Éleusis* de trois cents vers.

Je crains de l'avoir abîmé. Je m'en veux de cette concession. J'ai enfin quelque chose qui ressemble à une promesse que mon poème paraîtra incessamment dans la *Revue;* mais la personne de Buloz est si gracieuse qu'il promet exactement comme les autres refusent, de sorte que je ne me flatte pas encore. Cependant Quinet, qui connaît l'idiome de ce sauvage, m'a assuré qu'il avait été particulièrement aimable pour moi. Ah! comme la *Revue du Lyonnais* a un autre accueil que celui-là, quoiqu'elle soit ornée d'une grande barbe!... Il faut absolument que nous vengions ce pauvre Lyon de sa mauvaise renommée; si vous saviez comme on nous considère ici! Bien des gens ont l'air de me dire : « Comment donc, Monsieur, vous venez de Lyon, et vous n'êtes pas complètement stupide! » Soyez tranquille, nous leur ferons rengaîner leur sot compliment. Que je devienne seulement un tout petit peu grand homme, je veux qu'alors on demande la *Revue du Lyonnais* des cinq parties du monde.

J'ai vu l'excellente Mme Valmore; elle venait d'arracher son fils à la conscription[1]; toute la famille était dans une grande joie. M. Valmore m'a annoncé son

1. Ce fils est M. Hippolyte Valmore, aujourd'hui chef de bureau honoraire au ministère de l'Instruction publique. M. Valmore, de son vrai nom Lanchantin, était un comédien de province assez distingué. Mme Valmore a joué aussi la comédie avec son mari, dans les premiers temps de leur mariage. M. Lanchantin, dit Valmore, est décédé il y a deux ou trois ans seulement.

engagement pour l'Italie et son départ presque immédiat ; j'ai beaucoup regretté qu'il fût si prompt, c'eût été pour moi un grand plaisir de voir quelquefois de si nobles caractères. Je n'ai vu qu'une fois aussi Henri Brun ; je n'ai pas eu un moment de loisir, et pourtant il me serait impossible de dire ce que j'ai fait. Je n'ai pas corrigé un seul vers et j'en ai beaucoup à modifier, et je n'ai répondu qu'à une faible partie des lettres que j'ai reçues. Je n'ai fait que m'agiter dans le vide et souvent dans la tristesse. J'ai hâte d'en avoir terminé avec cette mise en scène et d'aller recommencer à travailler dans le calme et le recueillement. Je ne puis trop fixer encore l'époque précise de l'apparition de *Psyché ;* cependant je vous prie de me conserver dans le numéro de juillet, s'il doit paraître le 25, une place pour la publication d'un fragment..... Adieu, mon cher ami, je vous serre la main.

VICTOR DE LAPRADE.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338





GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 5 — 15 MARS 1884

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Janvier de La Motte. — Le Baptême de Mlle Nevada. — Théâtres : Château-d'Eau, Comédie-Française, Gaîté, Italiens. — Un Concert au *Figaro*.

Varia : M. Rouher poète socialiste. — Les Faux Objets d'art. — Les Amours blessés. — Folie prénominale. — Une Lettre de Louis Veuillot. — Glissez, mortels, n'appuyez pas. — Une Chanson normande. — Pensées d'un misanthrope.

Les Mots de la Quinzaine. — Petite Gazette.

Variétés : Lettres inédites.

LA QUINZAINE. — *Janvier de La Motte. — Le Baptême de Mlle Nevada.* — Le député Eugène Janvier de La Motte, qui vient de mourir (27 février), demeurera longtemps légendaire. Comme préfet de l'empire, dans l'Eure, de 1855 à 1869, il a laissé des souvenirs inoubliables. Beau parleur, bien fait de sa personne, insinuant et habile, prodigue et surtout peu scrupuleux en matières administratives, et regardant comme bons tous les moyens pour arriver au but, M. Janvier de La Motte

avait séduit tout le monde dans son département. On l'admirait, on l'aimait, et naturellement aussi on le jalousait. Il menait à Évreux une existence brillante et turbulente qui éblouissait absolument les populations. Il avait tout le monde pour lui dans ce département qui, par reconnaissance, l'a envoyé à la Chambre aux dernières élections, tout bonapartiste avéré qu'il était.

Il est un corps d'état que Janvier de La Motte avait particulièrement fasciné et acquis à sa personne comme à ses intérêts, le corps tout entier des pompiers. Tous les pompiers de l'Eure étaient les enfants de Janvier de La Motte; il le leur disait en toute occasion et avec une grande apparence de sincérité. Quand ce jovial et spirituel préfet passait en revue ses troupes à pompe, les soldats frémissaient de bonheur sous les armes en contemplant le haut fonctionnaire qui daignait descendre jusqu'à eux. Aussi se seraient-ils fait tous tuer pour lui. Cette popularité locale avait dépassé les frontières du département où régnait Janvier de La Motte. Sa réputation de fonctionnaire aimable et facile était venue jusqu'à Paris, où il passait d'ailleurs la plus grande partie de son temps, et les journaux publiaient sur son compte d'incessantes anecdotes. Alex. Dumas père prit même un jour ce préfet modèle pour en faire un type très heureusement réussi dans une de ses dernières pièces, *Madame de Chamblay*. Le préfet sceptique, viveur, spirituel, aimable et de beau monde, de la pièce

de Dumas, est tout à fait le portrait de Janvier de La Motte, à la personnalité duquel s'appliquent absolument tous ces adjectifs. Il menait si gaiement sa préfecture à grandes guides, introduisant à Evreux la vie de Paris, et stupéfiant par son luxe et ses fantaisistes dépenses les calmes et parcimonieux habitants de son département !...

Après la guerre, en juillet 1871, le gouvernement de M. Thiers fit arrêter et emprisonner Janvier de La Motte pour le traduire en cour d'assises, sous prétexte de concussion administrative dans l'exercice de ses fonctions préfectorales. L'État ne réclamait pas moins de 213,861 francs à l'ancien préfet, l'accusant d'avoir illégalement employé cette grosse somme en dépenses inavouables. L'affaire se déroula devant la cour d'assises de la Seine-Inférieure le 26 février 1872. Janvier de La Motte se défendit très crânement, démontrant qu'au total il n'avait rien mis dans sa poche de la somme dont on lui demandait le remboursement, et établissant de la manière la plus claire qu'il se l'était procurée à l'aide de ces virements de fonds publics, si habituels sous l'empire. Il fut victorieusement aidé dans sa défense par la déposition du ministre des finances d'alors, M. Pouyer-Quertier, qui se déclara en tous points favorable au système adopté par Janvier de La Motte pour expliquer sa conduite. Il résulta de cette déposition de M. Pouyer-Quertier l'acquittement du prévenu ; mais le ministre des finances le paya de sa place, et il dut démissionner. Jugez un

peu! un ministre des finances en exercice excusant les virements de fonds publics!...

A la Chambre, Janvier de La Motte se fit une situation très distinguée d'orateur politique. Il avait beaucoup de verve, d'entrain, de vivacité et d'opportunité dans la repartie, et il discutait les questions d'affaires avec plus de sérieux et d'habileté pratique qu'on n'aurait dû en attendre d'un homme qui semblait s'y être préparé si peu. Les questions de finances lui étaient particulièrement familières; mais, comme il était de la minorité, il parlait forcément dans le vide. On l'écoutait cependant avec plaisir, et nous nous souvenons de l'un de ses succès oratoires dans la question des conventions de chemins de fer, succès qui lui valut les félicitations même de la majorité. Ce fut son dernier triomphe. Il tomba frappé peu après par le mal implacable qui vient de l'emporter à soixante-un ans.

— Une charmante cantatrice de l'Opéra-Comique, mais qui n'a fait qu'y passer, Mlle Nevada, vient d'entrer avec un certain éclat et un certain bruit dans la religion catholique. Mlle Nevada est une Américaine qui n'appartenait jusqu'alors à aucune religion; elle n'a donc pas abjuré le protestantisme, ni aucun autre culte, ainsi que l'ont dit à tort quelques journaux. Il paraît qu'en Amérique il est de mode, dans beaucoup de familles, de n'imposer aux enfants, à leur naissance, aucune obligation de croyance pour l'avenir; on attend

que l'âge de raison ait développé leurs sentiments et leurs idées, et ce sont eux alors qui choisissent la religion qu'ils désirent professer, ou bien qui n'en choisissent aucune. Mlle Nevada, qui avait été assez remarquée à l'Opéra-Comique dans la *Perle du Brésil*, a rompu récemment avec ce théâtre pour des questions privées qui n'ont pas transpiré dans le public. On a été jusqu'à prétendre, à ce moment-là, qu'elle allait entrer en religion. La vérité est qu'elle voulait tout simplement entrer dans une religion quelconque, et elle a donné la préférence à la nôtre, ce qui est très aimable de sa part. C'est Mme Mackay, la même Mme Mackay qui a eu le différend que l'on sait avec Meissonier, qui a servi de marraine à Mlle Nevada.

La cérémonie a eu lieu dans une chapelle de l'avenue Hoche, et au milieu d'une grande affluence. Puis il y a eu, à la sacristie, réception et dragées. Enfin, dans quelques semaines, Mlle Nevada fera sa première communion, puis recevra la confirmation. C'est ce qui s'appelle mener les sacrements au pas de charge! Ce bel et édifiant exemple ne va-t-il pas donner à Mlle Van Zandt, qui n'appartient non plus à aucune religion, la pensée d'imiter son ancienne camarade de théâtre ? La charmante Lakmé, qui est liée aussi avec les Mackay, ne manquera pas, dans ce cas, de prendre la même marraine. Cette riche parenté spirituelle ne peut à coup sûr qu'être à la fois agréable et profitable à l'avenir artis-

tique de ces deux cantatrices, qui d'ailleurs ont déjà beaucoup de dollars dans le gosier !...

Théatres. — Nous n'avons eu qu'une nouveauté théâtrale dans la quinzaine, et c'est le théâtre lyrique du Château-d'Eau qui nous l'a offerte avec la première représentation d'un opéra-comique en trois actes de MM. Michel Masson fils et Armand Laffrique, mis en musique par M. Eugène Anthiome, professeur de solfège au Conservatoire. La pièce nouvelle a pour titre *Roman d'un jour* (7 mars). C'est la première œuvre inédite que nous serve l'Opéra-Populaire, et nous regrettons d'avoir à constater sa non-réussite, due plus encore au livret qu'à la musique ; ce livret est vieillot et obscur, écrit par deux auteurs sans expérience, et il a profondément ennuyé ; la musique renferme quelques jolis morceaux, au second acte surtout, mais il lui sera bien difficile de triompher de l'insuffisance de la pièce. L'interprétation est aussi des plus ordinaires. M. Sujol, le ténorino de la Renaissance, est devenu le premier ténor du théâtre de M. de Lagrené ! Nous espérons que ce dernier va faire tous ses efforts pour prendre une prompte revanche de ce gros insuccès; ou sans cela, gare à la subvention !...

— Le jeune Henri Samary a continué ses brillants débuts à la Comédie-Française dans le rôle d'Horace de *l'École des femmes*, l'un des meilleurs du répertoire

de son maître, M. Delaunay. Il y a également réussi. On peut lui reprocher cependant un peu trop de rapidité dans le débit, puis l'abus de gestes infiniment trop variés ; les bras du charmant jeune premier exécutent en effet un mouvement perpétuel qui doit, à la longue, singulièrement le fatiguer !

— A la Gaîté, reprise de *Henri III et sa cour*, d'Alex. Dumas, avec Léonide Leblanc et Volny jouant pour la première fois les rôles de la duchesse de Guise et de Henri III. Interprétation un peu terne ; c'est à la Comédie-Française que devrait être repris ce beau drame romantique, où M. Volny, un échappé de la rue de Richelieu d'ailleurs, fait seul suffisante figure.

— Les Italiens ont donné de nouveau *Hérodiade*, le 1er mars, avec Mlle de Reszké, et le 4 mars avec Mlle Adelina Garbini, dans le rôle de Salomé. Mlle de Reszké a eu un très beau succès interrompu malheureusement, après le premier soir, par une laryngite subite qui doit l'éloigner pour un certain temps du théâtre. Quant à Mlle Garbini, elle a fait preuve de qualités précieuses ; elle a du style, une voix chaude et bien timbrée et beaucoup d'habileté scénique. Maurel, les deux frères de Reszké et Mme Tremelli complètent la meilleure interprétation que nous ait encore présentée le nouvel Opéra-Italien depuis son ouverture.

— *Un Concert au* FIGARO. — La Société du *Figaro* vient de voter sa prorogation pour trente ans et de faire

la toilette de son hôtel. Le galant barbier a donné, à ce propos, le mercredi 5 mars, dans ses bureaux transformés en salons de réception, une fort belle soirée musicale, dont notre collaborateur Ch. Read nous envoie le récit. Cela rappelait et dépassait les fêtes offertes au schah de Perse en 1873, au prince de Galles en 1878, aux étudiants espagnols en 1881, à la délégation hongroise en 1883. Le « tout Paris » de la presse, des livres, des arts, de la politique (du moins de celle du passé et peut-être de celle de l'avenir) a été là représenté de dix heures du soir à deux heures du matin. Voir la longue liste (incomplète encore) que les maîtres de la maison ont burinée de leurs hôtes, en tête desquels on voit les noms de M. Silvela, l'ambassadeur d'Espagne, du baron Haussmann, de MM. Emile Augier et Ludovic Halévy, Carolus Duran et Cabanel, Franceschi, de Blowitz, etc., etc. Le programme donnait seulement les noms de huit artistes : Mmes Richard et Salla-Uhring, MM. Faure, Gayarre, Gailhard, Maurel, Edouard et Jean de Reszké. M. Gailhard a brillé par son absence, mais à sa place on a eu Tamberlick, qui n'était pas annoncé.

Faure a ouvert le feu avec son *Je crois*, paroles de Ch. Vincent. — Le boléro des *Vêpres siciliennes* de Verdi a été chanté par Mme Salla. — Les frères de Reszké ont eu un très grand succès avec le duo fort original, sans accompagnement, qu'ils se sont arrangé eux-mêmes sur la ronde des dragons d'Alcala, de *Car-*

men, de Bizet. Il leur a fallu le redire, ce duo si crâne qui va si bien à leurs voix si mâles. — Maurel a fait un plaisir extrême en disant avec un art infini la belle mélodie de Tagliafico : *Pauvres fous!* — Mme Richard : le grand air de la *Reine de Saba*, ce cheval de bataille du Conservatoire. — Puis Gayarre, le ténor espagnol du Théâtre-Italien et le lion du jour, est venu chanter, en italien, l'air *Ange si pur*, de la *Favorite*. Il a produit une grande impression d'étonnement surtout, car le ténor, cet oiseau rare, est devenu si rare ! Celui-là en est un — extraordinaire sans contredit. Ses *forte* sont des *fortissimo* et ses *piano* sont des *pianissimo*. Duprez, qui a créé la *Favorite*, et qui disait *Ange si pur* autrement... et peut-être mieux, se trouvait parmi les auditeurs de Gayarre; il a cordialement applaudi son jeune et heureux successeur, qui, chaleureusement rappelé, a dit *La donna è mobile* de *Rigoletto*. — Mme Salla et Faure ont clos la première partie de ce beau concert par le duo de *Mireille*.

Tamberlick est venu ouvrir la deuxième partie en chantant avec Faure son duo du *Crucifix*, paroles de Victor Hugo. — Faure a dit ensuite la *Chanson du Printemps*, de Gounod, ce chef-d'œuvre toujours acclamé, et, comme on le bissait, il a escaladé la balustrade de fleurs formant l'estrade et s'est mis au piano pour s'accompagner lui-même dans *le Rêve*, de Darcier, superbe mélodie qui lui a valu une ovation méritée. — Le *Concerto*

romantique de Godard a été divinement joué par Marsick, le merveilleux violon. — Mlle Richard a chanté *Nuit d'été*, chant de crépuscule de Victor Hugo, musique de Joanni Perronnet, un jeune compositeur qui promet. — La délicieuse romance d'*Herculanum*, de Félicien David, a été dite en français par Gayarre, et fort bien dite, quoiqu'un peu trop lentement. — Enfin le quatuor de *Rigoletto* a été enlevé par Mmes Salla et Richard, MM. Gayarre et Maurel, et il a enlevé aussi les auditeurs, qui ont voulu l'entendre une seconde fois.

N'oublions pas de dire qu'un très beau buffet de Chevet a permis aux nombreux assistants de s'abreuver de *champagne Beaumarchais,* lequel était à sa place et coulait à flots.

VARIA. — *M. Rouher poète socialiste.* — A propos de la mort récente de M. Rouher, notre confrère Georges Duval, de l'*Événement*, a recherché et trouvé un volume de poèmes politiques, *les Populaires*, fait par M. Rouher de complicité avec un ami nommé Turgard, et qui parut en 1848. Onze pièces dudit volume sont de M. Rouher. En voici une pour échantillon :

A un Républicain.

Dieu! le triste tableau que celui de la vie!
Elle n'est que passage, et c'est une agonie.
Chacun pensant pour soi, vient l'inégalité,

Et de là l'exploiteur, et de là l'exploité.
Ici, c'est un seigneur à l'allure importante,
Ordonnant, commandant et jetant l'épouvante,
A l'œil brillant et vif, au geste impétueux.
Là-bas, c'est un maudit auteur cadavéreux,
Au front qui, se penchant jusque sur la poitrine,
Semble vouloir tomber sous la faim qui le mine!
D'un côté, c'est l'avare entassant son trésor,
Faiblissant de besoin tout en pressant son or.
De l'autre, l'insensé prodiguant la richesse
A tous les faux plaisirs qu'enfante la mollesse;
Plus loin, dans ce réduit humide, obscur et froid,
Dont un fumier puant semble former le toit,
C'est un cultivateur, cultivateur à gage,
Duquel on a loué le bras et le courage;
Il cultive les blés dès l'aube jusqu'au soir,
Il n'en goûte jamais : il mange du pain noir,
Mais quelques pas plus loin du pauvre prolétaire,
Dans un vaste logis, c'est son propriétaire.
Celui-ci du labour n'a pas sujétion.
Sa sueur n'arrosa jamais un seul sillon;
Mais un autre travail, et que n'est-il plus rare!
Occupe ses instants; il compte, il accapare,
Et spéculant sur tout sans aucune pudeur,
D'une famine en train fait hâter la lenteur.

. . . .

Oui, que l'égalité soit complète, absolue,
Que celui qui conduit le soc de la charrue,
L'ouvrier, l'écrivain, le peintre ou le sculpteur,
Soient égaux par les droits comme par le bonheur.
De la fraternité faisons notre devise!
Et, chassant de nos cœurs le froid qui nous divise,
Fermons le gouffre affreux des révolutions,
En ne livrant combat qu'avec nos passions;

Enfin, pour compléter ton immortel ouvrage,
Fais un dernier effort digne d'un grand courage,
Au règne des tyrans porte le coup de mort !

Inutile, n'est-ce pas, de se prononcer sur le mérite littéraire de cette poésie (?). Mais avouez que c'est un assez curieux spectacle que de voir M. Rouher, socialiste, rompant des lances contre les propriétaires et faisant la guerre à l'infâme capital.

Les Faux Objets d'art. — Voici deux anecdotes racontées par Claretie à l'occasion des faux en matière d'art, dont il a tant été parlé à propos de certains tableaux attribués à Corot :

« Souvent, quand il s'agit de vieux objets d'art, les artistes sont poussés à la contrefaçon par cet engouement qui fait qu'un amateur achètera une œuvre très cher s'il la croit ancienne, et n'en voudra à aucun prix s'il la sait moderne. Il circule parmi les collectionneurs une anecdote célèbre sur ce sujet. Un ciseleur de grand mérite se présente un jour chez l'un des plus riches amateurs de Paris, et lui montre un coffret Renaissance du plus parfait travail. L'amateur examine, admire beaucoup, et, séduit par la beauté de l'objet, s'informe du prix. Le ciseleur prie l'amateur de le fixer lui-même.

« Ce n'est pas mon affaire. Combien demandez-vous, voyons ? Cinquante mille francs ?

— Ah! monsieur le Baron, que je suis heureux de vous voir estimer si haut mon travail! Je ne veux pas vous voler : le coffret n'est pas ancien; c'est moi qui l'ai exécuté. Je vous le donne pour quatre mille francs.

— C'est très bien ce que vous faites là, mon ami, dit le baron; vous êtes un honnête homme, vous. C'est très bien. Je ne prends pas le coffret. »

M. de Longpérier, qui a été le connaisseur le plus expert de notre temps, a passé une partie de sa vie à démasquer des supercheries de ce genre. Il apportait à dépister la fraude une pénétration qui tenait du prodige. Un jour quelqu'un lui soumit deux ivoires, l'un du XIIe siècle et l'autre du XVIe, qu'il venait d'acheter, et dont l'authenticité lui paraissait inattaquable, car ils étaient très beaux. Sans qu'il pût dire pourquoi, ils furent cependant suspects à M. de Longpérier, auquel ils semblaient n'être que des copies supérieurement exécutées. Mais comment arriver à une preuve? Après les avoir tournées et retournées, il sourit et les rendit à l'acheteur.

« Ils sont faux, vous pouvez en être sûr.

— C'est impossible.

— Regardez la disposition des couches de l'ivoire dans les deux objets. Il y a soi-disant quatre siècles de distance entre les deux. Et pourtant, examinez-les bien, ils sortent de la même dent.»

Les Amours blessés. — Dans une très curieuse fête musicale donnée, il y a quelque temps, au bénéfice des malades de l'hôpital Saint-Louis par les internes de ce grand établissement, on a chanté un air fort original et des plus piquants, qui a obtenu un vif succès, dû un peu aussi aux paroles à double entente et tout à fait charmantes qui lui servaient de thème. Ces paroles n'avaient pas d'ailleurs été composées pour la fête musicale en question où eut lieu, chacun s'en souvient encore, la première et unique représentation d'un certain ouvrage lyrique intitulé *Louis XI* et baptisé par ses fantaisistes auteurs du titre non moins nouveau qu'abracadabrant d'*opéra polymorphe*. Elles avaient été inspirées en 1859 au docteur Motet, alors interne à la Charité et aujourd'hui codirecteur d'une maison de santé pour les maladies mentales, par un panneau que le peintre Stéphane Baron avait décoré pour la salle de garde des internes de cet hôpital, véritable musée où les peintres les plus célèbres de ce temps ont laissé successivement des traces de leurs visites. — Voici cette jolie pièce de vers, oubliée, jusqu'au mois de janvier dernier, dans les archives d'un hôpital, et qui mérite vraiment de survivre à la curieuse soirée où il nous a été donné de l'entendre de nouveau.

LES AMOURS BLESSÉS

Sorti de Cythère,
Un essaim d'amours

Un jour voulut faire
Quelques méchants tours.

Sur leurs blanches ailes
Portant le carquois,
Les petits rebelles
Courent à la fois

Au jardin Mabille,
Où gaîment sautaient
La blonde Camille,
Qui les attendait ;

La jeune Lydie,
La brune Phryné,
L'ardente Cynthie
Et Leucothoé ;

Phalange amoureuse,
Toutes étaient là.
La bande joyeuse
Cria : « Les voilà ! »

Et sous les charmilles,
Aidés par la nuit,
Amours, jeunes filles
S'éclipsent sans bruit.

Les pauvres enfants virent avec peine
Qu'il n'est point, hélas ! de plaisirs complets,
Et que le bonheur trop souvent amène
De cuisants regrets.

Ils ont sur le front la triste auréole.
Sous un bandeau vert l'un avait caché

Son œil tout meurtri; d'une roséole
L'autre était taché.

Un petit amour sur une béquille
Traîne lentement son pas incertain;
Son aile est brisée, et son pied vacille
Le long du chemin.

Comment à Vénus raconter l'affaire?
Comment expliquer un mal si subit?
D'un air tout confus à la tendre mère
Voici ce qu'on dit :

« De notre malheur apprenez la cause.
Nous avons ainsi déchiré nos mains
Pour avoir voulu cueillir une rose
Chez ces gueux d'humains.

« Nous n'avons pas vu l'épine traîtresse
Qui se dérobait sous de blanches fleurs.
Ah! secourez-nous dans notre détresse,
Calmez nos douleurs. »

Leur plainte toucha l'élégant Mercure.
Il les fit entrer, et, d'un air narquois,
Le dieu promit de guérir la piqûre
De leurs petits doigts.

Folie prénominale. — On sait que Mme Paule Mink, la célèbre socialiste, est mariée à un sieur Négro, ancien ouvrier mécanicien à Montpellier. Il y a deux ans, elle mit au monde un petit garçon auquel elle voulut imposer, en le déclarant à l'état civil, les pré-

noms de *Lucifer-Blanqui-Vercingétorix.* Le maire refusa d'inscrire d'aussi singuliers prénoms, et un jugement survenu pour régler la question lui donna raison. Il y a quelques jours, Mme Négro-Mink vient d'accoucher d'un nouveau garçon auquel elle a voulu donner cette fois les noms de *Spartacus-Blanqui-Révolution.* Même refus du maire.

Le ménage Négro-Mink s'est alors adressé au ministre de la justice pour se plaindre de ce procédé; mais il est fort probable que Mme Mink ne gagnera pas son procès plus facilement que la première fois.

Une Lettre de Louis Veuillot. — Nous donnons ci-après une lettre tout intime du célèbre polémiste, qui n'a certainement pas été comprise dans sa *Correspondance,* ce qui lui donne, outre son mérite littéraire, celui d'être à peu près inédite. Elle fut adressée, il y a quelques années, à un jésuite qui professait la philosophie au collège de Mongré, le P. Babaz. Le P. Babaz, que nous avons personnellement connu, était un excellent homme, et, de plus, un apiculteur distingué. Il avait écrit sur les abeilles un ouvrage plein de curieux détails; les lignes suivantes en pourront donner une idée:

« Un apiculteur, disait-il, n'est pas tout à fait un homme comme un autre. C'est un homme essentiellement passionné d'abord; et quiconque s'est un peu familiarisé avec les abeilles, les a vues de près, fréquen-

tées, soignées surtout, est un homme pris; il n'a pas seulement pour elles une affection quelconque, mais une passion véritable, douce, calme, il est vrai, sans violence, mais sincère et profonde, inépuisable surtout en plaisirs purs et tendres préoccupations de toute sorte. C'est avec elles une lune de miel perpétuelle. »

Voici maintenant la lettre que Louis Veuillot écrivait au P. Babaz, qui lui avait envoyé un exemplaire de sa *Cave des Apiculteurs*.

Certes, mon Père, j'aime l'abeille, la bête libre et serviable, sauvage et policée, courageuse au travail et au combat, vivant dans les splendeurs de l'air, tirant le bon du beau et l'utile du pur, distillant le miel si loué de l'Esprit-Saint, forgeant la cire dont l'Eglise fait si grand emploi, armée d'un dard cuisant, non mortel, c'est-à-dire qu'un journaliste qui pourrait ressembler à l'abeille, je n'hésiterais pas à l'appeler un bon garçon; mais l'abeille se maintient, et le journaliste se gâte.

Tels étaient mes sentiments pour l'abeille avant de vous avoir lu. Depuis que je vous ai lu, mon admiration n'a plus de bornes. On sait toujours que Dieu fait bien ce qu'il fait, et on l'ignore toujours. Vous m'avez introduit dans cette merveille, et on ne lit pas souvent un livre de piété qui pousse si fortement à l'adoration. Dieu vous a fait pour décrire l'abeille. Je ne connais que quelques parties de votre *cave*, car je ne lis pas comme je voudrais. Je l'inspecterai avec soin au premier loisir. Ce sera un régal. Vous a-t-on dit que vous êtes maître écrivain? Si vous ne le savez pas, je suis bien aise de vous en donner la nouvelle. Il y a de l'abeille en vous. C'est simple, c'est léger, c'est ardent. Il y a ce joli bourdonnement dans le soleil de la bonne ouvrière qui chante en faisant son travail, et le miel qui est du miel et la cire qui est du feu découlant en

abondance; et tout cela est parfumé du meilleur arome des fleurs, et on sent que le dard ne manque pas.

Je suis bien content que vous vous sentiez de l'amitié pour moi, j'en ai beaucoup pour vous. Généralement le Jésuite m'est cher et je souhaite qu'il produise des chefs-d'œuvre; lorsqu'il s'y met, c'est pour moi un triomphe personnel, et j'en ressens une joie profonde. Vous m'avez fait passer par là; vous avez mis une flèche dans mon carquois. J'avais mes Jésuites martyrs, mes Jésuites théologiens, mes Jésuites mathématiciens, etc., etc.; je tiens mon Jésuite naturaliste et apiculteur. Merci, mon Père. Mais il faut travailler et nous donner une série de ces petites bêtes qui font si bien le catéchisme. Ne perdons pas de vue nos fins et montrons partout le bon Dieu à cet imbécile monde qui ne veut le voir nulle part. Vos abeilles mèneront bien des gens à confesse; vos araignées en prendront plusieurs dans leurs filets. Lancez-les sur la terre avant qu'on ne vous guillotine, et quand nos nigauds viendront avec leur couperet, ils seront bien attrapés; les abeilles et les araignées, qu'on ne guillotine pas, prêcheront à votre place.

Adieu, mon Père. Priez pour moi Celui qui vous a montré les abeilles. Hélas! que je fasse un peu de cire, un peu de miel. Et puissé-je passer une fois quelques heures avec vous, près des ruches, pour voir comme ces petites bêtes du bon Dieu font bien ce travail dont les grosses bêtes (j'en juge par moi) ont tant de peine à se tirer.

Votre bien respectueux et dévoué serviteur.

LOUIS VEUILLOT.

Glissez, mortels, n'appuyez pas. — On pouvait croire, nous écrit M. Thénard, que l'intéressant et loyal petit livre d'Édouard Fournier, *l'Esprit des autres*, avait été lu, feuilleté et mis à profit par les gens de lettres, et

qu'on ne retomberait plus dans les grosses *erreurs* signalées par l'érudit critique. Jugez de ma surprise quand, jetant dernièrement les yeux sur un numéro du *Figaro* (20 septembre 1883), j'aperçus à la cinquième colonne de la première page un paragraphe commençant ainsi : « On nous demande quel est l'auteur du vers passé en proverbe : *Glissez, mortels, n'appuyez pas.*

Et M. *Nous*, pour n'être point pris sans vert, répond sans hésiter, sans remords de conscience : Ce vers est de Louis Sallentin, curé d'un village de Beauvoisis avant la Révolution, qui, ayant donné sa démission en 1793, vint à Paris, où il s'occupa de littérature; son œuvre principale est l'*Improvisateur français*, dans lequel se trouve le *distique :*

Telle est de nos plaisirs la *surface légère ;*
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

M. *Nous* appelle cela un distique, sans doute parce qu'il n'y a que deux vers; par malheur, ils ne riment pas ces deux vers, et c'est la condition nécessaire pour que deux vers isolés forment un distique; ces deux vers à rimes différentes sont pris à un quatrain qui n'est pas sorti de la plume du curé Sallentin; le voici tel qu'on l'a copié au bas d'un tableau représentant des patineurs :

Sur un mince cristal l'hiver conduit leurs pas;
Le précipice est sous la glace.

Telle est de nos plaisirs la légère surface.
Glissez, mortels, n'appuyez pas[1].

Si l'on m'avait adressé la question dont il est parlé plus haut, j'aurais répondu à mon correspondant :

Monsieur, la lumière est faite depuis 1855 ; Édouard Fournier a prouvé que ce charmant quatrain, après avoir été attribué au hasard à Voltaire, parce qu'il n'est pas indigne du maître de la poésie légère, était sorti de la plume du poète Roy.

Édouard Fournier traite de pauvre diable l'auteur de notre quatrain ; peut-être aurait-il changé d'opinion s'il eût lu les Mémoires du duc de Luynes. — En effet, Roy était le Quinault de la cour de Louis XV : il serait entré à l'Académie si, dans sa première jeunesse, il n'avait point écrit contre elle. « J'appris hier, écrit de Luynes le 10 février 1754, la mort du fameux poète Roy ; il n'avait que soixante-huit ans. Il est mort d'apoplexie. On ne peut lui refuser les justes éloges que méritent ses vers lyriques. Il serait à désirer qu'il ne se fût pas laissé aller à la facilité qu'il avait de faire des vers. »

Rendons à Roy ce qui lui appartient ; et, si *le distique* dont on fait don à Sallentin peut lui procurer quelque notoriété, que le charmant quatrain soit une occasion de rendre justice à son auteur.

---

1. On trouvera ce quatrain à la page 108 de l'*Anthologie de quatrains français* publiée par M. Brunton (Paris, Librairie des Bibliophiles, 1877 ; 1 vol. in-18).



Une Chanson normande. — Notre confrère Narcisse Pichard, l'habile rédacteur en chef du journal *le Pays de Caux,* cite une vieille chanson normande, retrouvée par lui dans un recueil oublié et qui date de 1789. Elle porte d'ailleurs sa date avec elle. Nous croyons superflu de donner la traduction des quelques mots de patois de terroir qu'elle contient :

I

Ah! qu'on est malheureux t'cheu sè,
D'avè femme jolie!
Car on a par là, saperdiè,
Nombreuse compagnie.
Les messieurs sont si envieux,
Qu'ils viennent faire les doux yeux
A la bonne amie de mè,
A ma bonne amie!

II

Les messieurs qui viennent t'cheu nous
S'appellent de la nobleiche,
Ils ont des grands farfarous
Qui leur barrent les fesses!
Avec leurs habits brodés,
Et leur capet tout galonné.
Ah! que je hais la nobleiche t'cheu mè,
Ah! que je hais la noblesse!

III

C'était un jour de Saint Denis,
C'était un jour de fête.

Ils embrassaient la femme à mè...
Ah! la damnée nobleiche!
Et la bougresse qui les souffrait,
Je crois ben que le diable s'en mêlait!
Ah! que je hais la nobleiche t'cheu mè,
Ah! que je hais la nobleiche!

IV

Après qu'ils eurent bien ribotté,
Ils me dirent : « Grosse bête,
Nous allons par la saperdié!
Te fiche par la fenêtre!... »
Mais je fus le plus fin, et je me sauvis.
Je pris ma coiffe, et j'm'écappis
Dans l'étable aux bêtes à mè,
Dans l'étable de mes bêtes!

Pensées d'un misanthrope. — Claretie nous assure qu'il a copié les suivantes dans l'album d'un misanthrope qui est en même temps un littérateur très connu, dont il nous promet de révéler bientôt le nom :

— Le gros rire est l'ébriété de la gaieté.

— Les grandes pensées viennent du cœur — et parfois du cerveau; les mauvaises pensées viennent du ventre.

— La vie est un voyage où l'on n'aspire qu'à des haltes, et lorsqu'on y atteint, comme il y fait ou trop froid ou trop chaud, il faut repartir.

— Il est des artistes à qui leurs confrères reconnaissent

loyalement toutes les qualités, simplement parce qu'elles ne leur donnent pas le succès. Un *génie inédit* serait l'idéal des confrères.

— J'ai vu souvent des gens déshonorés se montrer plus susceptibles sur l'honneur que de simples honnêtes gens. Ils me rappelaient ces amputés qui sont encore sensibles de leur jambe coupée.

— Le sort vous accorde parfois une revanche d'une minute. Si vous voulez la prolonger, elle vous échappe. Il y a des bonnes fortunes de la fortune qu'il ne faut pas essayer de changer en liaisons.

— Ce qui ne saurait être traduit d'une langue dans une autre est peut-être un bibelot précieux; ce n'est pas un trésor d'une valeur absolue. Un tableau admirable n'a pas besoin d'un jour spécial.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

On prétend que Legouvé, à quelqu'un qui s'étonnait qu'il eût voté pour l'un des derniers élus, répondait l'autre jour : « Que voulez-vous? je ne connais rien contre lui que ses écrits, et c'est si peu de chose! »

Le mot est ancien, mais Legouvé était bien capable de l'inventer.

~~~~~~

Raconté par Aurélien Scholl :

La femme d'un lieutenant de vaisseau, actuellement
~~~~~~

en Chine, est vivement pressée par un jeune homme qui lui fait la cour. Au moment où il vient de la saisir entre ses bras, elle s'échappe, en s'écriant avec indignation :

« Jamais, Monsieur!... Mon mari est en mer, ce serait lâche. A son retour, je ne dis pas!... »

L'évêque de X... cause avec un jeune homme.

Par un mouvement machinal, il ouvre sa tabatière et la présente à son interlocuteur.

« Merci, Monseigneur, fait le jeune homme : grâce à Dieu, je n'ai pas ce défaut.

— Oh! riposte le prélat en riant, si c'était un défaut, vous l'auriez. » (*Gaulois.*)

Monsieur et sa belle-maman cherchent un appartement pour le terme d'avril.

Un concierge, chez lequel ils se présentent, inspecte ses aspirants locataires d'un œil inquisiteur, puis formule le sacramentel :

« Vous n'avez pas de chiens avec vous?

— Non! non! répond le gendre distrait : il n'y a que madame. » (*Clairon.*)

Un locataire furieux se précipite dans la loge de son concierge, et, l'apostrophant :

« Ah! je vous félicite de la façon dont vous veillez

sur la maison... Je viens d'apprendre que depuis trois mois un galant s'introduit chaque soir dans mon appartement pour voir ma bonne !

— Pardon, Monsieur, répond le Pipelet avec sérénité... je connais très bien ce jeune homme, mais j'étais convaincu qu'il venait pour madame ! »

(*Gil Blas.*)

Le docteur Guéridon est partisan forcené de la médecine opératoire. Comme il ne réussit pas souvent ses expériences thérapeutiques, un de ses malmenés clients s'exclame :

« Je l'ai échappé belle : cet animal-là a toujours la mort à ses *trousses.* » (*Evénement.*)

PETITE GAZETTE. — L'Académie française, dont il vient d'être tant parlé en ces derniers jours, coûte à l'Etat 98,000 francs par an, ainsi répartis :

Indemnité à chacun des quarante . . .	1,500	fr.
Le secrétaire perpétuel reçoit en outre	6,000	»
Les cinq membres de la commission du dictionnaire	1,200	»
Dépense annuelle relative au même dictionnaire	10,000	»
Impression des discours et mémoires .	5,000	»
Frais divers	11,000	»

La plus coûteuse des cinq Académies est l'Académie des sciences, qui absorbe annuellement un budget de 203,500 fr.

— L'Académie des sciences morales et politiques vient de donner le fauteuil d'Henri Martin à M. Chéruel, élu par 27

voix sur 36 votants, contre M. Aug. Himly, seul concurrent.

— L'Académie des sciences a procédé, le 3 mars, à l'élection d'un membre dans la section de géographie pour remplacer M. Puiseux. M. Darboux a été élu par 47 suffrages sur 53 votants.

NÉCROLOGIE. — Le 27 février est mort à Paris M. André Thomas, sous-chef au ministère de l'intérieur, et frère de Henri Thomas, dit Lafontaine, le célèbre comédien.

— Le 29, M. Paul Denormandie, avocat à la Cour d'appel, frère du sénateur, est mort subitement au Palais de justice, à la suite d'une plaidoirie.

VARIÉTÉS

LETTRES INÉDITES

Les lettres et billets qui suivent sont empruntés à la riche collection d'autographes de M. Badin, caissier général du ministère de l'intérieur[1]. Cet aimable et intelligent amateur s'est surtout attaché à collectionner des autographes de membres de l'Académie française depuis son origine.

Nous donnons ci-après trois billets de Chateaubriand. Le premier, adressé à Esménard, porte la signature du grand écrivain, avec la particule, dont il négligea peu de temps après de faire précéder son nom. Ce billet se rapporte à la réception de Chateaubriand à l'Académie française, laquelle, comme on sait, n'eut pas lieu par suite d'un ordre de Napoléon venu au dernier moment. Nous ne connaissons pas les destinataires des deux billets suivants. Il en est de même de l'intéressante

---

1. La lettre de V. de Laprade, reproduite dans notre dernier numéro, appartient à cette précieuse collection.

lettre d'Henri Martin, adressée à un écrivain, de célébrité sans doute, mais dont l'absence de l'enveloppe qui la renfermait ne nous permet pas non plus de donner le nom.

TROIS BILLETS DE CHATEAUBRIAND

I

A M. Esménard.

Lundi 5 avril.

Auriez-vous la bonté, Monsieur et cher confrère, de confier à mon domestique votre bel habit de l'Institut? Il faut bien enfin prendre mon parti et me préparer au grand jour!

Agréez, Monsieur, l'assurance de tous les sentiments que je vous ai voués.

De Chateaubriand.

II

Paris, ce 31 mai 1823.

Agréez, Monsieur, tous mes remerciements pour l'ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous savez qu'il y a longtemps que j'en connais le fond et quelques détails. J'en remets la lecture au moment où la politique du jour me laissera un peu de loisir pour m'occuper de cette politique éternelle qui a ses racines dans la religion.

Chateaubriand.

III

Paris, le 14 juin 1823.

Je me reproche, Monsieur, de ne pas vous avoir remercié plus tôt. Les affaires, dont je suis accablé en ce moment, seront mon excuse auprès de vous. Il m'est difficile de louer votre discours comme je le voudrais, parce que vous m'avez trop bien traité ; mais, cette part faite à l'embarras que j'éprouve, je vous dirai sans flatterie que ce discours est un des meilleurs que l'on ait jamais prononcés dans une société littéraire. Les saines doctrines défendues par un vrai talent sont une chose si rare que je ne saurais trop vous féliciter d'avoir offert à notre Société des bonnes lettres un exemple à suivre et un modèle à imiter.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

CHATEAUBRIAND.

LETTRE D'HENRI MARTIN

Saint-Quentin, 12 septembre.

Cher Monsieur,

J'ai été bien heureux de votre bonne lettre, qui m'a été renvoyée en Picardie, où je suis pour quelques jours encore. Vous voulez bien m'exprimer des sentiments

qui me vont au cœur, en des termes que je ne mérite point ; car il n'y a de méritoire que ce qui coûte, et les témoignages d'affection qu'on est heureux de vous offrir ne sont point assurément dans ce cas. La reconnaissance dans nos relations doit être toute de mon côté. Je n'ai jamais passé une heure auprès de vous sans emporter quelque précieux butin qui m'enrichissait sans vous appauvrir ; heureuse propriété de cette espèce de richesse ! Il y a des gens de grand mérite, et fort estimables, chez lesquels on s'instruit comme dans un dictionnaire ; je n'en médirai pas. Mais je préfère, sous le savant, qu'il y ait un homme, et la pensée elle-même ne me suffit pas, si elle ne recèle un sentiment. Avec vous, c'est la vie qui se communique à la vie. Chez vous, les connaissances sont des éléments organiques en action, et non pas des matières inertes étiquetées dans des cases, comme dans la boutique d'un pharmacien. Que parlez-vous d'un âge où l'on ne peut plus produire ? Cet âge ne viendra jamais pour vous. Vous produirez, vous agirez toujours dans ce monde et dans l'autre, car, si nous ne sommes pas d'accord sur tous les points, nous le sommes bien du moins, je crois, sur celui-ci que l'âme est une activité indéfectible, et nous laissons l'espérance contraire à ces paresseux de bouddhistes.

Je vais donner une bonne nouvelle à Reynaud en lui apprenant que vous voyagez avec lui entre *Ciel et Terre*.

Vous pourrez, je l'espère, en causer bientôt ensemble; il revient, de son côté, de Plombières, passer quelques semaines à Paris. J'espère que sa santé se sera bien trouvée des eaux des Vosges. Pour moi, je poursuis activement un travail qui m'intéresse moins, n'étant plus qu'une simple révision, et dont je voudrais beaucoup être débarrassé : j'y arriverai sous quelques mois.

Je vais avoir une heureuse fortune à mon retour à Paris : celle d'y trouver une de vos publications, et ma première visite sera pour votre libraire. Merci mille fois de votre souvenir. Ma femme et mes fils vous expriment leur reconnaissance de celui que vous leur envoyez; tous sont en bonne santé, mais un peu dispersés pour quelques jours encore. Je suis en Picardie avec mon fils aîné; ma femme est à Paris, et mon second fils en Angleterre, où il est allé voir la magnifique exhibition de Manchester, occasion unique d'études pour un artiste en herbe.

Agréez, je vous prie, cher Monsieur, nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués, et revenez-nous bientôt avec une provision de santé empruntée au grand air des Alpes.

H. MARTIN.

LETTRE DE JULES SANDEAU

A M. Werdet.

24 janvier 1859.

J'ai fait pour vous, mon cher Werdet, ce que j'avais promis de faire. J'ai remis votre pétition, non pas à M. Rouland lui-même, mais entre les mains de M. de La Rozerie qui, par sa position au ministère, voit le ministre tous les jours, à toute heure. J'ai appuyé votre requête ; j'ai parlé plus chaleureusement et mieux que s'il se fût agi de mes intérêts personnels. Si, jusqu'à présent, vous n'avez entendu parler de rien, ce n'est pas ma faute. Je n'ai pas, mon cher Werdet, le crédit que vous me supposez. Il en est de ma puissance comme de ma richesse. J'ai une place de 2,400 francs; c'est toute ma fortune. Cette place, il est vrai, me donne droit à un logement; mais il est vrai aussi que le logement qu'on a mis à ma disposition est complètement inhabitable. Je sollicite depuis plus d'un an une indemnité, et je n'ai pu l'obtenir encore. Je reverrai M. de La Rozerie. Soyez sûr que je ne négligerai rien pour qu'on vienne en aide à vos infortunes, qui ne me trouveront jamais indifférent. Mille souvenirs affectueux.

JULES SANDEAU.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 6 — 31 MARS 1884

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Explosion de la rue Saint-Denis. — Les pièces en collaboration. — Coppée au Cercle de la critique musicale. — Exposition de M. Raffaëlli. — Théâtres : Gaîté, Renaissance, Châtelet. Folies-Dramatiques, Bouffes-Parisiens, Château-d'Eau, Théâtre-Français, Nouveautés, Odéon, Vaudeville.

Nécrologie : Mignet, Anthony Trollope.

Varia : Un Nouveau Manuel. — Noblesse de contrebande. — Origines du comte de Paris. — Autrefois et aujourd'hui. — Les Finances. — La Famille. — Le Dernier Écrivain public.

Les Mots de la Quinzaine. — Petite Gazette.

Variétés : Lettres inédites.

LA QUINZAINE. — La journée du 18 mars, qui rappelle pour la France et surtout pour la ville de Paris tout entière de si tristes et si pénibles souvenirs, a été marquée plus particulièrement cette année par une effroyable catastrophe. Deux maisons de la rue Saint-Denis, au coin du boulevard Bonne-Nouvelle, ont sauté partiellement par suite d'explosions provenant de dépôts mal aménagés d'essences minérales; un officier de paix, M. Viguier, et un sergent-major des sapeurs-

pompiers, M. Herman, ont trouvé la mort pendant les recherches qu'ils dirigeaient pour découvrir l'origine de l'explosion. En outre, plusieurs personnes, vingt environ, et parmi elles un commissaire de police de la ville de Paris, M. Brissaud, et un officier de paix, M. Grillières, ont été grièvement blessés.

Cet épouvantable événement a causé dans toute la ville une émotion extraordinaire qui s'est manifestée surtout le jour où ont eu lieu les funérailles officielles des deux victimes (21 mars). Le cercueil du sergent Herman a été placé dans le grand caveau inauguré récemment, et où sont inhumées de droit les malheureuses victimes du devoir qui, comme Herman, comme Froidevaux, comme Bellet, succombent dans l'exercice même du métier de dévouement et de sacrifice dont ils ont fait leur carrière. Une foule énorme suivait les deux cercueils; au Père-Lachaise trois discours ont été prononcés, l'un par le préfet de police, le second par le président du conseil municipal, le troisième par le colonel Couston, commandant des sapeurs-pompiers. Les funérailles avaient lieu aux frais de la ville ; mais, par une singulière décision du conseil municipal, que nous regrettons de ne pouvoir que mentionner sans l'apprécier, la ville faisait les frais de l'enterrement civil, mais non ceux du service religieux. La droite du conseil déclara, après le vote qui consacra cette décision, qu'elle se chargeait de payer par souscription collective les frais ré-

clamés par l'église. Cette divergence d'opinions produisit ses effets au delà même de l'enceinte des séances du conseil : pendant la cérémonie religieuse, qui avait lieu à Notre-Dame, la majorité du conseil municipal, qui assistait en corps aux obsèques, continua à protester en refusant d'entrer dans l'église, et elle attendit au dehors, devant la porte, que la cérémonie religieuse fût terminée pour reprendre son rang dans le cortège. Cette attitude du conseil municipal a donné lieu à de nombreux commentaires dont *le Temps* s'est fait l'écho le plus modéré et le plus autorisé dans son numéro du 21 de ce mois.

— Le tribunal de la Seine a rendu, le 8 mars, un jugement qui va mettre singulièrement dans l'embarras, puisqu'il est destiné à faire désormais jurisprudence, les auteurs dramatiques qui travaillent en collaboration et les directeurs de théâtre.

M. de La Rounat, directeur de l'Odéon, voulait reprendre *les Danicheff,* pièce célèbre, jouée déjà fructueusement à son théâtre et qui a pour auteurs M. de Corvin, le mari de l'actrice Stella Colas, et M. Alex. Dumas fils, qui a gardé l'anonyme. Or, M. Dumas fils consentait à ce que cette reprise eût lieu à l'Odéon, pendant que M. Corvin accordait le droit de cette même reprise à M. Koning, directeur du Gymnase. Le tribunal a donné raison à M. de Corvin, seul signataire de la pièce, sans tenir compte de la collaboration avérée de M. Dumas fils, et il a aggravé son arrêt, en ce sens

qu'il a décidé que, dans tout cas de collaboration, le consentement des deux auteurs était nécessaire pour toute autorisation à donner au sujet de leur œuvre commune. C'est-à-dire que si M. de Corvin dit oui, pendant que M. Dumas dit non, les deux auteurs tirant chacun de leur côté la couverture, leur pièce devient injouable où que ce soit jusqu'à ce qu'ils aient pu se mettre d'accord. Et cela pour toutes les pièces écrites en collaboration! Supposez Meilhac et Halévy, Chivot et Duru, ou Leterrier et Vanloo brouillés, voilà toutes leurs œuvres sous la remise, parce que les deux collaborateurs cherchant naturellement l'un à nuire à l'autre, se nuiront tous les deux et par-dessus le marché nuiront aux théâtres qui voudront reprendre leurs pièces. La collaboration deviendrait ainsi impossible! Le jugement du tribunal de la Seine, s'il a jamais force de loi, est gros de difficultés et de conséquences que les juges eux-mêmes n'ont ni désirées ni prévues.

— Le 12 mars, le Cercle de la critique musicale et dramatique a donné un grand repas à Coppée pour fêter son élection à l'Académie française. C'est chez Brébant qu'on a banqueté. La plupart des critiques étaient là, depuis Vitu, qui présidait, jusqu'à Delpit, qui ne critique plus. Le dîner a été très gai et le menu de circonstance : potage *Cardinal*, filets *Richelieu*, glaces à la *Mazarin*, etc. On a beaucoup toasté au dessert. Emile Blavet a même improvisé — peut-être avant de

venir — un petit couplet des mieux tournés qui mérite de survivre à cette agape littéraire :

Sous la coupole ils sont quarante;
Ici nous sommes quatre-vingts.
Lesquels valent mieux des quarante,
O Seigneur, ou des quatre-vingts?
Qu'importe, puisque les quarante
Font les yeux doux aux quatre-vingts,
Et que le dernier des quarante
Sorti des rangs des quatre-vingts,
Tout en restant un des quarante,
Reste fidèle aux quatre-vingts?

Coppée a ensuite informé l'assistance que sa dignité d'académicien ne lui permettait plus de continuer à rédiger son feuilleton de critique dramatique dans *la Patrie*, et qu'il allait résigner ses fonctions. Pourquoi? Est-ce que la situation de feuilletoniste n'est pas compatible avec celle d'académicien? Ce n'est que le grand éclat du feuilleton de Janin qui lui a valu un fauteuil à l'Académie. Pourquoi diable Coppée n'a-t-il pas cru pouvoir cumuler, et rester à la fois feuilletoniste et académicien?...

— Un peintre jusqu'alors peu connu, M. Jean-François Raffaëlli, vient d'ouvrir à l'avenue de l'Opéra, dans une grande boutique de rez-de-chaussée, une exposition de ses œuvres. Nous ne savons si cette exposition attire la foule, mais elle vaut vraiment qu'on y vienne. Rien de plus curieux, de plus original, de plus

personnel. Ce n'est pas gracieux, par exemple! L'auteur fait passer devant nos yeux bien des types vulgaires, crûment et sincèrement étudiés : c'est un Zola du pinceau, qui se complaît dans la représentation des êtres plus ou moins déclassés, mais qui les peint avec un soin et une vérité excessifs. Il y a là notamment une série d'études faites en vue d'un *portrait de M. Clémenceau dans une réunion électorale* qui sont des plus intéressantes. Tony Révillon, Camille Pelletan, Charles Edmond et bien d'autres personnages figurent dans ces études et sont représentés avec beaucoup de verve et de talent. Il serait piquant de voir quelques-unes de ces toiles mêlées à d'autres toiles dans nos expositions publiques. On les jugerait mieux, ce nous semble; on les apprécierait avec plus de sûreté par le criterium de la comparaison. C'est le défaut des expositions privées de n'offrir aucun point, précisément, à la comparaison. Nous ne pouvons donc estimer le talent de M. Raffaëlli que d'une manière insuffisante; toutefois, c'est un talent sérieux et réel, qui peut n'être pas sympathique à tout le monde, mais qui est indiscutable.

THÉATRES. — C'est la quinzaine des reprises au théâtre; en effet, pas de pièce nouvelle importante; il faut croire que la source en est tarie! A la Gaîté, reprise du *Courrier de Lyon* avec Paulin Ménier et Clément Just; à l'Ambigu, reprise de l'*As de trèfle* avec

Lacressonnière, Montal, Mmes Kolb, Defresnes, etc.; à la Renaissance, reprise de la *Petite Marquise* avec Joly, très amusant dans le personnage de Kergazon, créé par Baron aux Variétés ; au Châtelet, brillante et fructueuse reprise du *Tour du monde en quatre-vingts jours* avec Joumard dans le rôle de Philéas Fogg, créé par Dumaine; c'était jadis un Fogg gras ; c'est aujourd'hui un Fogg maigre, voilà toute la différence. La pièce est toujours amusante et attirera longtemps la foule. Aux Folies-Dramatiques, reprise de la *Fille de Madame Angot*, qui approche de sa neuf-centième représentation à Paris seulement ; aux Bouffes-Parisiens, reprise très réussie de *Madame Favart*, une des bonnes dernières opérettes d'Offenbach, avec Piccaluga, Maugé et Mmes Montbazon et Gélabert. Enfin, aux Italiens, reprise de *I Puritani*, puis de *Lucia di Lamermoor*, pour la continuation des débuts de Gayarré. C'est Mlle Nevada, transfuge de l'Opéra-Comique, qui chantait le rôle de Lucie pour ses débuts aux Italiens du Châtelet.

—Le Château-d'Eau lyrique a profité de cette reprise éclatante de *Lucia* pour reprendre ce même opéra en français, avec Bosquin dans le rôle d'Edgar, le baryton Couturier dans celui d'Asthon et Mme Dereims-Devriès dans Lucie. Bonne interprétation d'ensemble, mais qui n'a qu'un lointain rapport avec celle des Italiens.

— Enfin, le 17 mars, reprise au Théâtre-Français de *l'Étrangère*, dont la première représentation date déjà du 14 février 1876. Tout l'intérêt de cette reprise consiste dans la distribution nouvelle de trois des principaux rôles. C'est Mlle Bartet qui joue aujourd'hui le rôle de la duchesse de Septmonts, créé par Mlle Croizette et joué ensuite par Mlle Broizat; Le Bargy reprend le rôle de Gérard, créé par Mounet-Sully, et enfin Mlle Blanche Pierson débute dans le rôle de l'Américaine Clarckson, créé par Sarah Bernhardt. Garraud continue à jouer le rôle du docteur Rémonin qu'il avait repris depuis longtemps et presque dès l'origine, et qui a été créé par Got. La pièce a retrouvé son succès de curiosité et d'étrangeté. Elle distrait plus qu'elle n'intéresse. Mlle Pierson ne saurait faire oublier Sarah Bernhardt qui avait si bien toutes les qualités physiques et même exotiques du singulier personnage que Dumas avait en quelque sorte modelé d'après elle. Très élégante, à coup sûr, ayant beaucoup de talent, disant admirablement et avec une grande mesure et un grand art des nuances, Mlle Pierson n'a malheureusement rien des côtés particuliers et personnels qui avaient assuré le grand succès de Sarah Bernhardt. Elle sera certainement parfaite dans d'autres personnages de comédies modernes où l'étrangeté et la singularité ne seront pas les premières conditions de la bonne tenue d'un rôle. Quant à Mlle Bartet, elle a joué avec une vigueur et une force extraordinaires sa grande

scène du quatrième acte. Le succès de la soirée a été pour elle. Le Bargy est froid et solennel, dans un rôle solennel et froid ; il le joue avec beaucoup de sobriété et de correction. On ne loue plus Coquelin, Febvre, Thiron ni Madeleine Brohan. C'est le quatuor de la perfection.

— En fait de nouveautés, le théâtre de ce nom nous a donné la première représentation d'une opérette nouvelle de MM. Paul Ferrier et Jules Prével, *Babolin*, trois actes mis en musique par M. Varney. Grand succès. Pièce amusante, musique ingénieuse et spirituelle, interprétation remarquable : Berthelier, Morlet, Brasseur fils, Mmes Vaillant-Couturier, Darcourt et Mily-Meyer. Cette dernière a eu un succès tout particulier : elle a une verve extraordinaire, beaucoup d'originalité, et elle accompagne tout ce qu'elle dit et tout ce qu'elle chante de gestes inénarrables. On l'a acclamée et bissée tout comme une grande cantatrice.

— A l'Odéon, reprise momentanée du *Bel Armand* et première représentation, donnée dans une matinée, de *Où peut-on être mieux... ?* comédie en trois actes de M. Laurencin. C'est une pièce un peu vieillotte, et de l'ancien jeu, comme on dit ; toutefois elle méritait mieux que le silence imposé à la presse par la direction de l'Odéon, qui n'a convoqué officiellement personne à l'entendre, parmi les gens de la critique. Amaury, Bré-

mont, Cornaglia, Mmes Raucourt, Elise Petit, etc., défendent de leur mieux la comédie du bon M. Laurencin, qui peut se consoler avec le souvenir des quelques beaux succès dramatiques qu'il a eus dans sa longue carrière.

— Le Vaudeville, qui n'avait certes pas besoin d'appuyer le succès incontesté de la *Flamboyante*, vient pourtant d'y ajouter un acte en vers de M. Armand Dartois, ayant pour titre *la Princesse Falconi.*

Cette princesse, après avoir été abusée par le chevalier Schedoni, s'est jetée à l'eau. Mais Etienne l'a sauvée sans savoir qu'elle fût princesse, et plus tard il la retrouve pour en tomber éperdument amoureux. Au moment où il est chez la princesse survient Schedoni, qui, ayant su que son ancienne maîtresse n'était pas morte, vient réclamer « ses droits ». Il s'ensuit un duel en chambre, dans lequel les deux adversaires s'enferrent mutuellement, mais avec cette différence que Schedoni meurt et qu'Etienne vivra pour aimer éternellement la princesse. — Comme on le voit, c'est bien simple, mais ce n'est guère intéressant. La pièce se sauve par quelques vers biens tournés, mais manquant d'originalité, et qui rappellent — d'un peu loin — Victor Hugo. Mlle Brandès, la princesse, joue avec énergie, et Berton met beaucoup de bonne volonté à soutenir le rôle d'Etienne ; mais ils n'arrivent guère à rendre ce petit drame attachant.

NÉCROLOGIE. — *Mignet.* — Le plus vieil ami de M. Thiers, qui était même son aîné d'un an, l'historien Mignet, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Son résumé d'*Histoire de la Révolution française*, de 1789 à 1814, publié en 1824, lui survivra toujours. C'est là, à coup sûr, le plus beau titre de gloire littéraire et historique de cet illustre personnage.

M. Mignet avait été récompensé de son savoir, de ses grands succès historiques et de la haute dignité de sa vie publique et privée par les honneurs les plus élevés qu'il pût ambitionner. Il est mort membre de deux académies et grand-croix de la Légion d'honneur. Il avait reçu cette dernière dignité au mois de janvier 1881, et avait été créé en même temps membre du Conseil de l'ordre.

Doyen de l'Académie française par l'ancienneté de l'élection (1836), il en était aussi le doyen d'âge. C'est à M. J.-B. Dumas qu'appartient aujourd'hui cette dernière situation, ainsi que le constate la liste suivante des membres de l'Académie française, dressée dans l'ordre de leur naissance.

1800 — J.-B. Dumas.

1802 — V. Hugo; duc de Noailles; Cuvillier-Fleury.

1806 — Nisard.

1807 — E. Legouvé.

1809 — D'Haussonville; Marmier; de Lesseps.

1811 — De Falloux.
1812 — C. Doucet.
1814 — J. Simon.
1815 — J. Lemoinne ; Labiche.
1816 — Rousse.
1820 — E. Augier.
1821 — Duc de Broglie ; O. Feuillet ; Rousset ; de Mazade.
1822 — Duc d'Aumale ; M. Du Camp ; Pasteur.
1823 — Renan ; Cherbuliez ; G. Boissier.
1824 — Alex. Dumas fils.
1825 — Ollivier ; duc d'Audiffred-Pasquier.
1826 — Mézières ; Caro.
1828 — Monseigneur Perraud ; Taine ; About.
1831 — Sardou.
1834 — Pailleron.
1839 — Sully-Prudhomme.
1842 — Coppée.

— *Anthony-Trollope.* — Le célèbre romancier anglais Anthony-Trollope, frère cadet de Thomas-Adolphe, vient de mourir à l'âge de soixante-neuf ans. C'était un curieux original, qui a vécu longtemps et sans infirmités, se conformant en tout aux préceptes sanitaires de Tissot concernant les gens de lettres.

« Il vivait, dit *la Liberté*, avec une régularité que rien n'aurait pu déranger et travaillait de même, se

couchait tôt, se levait avec l'aurore, faisait trois repas par jour, dont deux fort légers, le premier seulement assez solide, à huit heures du matin ; car si Tissot a défendu à la gent plumitive de se charger l'estomac, il lui a également interdit de le laisser vide. Hélas ! on a connu des plumitifs, — braves gens, pleins de talent quelquefois, — qui auraient sincèrement voulu obéir au docteur sur ce dernier point-là... Mais le moyen ?

« Par un si long effort sur soi-même, Trollope avait cessé vraiment d'être un homme, dans le sens ordinaire de l'expression ; c'était une horloge vivante qui sonnait des mots au lieu de sonner des heures. Sa tâche fastidieuse était toujours la même ; il la remplissait dans le même temps. « Sa production était si merveilleusement réglée que, chaque quart d'heure, deux cent cinquante mots tombaient de sa plume. »

Pas deux cent cinquante-un, pas deux cent quarante-neuf !

« Il a écrit ainsi *deux fois plus que Voltaire* (et, d'ailleurs, deux fois moins bien) ; il a existé près de soixante-dix ans. »

VARIA. — *Un Nouveau Manuel.* — M. Edgar Monteil, membre du conseil municipal de Paris, vient de publier un *Manuel d'instruction laïque* qui fait en ce moment grand bruit et qu'on achète beaucoup, surtout

par curiosité. Ajoutons que le préfet de la Seine a refusé de l'admettre dans les bibliothèques scolaires. En voici quelques extraits :

DIEU

D. Qu'est-ce que Dieu ?

R. Nous n'en savons rien.

— Vous niez Dieu ?

— Nous ne le nions ni ne l'affirmons, nous ne savons ce que c'est.

— Dieu est celui qui a tout créé.

— Qu'en savez-vous ?

— On l'a dit.

— Ceux qui le disent, l'ont-ils vu et entendu ?

— Non, ils ne l'ont ni vu ni entendu.

— Donc ils ne le connaissent pas et nous n'en savons pas plus qu'eux.

— Vous ne reconnaissez pas un être supérieur et dirigeant ?

— Pourquoi faire ? Démontrez sa nécessité.

— On ne peut démontrer qu'il est nécessaire, et il est invisible.

— Alors, inutile d'en parler.

— Tout existe par lui.

— Prouvez-le.

— Nous ne le pouvons.

— Pourquoi donc nous occuper de ce que vous ne pouvez ni montrer ni prouver ? Ce mot *Dieu* ne signifie rien. Nous n'avons à nous occuper dans la vie ni de la cause première, ni de la destinée finale. Ce sont toutes choses dont nous ne possédons que des fictions...

— Il ne faut donc pas croire en Dieu ?

— Il n'y a pas à s'en occuper autrement.

JÉSUS-CHRIST

D. Sur quoi a-t-on fondé la religion chrétienne?
R. Sur Jésus, dit le Christ.
— Qu'est-ce que Jésus-Christ?
— Un homme.
— Quelle était sa famille?
— Son père était un artisan pauvre et chargé de famille; la mère de Jésus, que les livres orientaux, qui seuls en parlent, représentent comme une femme de mœurs légères, ayant eu six enfants...
— Jésus a parlé par paraboles. Pourquoi?
— Parce que cette manière de s'exprimer, habituelle aux Hébreux, lui permit d'abuser plus aisément le peuple.
— Abusa-t-il sciemment le peuple?
— Peut-être.

Noblesse de contrebande. — Il a paru récemment, sous ce titre, un livre qui ne porte pour nom d'auteur que le pseudonyme évident de *Toison d'or*. Pas de nom d'éditeur; cela se vend « chez tous les marchands de livres curieux ». Le tirage a été de 500 exemplaires sur papier vergé seulement; le format du livre est bâtard : une sorte de petit in-8 irrégulier; enfin l'édition est « unique ». Elle se vend 10 francs et est épuisée ou bien près de l'être.

L'auteur, dit Toison d'or, est un écrivain des plus connus et qui a dirigé jadis une grande Revue qui n'existe plus aujourd'hui. Nous n'avons pas le droit de

vous dire son nom. Il cherche à démontrer dans son curieux livre, par des citations nombreuses accompagnées de preuves souvent sans réplique, que beaucoup de familles nobles de ce temps se sont elles-mêmes anoblies, ou du moins ont regardé comme un titre de noblesse une particularité quelconque de leur état civil qui ne leur donnait cependant aucun droit à ce titre.

« Il n'y a pas moins, dit notre auteur, de 50,000 à 60,000 personnes en France qui se sont anoblies de leur autorité privée, ou qui portent des noms et titres qui ne eur appartiennent pas... »

Les exemples que cite Toison d'or, à l'appui de son assertion, sont des plus singuliers, et surtout inattendus et convaincants. Il n'est pas une famille de quelque célébrité nobiliaire qui ne soit visée dans son curiosissime volume, et pas une dont les titres à la noblesse ou à la particule ne soient disséqués avec un luxe de détails et de renseignements souvent bien amusants. Ainsi, on croit généralement que le Jockey-Club n'est composé — en majorité au moins — que de personnages de la plus haute et de la plus réelle noblesse.

« J'ai eu, nous dit encore l'auteur, la curiosité de jeter les yeux sur la liste des membres du Jockey-Club, j'en ai demandé le livret. Il ne m'a même pas été répondu, tant la politesse des seigneurs d'aujourd'hui est grande, même parmi ceux qui ont de vrais ancêtres... J'ai cru reconnaître dans ce procédé un silence plus éloquent que

la parole. Je me suis dit qu'il cachait autre chose que le dédain, et qu'il dissimulait une sorte d'angoisse. » Que va-t-il rester de noblesse dans le Jockey-Club, si l'on démasque toute la contrebande qu'il contient?

« Ce soupçon a redoublé ma curiosité : j'ai fini par me procurer la mystérieuse liste et, du premier coup d'œil, j'ai vu poindre tant de faux titres, tant de fausses particules, que l'idée de passer tout cela au crible m'a effrayé. Il le faudra cependant... »

Donc le Jockey-Club lui-même, ce rendez-vous obligé du bon ton et de la grande noblesse française, contient dans son sein d'innombrables contrefacteurs de la véritable noblesse!

« Le conseil du sceau, ajoute l'auteur, par sa grande complaisance, a beaucoup contribué à développer la vanité des gens. Tous ceux qui ont obtenu d'ajouter à leur nom patronymique un *de* de quelque chose se sont crus nobles et ont pris des titres qui ne leur coûtaient rien... »

En effet, la particule n'a jamais constitué, à elle seule, un titre de noblesse. On est noble parce qu'on est comte, marquis, etc..., mais on n'est pas noble parce qu'on a un simple *de* devant son nom. Et c'est à ces afficheurs de prétentions injustifiées, qu'il n'évalue pas à moins de 50,000 en France, que Toison d'or fait avec raison la guerre! Il faut lire son livre, écrit d'ailleurs avec une verve acérée et piquante, et dont la publication a dû causer bien du désagrément à tous les faux nobles du

jour que l'auteur exécute avec des armes toujours courtoises, au moins en apparence, mais absolument inexorables !

Origines du comte de Paris. — Le journal *le Figaro* nous donne les suivantes, à coup sûr assez inattendues :

1° Gaspard II de Coligny (amiral) épouse Charlotte de Laval.

2° Louise de Coligny épouse Guillaume de Nassau.

3° Frédéric-Henri de Nassau épouse Emilie de Solm.

4° Louise-Henriette de Nassau épouse Frédéric-Guillaume de Brandebourg.

5° Frédéric III de Brandebourg épouse Sophie-Charlotte de Brunswick-Lunebourg.

6° Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse, épouse Sophie-Dorothée de Hanovre.

7° Philippine-Charlotte de Prusse épouse Charles de Brunswick-Wolfenbuttel.

8° Anne-Amélie de Brunswick épouse Auguste de Saxe-Weimar.

9° Charles-Auguste de Saxe-Weimar épouse Louise-Auguste de Hesse-Darmstadt.

10° Caroline-Augusta de Saxe-Weimar épouse Frédéric-Louis de Mecklembourg-Schwerin.

11° Hélène de Mecklembourg-Schwerin épouse Ferdinand, duc d'Orléans.

12° Louis-Philippe d'Orléans, comte de Paris, né de ce mariage en 1838.

Autrefois et aujourd'hui. — M. Georges Duplessis vient de découvrir une première édition du fameux *Tableau de Mercier*, en un seul volume, qui date de 1780, alors que celle qui est uniformément connue a 8 volumes et a été publiée en 1783. Cette première édition est beaucoup plus curieuse que la suivante, en ce sens qu'elle est plus condensée et moins encombrée d'accessoires souvent inutiles. La *Nouvelle Revue* cite plusieurs passages de cette édition qui sont vraiment curieux. Nous ne donnerons que les suivants. Ils démontreront suffisamment ce fait que rien ne change définitivement en ce monde et qu'au contraire tout se renouvelle sans cesse. Ainsi, ne pourrait-on publier les passages qui suivent dans un journal du jour comme s'ils avaient été écrits ce matin? N'est-ce pas là, en 1884, de l'actualité brûlante, bien que cela ait été écrit en 1780?

« *Les Finances.* Les virements et revirements, les emprunts multipliés, la manutention de la Banque ont remplacé, depuis un demi-siècle, les projets d'une législation sage, raisonnée et circonspecte. On n'a plus besoin de calculateurs, l'administration devient un agiotage perpétuel. Les banquiers sont les dominateurs de la France. Le mot « affaires » est le terme générique pour désigner toute espèce de *brocante*....

« *La Famille.* La beauté et la vertu n'ont parmi nous aucune valeur, si une dot ne vient à leur appui. Effrayé des charges qu'entraîne le titre de mari, l'homme ne veut plus payer ce tribut à une patrie ingrate et abusée... Comment la dissipation des femmes, le mépris qu'elles font de leurs devoirs n'épouvanteraient-ils pas les hommes?... Rien n'étonne plus que la manière leste et peu respectueuse avec laquelle un fils parle à son père. Il le plaisante, le raille, se permet des propos indécents sur l'auteur de ses jours. Le père en rit complaisamment tout le premier...

« *La Religion.* Les églises sont remplies certains jours de l'année, les cérémonies y attirent la foule. Les femmes composent toujours au moins les trois quarts de l'assemblée. On va dans le Carême entendre les prédicateurs un peu renommés pour juger leur style et leur éloquence. On appelait *messe musquée* une messe tardive qui se disait à deux heures. Le beau monde paresseux s'y rendait en foule avant le dîner. L'archevêque l'a défendue; on a pris, depuis, la mode de s'en passer. »

Le Dernier Écrivain public. — Nous trouvons dans *le Temps* les curieux détails qui suivent sur un des derniers écrivains publics — le dernier peut-être — qui aient survécu aux nombreux changements survenus depuis plusieurs années dans les divers quartiers de Paris :

« L'écrivain public », ce type étrange du vieux Paris, disparaît peu à peu. On n'en rencontre guère aujourd'hui que dans quelques vieilles rues qui ont échappé jusqu'ici à la pioche des démolisseurs. Un écrivain public très connu dans le quartier de la rue Saint-Sauveur était Denis Dessour, un vieux brave homme qui vient de mourir pour avoir cherché dans la boisson l'oubli des vicissitudes de l'existence. Où était-il né? Qu'avait-il fait avant de s'installer dans son échoppe? Personne n'en savait rien.

« Depuis cinquante ans, il avait vu défiler dans ce qu'il appelait son bureau toutes les cuisinières du quartier. Du reste, personne plus que lui ne possédait le talent de tourner les lettres, placets, requêtes, factures, etc. Suivant les prix, qui variaient de cinq sous à trois francs, il modelait une page en anglaise, en ronde, en bâtarde et en gothique. Les habitants de son quartier l'avaient surnommé l' « artiste ».

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Un médecin français envoyé l'an passé en Egypte pour y étudier le choléra demandait au gouverneur d'une petite ville des environs du Caire :

« Quelles mesures avez-vous prises en vue de l'invasion probable de la terrible maladie?

— Excellence, répondit le fonctionnaire égyptien, j'ai fait creuser six mille fosses. »

(*Gaulois.*)

Au foyer d'un théâtre de musique :

« Moi, mon cher, je ne vais jamais à l'Opéra, parce qu'on n'y entend pas les paroles...

— Il ne manquerait plus que cela ! » (*Gil Blas.*)

On parlait hier, au foyer du Palais-Royal, de la petite Bébé Croquetout, dont le cœur sensible n'a jamais su résister aux avances d'un « soiriste ».

« Ce n'est pas qu'elle manque d'un certain talent, disait Trois-étoiles, mais convenez qu'elle prête par trop le flanc à la critique. » (*Figaro.*)

Entre jeunes Alphonses du high-life :

« Tu me vois bien heureux, mon cher... La vieille comtesse de Z..., qui me protège depuis cinq ans, vient de se décider à régulariser notre situation.

— Elle t'épouse?

— Non, mieux que cela... Elle m'adopte. »

(*Gil Blas.*)

Ayant entendu dire qu'on prodigue les statues dans Paris, un bourgeois maniaque se promène, avenue de l'Observatoire, et arrive devant les chevaux marins de la fontaine Carpeaux :

« Ah ! bien ! si ce n'est pas honteux, tenez, s'écrie-t-il scandalisé, voilà qu'on en dresse aux chevaux, maintenant, des statues ! » (*Clairon.*)

Au foyer de la Comédie-Française un noble habitué, qui ne passe pas pour un aigle, était planté devant une sociétaire dont l'esprit et le talent sont également appréciés.

« On dit, Madame, dit l'ingénu, que vous allez vous retirer prochainement. C'est grand dommage; mais enfin on ne saurait être et avoir été.

— Oh ! je vous demande pardon, Monsieur, fit la sociétaire, on peut avoir été bête et le demeurer toujours ! » (*Figaro.*)

PETITE GAZETTE. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres informe les intéressés qu'elle décernera, en 1885, pour la deuxième fois, le prix de 6,000 francs, fondé par Mme Jean Reynaud.

Voici, depuis sa fondation, les noms des lauréats de ce prix :

1879. — Académie française : M. H. de Bornier;

1880. — Académie des inscriptions et belles-lettres : M. Quicherat;

1881. — Académie des sciences : M. H. Sainte-Claire-Deville;

1882. — Académie des beaux-arts : M. Doumet;

1883. — Académie des sciences morales et politiques : M. Perrens.

— Le 12 mars, M. Siredey a été élu membre de l'Académie de médecine (section de pathologie médicale) par 48 voix, contre 37 données à M. Bouchard.

— L'association de MM. Maurel et les frères Corti, pour la direction et l'administration du Théâtre-Italien, a pris fin le 12 mars. A la date de ce jour M. Maurel est resté seul directeur.

— Les frères Coquelin viennent de publier chez Ollendorff un volume qui a pour titre *L'Art du monologue*. Ce volume renferme la plupart des conférences faites par les deux éminents artistes à la salle des Capucines.

NÉCROLOGIE. — 12 mars, M. Pagès du Port, ancien rédacteur de l'*Union*, ancien député à l'Assemblée nationale de 1871 ; non réélu en 1876.

13 mars. — Adolphe Dupeuty, ancien secrétaire de l'Opéra (1850), puis échotier dramatique au *Figaro* et au *Figaro-Programme*. Il avait cinquante-six ans.

15 mars. — Le comte Ludovic d'Arlincourt, neveu du célèbre romancier, auteur de nombreuses et importantes inventions télégraphiques, qui lui avaient valu la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il n'avait que quarante-sept ans.

17 mars. — Le compositeur de musique, Renaud de Vilbac, ancien prix de Rome; très connu surtout par de nombreux arrangements d'airs ou de morceaux d'opéras célèbres pour le piano.

19 mars. — Adolphe Aze, peintre d'histoire, né le 6 mars

1822; élève de Robert Fleury. Il est mort des suites d'une lente paralysie.

21 mars. — Le peintre Eugène Adan.

22 mars. — Le sculpteur Hippolyte Maindron, l'auteur de la *Velléda* du jardin du Luxembourg. Il avait quatre-vingt-deux ans.

24 mars. — M. Lebey, ancien directeur de *la Patrie*, père de M. Edouard Lebey, directeur actuel de l'agence Havas. Il avait soixante-neuf ans.

VARIÉTÉS

LETTRES INÉDITES D'OCTAVE FEUILLET

Voici trois lettres intimes, demeurées inédites, dues à la plume charmante et si heureusement féconde d'Octave Feuillet. La seconde de ces lettres est un petit bijou de sentiment, de belle humeur et d'esprit.

A M. Montigny.

Directeur du théâtre du Gymnase.

Saint-Lô, 2 avril 1853.

Monsieur,

J'ai reçu, il y a quatre jours, une lettre de M. Arnould qui me demandait pour sa femme, Mme Plessy-Arnould, l'autorisation de jouer, à la représentation de retraite de M. Samson, mon proverbe intitulé *le Pour et le Contre*. Mme Plessy, n'ayant la permission de jouer à Paris qu'une seule fois, désirerait vivement paraître

dans ce rôle où elle a eu beaucoup de succès à Pétersbourg.

Je n'avais, Monsieur, qu'une réponse à faire à M. Arnould, c'était que je ne pouvais disposer du *Pour et Contre*, attendu que ce proverbe avait été accueilli par le Gymnase, et accueilli avec des procédés qui me liaient plus fortement qu'un traité. M. Arnould m'ayant, en même temps, parlé de *l'Urne*, autre proverbe de moi que Mme Plessy avait joué avec le même succès, je lui disais que s'il voulait la substituer à *Pour et Contre* dans cette représentation, je serais heureux de lui être agréable, ainsi qu'à M. Samson, dût-il m'en coûter quelques sacrifices d'intérêt.

Je reçois aujourd'hui une nouvelle lettre de M. Arnould ; il reconnaît naturellement toute la valeur de mes raisons quant à *Pour et Contre ;* il me dit que Mme Plessy aurait joué volontiers *l'Urne*, si le temps ne manquait absolument pour la monter ; puis il me demande s'il n'y aurait pas moyen de négocier au Gymnase l'échange d'une de ces petites pièces contre l'autre ; si, dans le cas où vous y consentiriez, je ne m'y opposerais pas ; si, enfin, je l'autorise à tenter une démarche auprès de vous dans ce sens.

Le désir que j'aurais d'être agréable à Mme Plessy et à M. Samson ne saurait, vous le comprenez, Monsieur, me faire oublier ni l'engagement de délicatesse qui me lie envers vous, ni le caractère excellent de nos rela-

tions, ni l'obligeance parfaite avec laquelle Mme Montigny a bien voulu me promettre le concours de son grand talent. C'est pourquoi, tout en répondant à M. Arnould que je l'autorise à faire la démarche dont il me parle, je ne lui laisse pas ignorer que je compte vous prévenir à l'avance.

Si vous pensez que les circonstances exceptionnelles et l'éclat particulier qui marqueront la représentation en question doivent avoir pour effet de mettre en lumière mes proverbes, de leur donner un grand coup de fouet, comme ils sont un peu de votre maison, peut-être serait-il de nos intérêts communs de lancer *le Pour et le Contre* en enfant perdu. Mais c'est à vous seul de peser ces considérations. Mes désirs personnels ne doivent d'ailleurs être d'aucun poids dans la balance, d'autant plus qu'ils sont un peu problématiques à mes propres yeux. Je ne serais pas insensible, sans doute, au plaisir de jouer un rôle dans une brillante solennité ; je serais surtout très heureux de rendre ce service à M. Samson et à Mme Plessy; mais d'un autre côté, en voyant ma pièce privée à jamais du concours de Mme Montigny et de l'hospitalité du Gymnase, j'éprouverais de si vifs regrets que toute ma joie en serait gâtée [1].

Recevez, etc.

OCTAVE FEUILLET.

1. Mme Plessy ne joua pas *le Pour et le Contre*, mais bien Araminte, des *Fausses Confidences*, à la représentation de retraite de Samson, qui eut lieu le 12 avril 1853.

II

A *M.* *Bocage*

Saint-Lô, 27 janvier 1854.

Mon cher Bocage,

Vous me demandez ce que je fais, et pourquoi je n'écris pas à l'oncle de ma jeunesse. Il pleut, mon oncle, et je vieillis, voilà la vérité. Je n'ai jamais été une jolie femme, ni même un joli homme, et je devrais, à ce qu'il vous semble, laisser glisser de mon front, sans un soupir de regret, la fleur rose de mon printemps. Ce serait, en effet, mon devoir, mais ce n'est pas mon sentiment.

Croiriez-vous que j'ai trente-deux ans, Bocage? Qu'est-ce que vous dites de cela? Pensez-vous que mon âme soit de pur acier, comme la vôtre, et que cette fatale circonstance n'en mette pas la trempe à une rude épreuve? Donc, je vous l'avoue sans rougir — ou en rougissant, si vous le préférez, — je ne fais rien, et je ne vous écris pas parce que je pleure sur le fleuve de Babylone qui s'appelle, en ce pays-ci, *la Vire;* je pleure, dis-je, la Jérusalem de ma jeunesse.

Autant que vous pouvez le savoir, mon oncle, ma jeunesse n'a pas mérité le deuil que je lui consacre. Vous ne vous trompez pas, si vous entendez l'emploi

que j'ai fait de cette aimable période de mon existence, et les événements qui l'ont occupée. Rien sous le soleil, en effet, de plus plat, de plus vulgaire et de plus triste que l'histoire de ma vie entre ma vingtième et ma trentième année. Mais, mon vieil ami, j'étais jeune, et c'est une grande affaire. La jeunesse n'est pas charmante par les sottises banales qu'elle fait commettre et que les gens grossiers confondent avec elle ; elle est charmante et précieuse par la couleur et le rayonnement qu'elle répand sur toutes choses, par la vive flamme qu'elle entretient dans le cœur et dans la pensée ; c'est la déesse du sourire et de l'espérance. Aussi, quoiqu'il n'y ait pas un seul instant de mon passé que je regrette et que je voulusse revivre, je n'en sens pas moins avec amertume que ma jeunesse me manque, et ce qui m'ennuie le plus, c'est que c'est pour longtemps.

Vous me dites que je suis heureux, et cela est vrai. Si j'avais seulement la santé de tout le monde, et si mon pauvre père avait seulement la mienne, j'aurais certainement plus que ma part de bonheur en cette vallée de larmes. Le soir, quand le vent souffle dans nos charmilles et que la pluie bat les vitres, nous formons au coin du feu, ma femme, mon fils et moi, un groupe qui réellement n'a pas l'air malheureux ; ma femme avec ses vingt-deux ans, mon fils avec son panier de joujoux plus haut que lui, et moi avec elle et avec lui. Mais c'est justement ce qui m'achève. Ce paisi-

ble et doux courant me caresse, m'endort et m'entraîne endormi vers l'éternité.

Sur ce texte, j'aurais, comme vous pensez, nombre de choses à vous dire ; mais ce serait, cher oncle, vous faire repentir un peu trop cruellement de m'avoir éveillé. J'aime mieux vous embrasser tout bonnement en vous souhaitant, quoiqu'un peu tard, tout ce que vous pouvez désirer en ce monde et dans l'autre.

A vous de cœur.

OCTAVE FEUILLET.

III

A M. Buloz

Directeur de la *Revue des Deux-Mondes*,
20, rue Saint-Benoît, Paris.

Saint-Lô, 11 juillet 1855.

Mon cher Monsieur,

Je ne sais trop ce que j'ai eu depuis près de trois mois ; on dit que c'est la grippe, et je le veux bien, quoique ce mot n'attire pas tout l'intérêt que je crois avoir mérité. Car j'ai été sérieusement et longuement malade, allant de rechutes en rechutes et me sentant quelquefois, à ce qu'il me semblait, atteint aux sources profondes. Je suis mal remis encore, sans grandes for-

cés et, partant, sans grand courage, voyant en noir tous les horizons et surtout le mien.

Vous renouvelez toutes mes douleurs en appelant ma pensée sur le dénûment de mon portefeuille, sur mes travaux arriérés, sur mes engagements ajournés, et sur mes propres espérances trompées. Tout cela me tourmente et m'assombrit fort. Cependant je suis sur mes jambes ; je mange et je digère ; c'est quelque chose après la crise que j'ai traversée ; le reste, c'est-à-dire le travail possible et efficace, viendra peut-être. Toutefois vous connaissez mes vieux découragements, et vous pensez bien qu'ils profitent de ma faiblesse physique pour m'assaillir en triomphe.

Je suis certes plus impatient que vous ne pouvez l'être de me voir reparaître dans la *Revue*. *La Falaise de Jobourg* est un grand souci pour moi. C'est une œuvre qui sera un abominable et assommant patrouillage, si elle n'est pas décidément d'un ordre supérieur, et je désespère de la réussir à ce dernier point-là. J'ai peur de me couler, en un mot, par une entreprise au-dessus de mes forces. En tout cas j'aimerais mieux ne la jamais finir que de la hâter. Je voudrais bien, en attendant, reparaître dans la *Revue* sous une forme moins ambitieuse et dès longtemps acceptée. Je vais m'ingénier d'ici à quelques jours pour inventer quelque petit proverbe ; si je ne trouve rien, je me remettrai à ronger ma *Falaise*.

Il y a eu un beau malentendu entre nous au sujet de ma pièce. J'ai bien cru que vous n'en vouliez pas. Lévy m'a laissé complètement sans renseignements à cet égard, et je n'ai pas eu lieu, comme vous le croyez, de montrer ou non de la fermeté, n'ayant entendu parler de rien. J'ai remercié M. Planche de son article. Je l'ai trouvé réellement bienveillant et juste, à quelques détails près. Mais puisque M. Planche semble aimer *Dalila* et *Rédemption*, et les estimer assez haut, j'ai regretté qu'il n'eût pas pris ces pièces pour texte de sa critique, de préférence à *Péril en la demeure*, et qu'il ne m'eût pas d'abord apprécié par mes beaux côtés. Au surplus, je n'ai eu que du plaisir à lire son article. Vous savez combien j'ai de respect pour l'opinion de ce terrible homme, qui est vraiment le seul critique digne de ce nom.

Bonsoir, mon cher Monsieur; présentez, je vous prie, tous mes respects à madame Buloz, et croyez-moi toujours

Votre bien dévoué

OCTAVE FEUILLET.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 7 — 15 AVRIL 1884

SOMMAIRE.

La Quinzaine : M. Ménard et *le Moliériste*. — *La Comédienne* de M. Arsène Houssaye. — Théâtres : Opéra, Comédie-Française, débuts de Mme Paul Mounet dans *Britannicus;* Odéon, *les Petites Mains;* Menus-Plaisirs, *l'Indigne*.

Varia : Vente de Louis Leloir. — Les Gestes au théâtre. — Paris disparu. — La Mort d'un faussaire. — Molière jugé par un Allemand. — Vers bizarres. — Mignet jugé par Jules Simon. — Au bon vieux temps.

Petite Gazette. — Nécrologie.

Variétés : Comment se fait une pièce de théâtre.

LA QUINZAINE. — M. Louis-Auguste Ménard vient de remporter le plus beau triomphe de toute sa carrière littéraire. Il a fait condamner à 25 francs d'amende, par le tribunal correctionnel (9e chambre), notre ami Georges Monval, archiviste de la Comédie-Française et directeur du *Moliériste* (26 mars).

On sait que le susdit Ménard a la spécialité des restitutions. C'est lui qui a retrouvé du Bossuet — qui n'est

pas du Bossuet, — et qui a prétendu rendre à La Fontaine, — dont la gloire s'en serait bien passée, — des fables galantes attribuées jusqu'alors à Mme de Villedieu. Enfin, plus récemment, M. Ménard a publié un troisième manuscrit qu'il attribue purement et simplement à Molière, et qui a paru, en effet, sous le titre suivant, à la librairie Firmin Didot :

LE LIVRE ABOMINABLE

DE 1665

Qui courait en manuscrit sous le nom de Molière

COMÉDIE POLITIQUE EN VERS

sur le procès Foucquet, découvert et publié sur une copie du temps

PAR LOUIS MÉNARD

Le journal *le Temps* et la Revue spéciale *le Moliériste* se sont inscrits en faux contre l'attribution faite à Molière de cette énorme composition, qui ne contient pas moins de six mille vers, et ils ont même pris M. Ménard à partie dans des termes qui n'ont pas été agréables à son amour-propre. *Inde iræ!* Lettres de M. Ménard à ses contradicteurs, qui refusent tous les deux l'insertion de sa réponse. Enfin procès fait par le même Ménard à la fois au journal *le Temps* et à Georges Monval, ce dernier accusé par lui de diffamation pour avoir traité la publication de son livre de « supercherie littéraire ».

L'affaire a tenu deux audiences, des 12 et 19 mars.

La plaidoirie de Me Limet, avocat de M. Ménard, a occupé, à elle seule, une audience et demie, et encore le président a-t-il dû prier le susdit avocat d'abréger sa défense. Cette défense est un véritable article de revue, très soigné dans la forme, très habilement rédigé et ne mettant naturellement en valeur que les passages du *Livre abominable* pouvant lui être favorables.

L'avocat du *Temps*, Me Trinquet, a été moins prolixe. Il s'est borné à déclarer que le « grave » journal s'était refusé à insérer la réponse de M. Ménard parce qu'elle contenait des citations inconvenantes. Enfin, notre ami Monval s'est très chaleureusement défendu lui-même. Mais la loi ne permettant pas le compte rendu des procès en diffamation, nous ne pouvons en dire davantage sur cette partie du procès, bien qu'elle ait été la plus intéressante.

Plus heureux que Monval, *le Temps* a été acquitté.

Quant à Louis-Auguste Ménard, il a gagné à cette affaire une sorte de notoriété que ne lui avaient pas encore value ses découvertes littéraires, et en plus une croix de commandeur que lui a octroyée, nous assure-t-on, à l'occasion du *Livre abominable*, l'ami de Wagner, son artistique Majesté le roi de Bavière.

— Arsène Houssaye vient de publier chez Dentu, sous le titre de *la Comédienne*, une sorte de biographie romanesque de Rachel dont nous lui demandons la permission de critiquer le point de départ. En effet, cette bio-

graphie n'en est pas une, dans le sens vrai du mot. C'est l'histoire, un peu trop quelconque, d'une comédienne juive nommée Esther (lisez Rachel), où, la préface de l'auteur le déclare, la fiction se mêle à la vérité. Pour les ignorants, où est la fiction? où est la vérité? Ainsi le livre n'est qu'une longue suite d'anecdotes où Rachel joue un rôle souvent bien peu digne de sa gloire et de sa renommée. L'auteur lui fait « chiper » jusqu'à de l'argenterie chez le comte Duchâtel et chez le docteur Véron. Il y a même une histoire de coupé dans lequel le ministre de l'intérieur de Louis-Philippe fait reconduire la tragédienne et qu'Arsène Houssaye la suppose capable d'avoir à jamais interné dans sa remise. Dans toutes ces anecdotes, où distinguer l'histoire? où distinguer le roman? Elles ont jadis couru tout Paris, nous le voulons bien; mais elles étaient pour la plupart ou inventées, ou grossies et dénaturées à plaisir!

Comment Arsène Houssaye, qui a si bien connu Rachel, n'a-t-il pas saisi cette occasion de nous donner d'elle une Vie complète, sérieuse et définitive? Quand nous avons publié notre livre : *Rachel d'après sa correspondance* [1], nous avons demandé à notre ami Henry Houssaye d'obtenir de son père, en notre faveur, la communication de quelques-unes des nombreuses lettres qui lui ont été adressées par Rachel avant, pendant et

1. 1 vol. in-8, avec quatre portraits, à la Librairie des Bibliophiles.

après son passage à la direction de la Comédie-Française. Arsène Houssaye nous a fait répondre que, se réservant de les utiliser lui-même dans ses *Mémoires*, il regrettait de ne pouvoir nous être agréable. Houssaye n'eût-il pas mieux fait alors de donner, à l'aide de ces lettres et sous le nom véritable de la tragédienne, la vraie Rachel, sans les appendices imaginaires qui rendent si peu clair et même si confus le portrait que, sous le pseudonyme d'Esther, il a prétendu retracer d'elle.

Dans cette histoire fantaisiste, qui devrait s'appeler non pas *la Comédienne*, mais bien *le Roman de la Comédienne*, les seules personnes qui ont bien connu la tragédienne dégageront la vérité vraie ; après tout, M. Houssaye se réserve peut-être de la faire connaître dans les Mémoires qu'il nous promet.

Théâtres. — L'Opéra vient de reprendre (2 avril) la *Sapho* de Ch. Gounod, considérablement augmentée et portée de trois à quatre actes. On sait que le livret est de M. Émile Augier.

Représentée, pour la première fois, le 16 avril 1851, *Sapho* n'obtint qu'un demi-succès. C'était le premier ouvrage de Gounod donné à l'Opéra. Repris en 1858 (26 juillet), mais alors réduit à deux actes, *Sapho* ne se releva pas d'une manière beaucoup plus brillante que sous sa forme primitive. La version nouvelle, qui occupe toute la soirée, lui sera peut-être plus favorable. D'ail-

leurs, on peut juger de l'importance de la transformation de la première *Sapho* par ce fait que cet opéra, qui comporte actuellement vingt-neuf morceaux, n'en a conservé que onze de la partition originale. C'est donc dix-huit morceaux de composition nouvelle. Enfin, la partition complète, manuscrite, représente six cent quarante-quatre pages d'orchestre.

Les morceaux qui ont été aujourd'hui les plus applaudis sont encore ceux qui proviennent de l'ancienne partition : le chœur processionnel du premier acte, le quatuor du même acte; le chœur des prêtres de Jupiter; l'arioso : *Sois béni par une mourante;* le fameux chant du pâtre depuis longtemps classique, et enfin les stances finales de Sapho expirante : *O ma lyre immortelle!* que Mme Krauss a dites avec une science et un art lyriques admirables. C'est à elle que revient le plus grand honneur de la soirée.

Voici la distribution des principaux rôles de *Sapho* aux trois époques de sa création et de ses deux reprises :

		1851.	1858.	1884.
Phaon.	MM.	GUEYMARD.	SAPIN.	DEREIMS.
Pythéas.		BRÉMOND.	MARIÉ.	GAILHARD.
Alcée.		MARIÉ.	BELVAL.	MELCHISSÉDEC.
Sapho.	Mmes	VIARDOT.	ARTOT.	KRAUSS.
Glycère.		POINSOT.	RIBAUD.	RICHARD.

— A la Comédie-Française, Mme Paul Mounet,

femme de l'acteur de ce nom à l'Odéon et belle-sœur de Mounet-Sully, a débuté dans le rôle d'Agrippine de la tragédie de Racine, *Britannicus*.

Mme Paul Mounet a d'abord joué l'opéra sous son nom de jeune fille, Mlle Barbot. Elle a chanté à Paris, entre autres rôles, Fidès du *Prophète*, Amnéris d'*Aïda* et la reine d'*Hamlet*. C'est elle qui a créé le personnage de Virgile dans la *Françoise de Rimini* d'Ambroise Thomas. Elle est fille d'un professeur de chant célèbre dans le Midi, et nièce du ténor Barbot, qui a eu l'honneur de créer le *Faust* de M. Gounod au Théâtre-Lyrique.

Mme Barbot, qui n'a, dit-on, que vingt-huit ans, en paraît beaucoup plus à la scène, ce qui n'est pas, d'ailleurs, un mal pour le personnage d'Agrippine, auquel elle donne une haute et noble prestance. La voix est belle et nettement et clairement posée. C'est l'expérience dramatique qui manque, ainsi qu'une préparation suffisante. On ne passe pas aussi facilement que cela du genre de l'opéra à celui de la comédie française ! Mais, bien stylée et surveillée par son beau-frère, Mme Paul Mounet peut nous donner, après quelques études nouvelles, une très-convenable héritière de Mme Guyon et de Mme Devoyod.

— L'Odéon a repris le 3 avril, avec un vif succès, la jolie comédie de Labiche et Martin, *les Petites Mains*, dont la première représentation au Vaudeville date du

28 novembre 1859. La pièce n'a pas vieilli; toutes les pièces de Labiche, d'ailleurs, en sont là; on peut les reprendre indéfiniment. Ces *Petites Mains* sont remplies de gaieté, d'observation fine et d'esprit; de plus, la comédie est variée et vivement menée. Voici sa distribution actuelle mise en regard de celle de la création :

		1859.	1883.
Vatinelle.	MM.	FÉLIX.	POREL.
Courtin.		PARADE.	CLERH.
Chavarot.		SAINT-GERMAIN.	BARRAL.
J. Delaunay.		CANDEILH.	AMAURY.
Lorin.		BOISSELOT.	KÉRAVAL.
Desbrazures.		CHAUMONT.	BOUDIER.
Amélie.	Mmes	BÉRENGÈRE.	N. MARTEL.
Anna.		PIERSON.	RÉAL.
Mme de Flécheux.		DUBOSQ.	RÉGIS.
Un tapissier.	MM.	ROGER.	RITEL.
Un marchand.		BACHELET.	DALIER.

— Le fils de Jules Barbier, M. Pierre Barbier, vient de faire représenter (5 avril) à la salle vacante des Menus-Plaisirs, qu'il a louée à cet effet, un drame intitulé *l'Indigne*, et dont le sujet est l'histoire de la duchesse de Chaulnes mise en scène avec son mari, sa dure et rigide belle-mère, et même ses enfants. C'est un drame de police correctionnelle, d'un médiocre intérêt et surtout d'une composition et d'une exécution plus médiocres encore. A une complète inexpérience, M. Barbier fils joint une grande naïveté, si bien que le

public s'est mis à « égayer » les endroits de la pièce qui, dans la pensée de l'auteur, auraient dû causer le plus d'émotion et faire couler le plus de larmes.

L'interprétation d'*Indigne*, à part Mme Daudoird, qui représente la sévère belle-mère, ne comprend que des comédiens inconnus, et, par conséquent, sans autorité suffisante pour empêcher une pièce, déjà si compromise par elle-même, de tomber tout à fait.

VARIA. — *La Vente de Louis Leloir*. — Les œuvres et objets d'art composant l'atelier du regretté peintre Louis Leloir viennent d'être vendus aux enchères publiques. Cette vente importante a donné lieu à plusieurs vacations, et a dépassé un produit de 300,000 francs. Dans cette vente figuraient plusieurs études et esquisses des célèbres dessins dont Leloir a illustré la grande édition de Molière, de la Librairie des Bibliophiles. Voici quelques-uns des prix atteints par ces esquisses, dont beaucoup n'étaient que de simples ébauches :

La Muse de Molière.	1,950 fr.
L'École des Maris.	625
George Dandin.	600
La Princesse d'Élide.	720
Le Bourgeois gentilhomme (d'après M. Berthelier).	1,080
Les Fourberies de Scapin (d'après M. Coquelin).	1,280

Les Femmes savantes (Trissotin dans quatre attitudes différentes). . . . . 3,740 fr.

A voir ces chiffres, on peut juger quels prix auraient atteints les dessins terminés, qui sont de véritables chefs-d'œuvre, et dont M. Jouaust, l'éditeur du *Molière*, est resté possesseur. On lui en a bien offert des sommes considérables, mais il tient à les conserver, parce qu'indépendamment de leur valeur artistique, ils ont pour lui un intérêt d'affection qui les lui rend surtout précieux. On peut, d'ailleurs, se rendre compte de l'intimité qui s'était établie entre Louis Leloir et son éditeur en lisant la lettre suivante, qu'il lui adressa lorsque le dernier volume de *Molière* eut paru.

Mon cher Monsieur Jouaust,

Voici notre œuvre enfin terminée. Depuis sept années j'ai mis votre patience à une rude épreuve. Ne m'en veuillez pas : c'était une grosse tâche, je vous assure, qu'illustrer *Molière*, après ce qu'ont fait tant d'artistes remarquables. On a dit de la poésie qu'elle a été inventée pour charmer les hommes ; c'est aussi, à mon avis, pour les unir, car nous devons au grand poète une bonne part de la sympathie que nous avons l'un pour l'autre. Je lui voue, à cause de cela surtout, une très grande reconnaissance, en faveur de laquelle il me pardonnera peut-être de l'avoir aussi imparfaitement traduit. Permettez-moi, mon cher collaborateur, d'ajouter à ce titre celui d'ami en vous serrant les deux mains très fort.

Les Gestes au théâtre. — Très piquante boutade, à ce sujet, dans l'un des derniers feuilletons de Sarcey, et qui mérite d'être conservée :

« Tout étant convention au théâtre, il y a des gestes qui sont également conventionnels, mais comme la règle est que les conventions se renouvellent et changent à peu près tous les cinquante ans, tel geste qui, par convention, a exprimé longtemps une idée ou un sentiment au théâtre se démode et semble ridicule à la génération suivante.

Il y a trente ou quarante ans, lorsqu'un acteur voulait signifier au public qu'il était fort en colère et qu'il allait gifler une personne qui avait tenu sur lui de mauvais propos, il saisissait d'une main fébrile le revers gauche de sa redingote, prenait le revers droit de l'autre main, la boutonnait fiévreusement, et, l'opération faite, enfonçait de cette même main droite par un coup sec son chapeau sur sa tête; cela voulait dire clairement :

« Attends, mon bon! tu vas recevoir une forte roulée! »

S'il portait une canne, il exécutait avec elle une sorte de moulinet; cela voulait dire :

« Je suis un brave à trois poils! »

Un jeune homme avantageux à qui l'on parlait d'une jeune femme plantait ses deux pouces dans les entournures de son gilet en écartant sa poitrine, et tout le public se disait immédiatement :

« Elle a été sa maîtresse, ou il veut le faire croire. »

Deux hommes se rencontraient sur la scène, ils se mettaient à causer, et l'un d'eux, passant d'un mouvement familier son bras derrière le cou de l'autre, continuait la conversation. Il n'en fallait pas davantage pour indiquer au public que ces deux messieurs avaient été camarades de collège et qu'ils nourrissaient l'un pour l'autre une affection qui tenait de la camaraderie.

Deux personnes étaient en scène, l'une parlant à l'autre avec beaucoup de chaleur, l'autre prenait la breloque de sa montre et la faisait sauter : c'était un signe indubitable d'indifférence ou de mépris.

Je pourrais multiplier ces exemples tirés d'un théâtre que j'ai beaucoup étudié, le théâtre d'il y a vingt-cinq ou trente ans.

Ces gestes, qui étaient tout de convention, car vous n'avez jamais vu un homme, j'entends un homme bien élevé, fourrer ses pouces dans les entournures de son gilet, passer son bras sur le cou d'un ami, brandir sa canne et boutonner sa redingote, ont disparu pour la plupart ; ils nous paraîtraient ridicules aujourd'hui ; il est probable qu'ils sont remplacés par d'autres qui ne valent pas beaucoup mieux, mais dont nous ne sentons pas l'impertinence, parce que, pour le moment, la convention les protège. »

Paris disparu. — Tel est le titre d'une série de docu-

ments historiques et anecdotiques publiés par nôtre confrère Jehan Valter. Nous avons trouvé, dans la première partie, consacrée aux Tuileries, la description suivante de la fameuse armoire de fer, qui joua un rôle décisif et fatal dans le procès de Louis XVI :

« Dans la chambre à coucher de Louis XVI, et à côté de son lit, était une porte donnant dans un couloir boisé d'environ six pieds de longueur sur trois de largeur, n'ayant d'autre jour que celui qui s'introduisait par la porte lorsqu'elle était ouverte. En face de cette porte s'en trouvait une autre donnant entrée dans la chambre du Dauphin. C'est dans ce couloir qu'était renfermée la cachette. Pour y parvenir, on levait un panneau de la boiserie qui laissait à découvert une porte de fer d'à peu près un pied et demi carré, fermant à clef et élevée de quatre pieds du parquet. Cette petite porte masquait un enfoncement pratiqué dans le mur donnant sur le jardin. Celui qui avait fait cette cachette n'avait pris aucune dimension ni précaution pour lui donner une forme quelconque ; c'était tout bonnement un trou informe, inégal, raboteux, de deux pieds de profondeur sur quinze pouces de diamètre à son entrée, et allant toujours en diminuant. Tel était, en réalité, ce qu'on a nommé l'armoire de fer. »

Il paraît que quand Louis-Philippe entra aux Tuileries — c'est du moins M. Jehan Valter qui l'assure, — il entendit chanter, hurler, beugler dans le jardin un re-

frain moitié comique, moitié flatteur dont voici les paroles, qui ont, depuis, servi de type à beaucoup de refrains du même genre :

Après le combat civil
Des grandes journées,
Qui va renouer le fil
De nos destinées,
Français, nous voilà sauvés.
Voyez sortir des pavés

Le roi po po po,
Le roi pu pu pu,
Le roi po, le roi pu,
Le roi populaire !
C'est bien notre affaire.

Il a, ce roi de Paris,
Que l'on environne,
Un riflard, un chapeau gris
Pour sceptre et couronne.
Le luron le sait fort bien.
Comme il a l'air faubourien,

Le roi po po po,
Le roi pu pu pu,
Le roi po, le roi pu,
Le roi populaire !
C'est bien notre affaire.

La Mort d'un faussaire. — Le docteur Saphira, qui offrit en vente en Angleterre, il y a deux ans, le manuscrit d'une partie du Nouveau Testament, manuscrit qui fut

reconnu faux, est mort dernièrement à Rotterdam. Le malheureux s'est suicidé.

C'est au British Museum, en 1882, que furent exposés les fameux manuscrits bibliques dont le docteur Saphira prétendait avoir fait la découverte, et qu'il déclarait absolument authentiques. M. Clermont Ganneau, un Français, fut alors chargé par notre ministre de l'instruction publique d'aller examiner ces manuscrits et de faire un rapport à leur sujet.

« La foule, dit *le Temps*, se pressait chaque jour plus nombreuse au British Museum, autour de la vitrine où quelques spécimens étaient solennellement exposés à sa curiosité haletante. M. Gladstone, le premier ministre, était venu en personne les honorer de sa visite. Le possesseur, un habitant de Jérusalem, le docteur Saphira, en ce moment à Londres, en demandait froidement la bagatelle d'un million de livres sterling, soit vingt-cinq millions de francs !

« Le résultat de l'examen auquel s'est livré notre savant compatriote est venu malheureusement couper court à ce bel enthousiasme. Après avoir obtenu, non sans peine, communication de ces documents, non seulement il a constaté qu'ils étaient l'œuvre d'un faussaire moderne, mais encore il a réussi à établir rigoureusement, pièces en main, comment le faussaire avait procédé à leur fabrication.

« Ces documents consistent en bandes de cuir lon-

gues et étroites, d'un grand aspect de vétusté, couvertes de caractères moabites. Ils contiennent de longs extraits, plus ou moins défigurés, du Deutéronome, serrés, écrits à l'encre et au kalam et disposés en colonnes. Un des premiers hébraïsants d'Angleterre, le docteur Ginsburg, les a déchiffrés, traduits et publiés avec une ardeur et une patience dignes d'un meilleur sort.

« Le faussaire a tout simplement pris un de ces grands rouleaux, — âgé peut-être de deux ou trois siècles, — rituels de synagogue contenant le Pentateuque en caractères hébreux modernes ; il y a découpé la marge inférieure, vierge d'écriture, et s'est servi de ces bandes pour opérer sa transcription du texte biblique dans l'alphabet moabite de la stèle du roi Mesa (neuvième siècle avant notre ère) découverte il y a une quinzaine d'années justement par M. Clermont-Ganneau et rapportée par lui au Louvre.

« Malheureusement, on ne pense pas à tout. Le faussaire n'a pas fait attention à un détail insignifiant en apparence qui est devenu entre les mains de M. Clermont-Ganneau une preuve écrasante. Les bandes moabites ont conservé sous les caractères apocryphes les traces à peine visibles, mais indélébiles, de la réglure primitive du rouleau, réglure faite, selon l'usage, au poinçon, ainsi que les plis caractéristiques qui séparent les colonnes du texte hébreu dans les rouleaux de sy-

nagogue. Il suffit de superposer ces bandes suspectes à la marge inférieure d'un de ces rouleaux pour que la fraude saute aux yeux.

« La démonstration est absolue. Le faussaire a été pris littéralement la main dans le sac. »

Ajoutons que M. Ernest Renan, plus expert que qui que ce soit en ces matières d'origines hébraïques, déclara également, après examen, que les prétendus manuscrits bibliques n'étaient que l'œuvre d'un faussaire.

Molière jugé par un Allemand. — Le dernier numéro du *Moliériste* contient une bien jolie lettre de Ludwig Bœrne, cet Allemand qui a décrit nos mœurs sous le titre de *Tableaux de Paris*, après avoir longtemps séjourné en France. Voici le passage principal de cette lettre, d'une si grande justesse d'appréciation, et qui n'est pas moins intéressante aujourd'hui qu'à l'époque où elle a été écrite :

Paris, 15 février 1831.

Hier j'ai vu au Théâtre-Français deux pièces de Molière : *l'Etourdi* et *le Malade imaginaire*. Là il est permis de rire en tout honneur, sans avoir besoin d'en rougir au réveil du lendemain ! *C'est presque un miracle, qu'un éclair qui a quitté les nues il y a 170 ans, — époque de la mort de Molière, — enflamme encore aujourd'hui.* Combien de temps rira-t-on de Scribe ? Mais voilà comme ils sont, les auteurs comiques de

nos jours. *Ils nous montrent les folies à la mode; mais Molière nous a peint les folies éternelles des hommes.* Je contemplai avec amour et recueillement le buste de Molière qui, au foyer, regarde celui de Voltaire. Molière a le regard doux qui vous réchauffe, la bouche amicalement souriante qui dit : « Je vous connais, ô bons hommes fous ! » Voltaire relève sardoniquement la lèvre inférieure, et ses yeux chauds et perforants disent : « Je vous connais, gredins, coquins, filous ! » Pour bien comprendre les pièces de Molière, il faut les voir jouer à Paris. Molière les a jouées lui-même, et sa tradition s'est maintenue jusqu'à nos jours sans variation sur la scène, comme la parole imprimée dans le livre. C'est seulement depuis que j'ai vu jouer Molière ici que je me suis aperçu des *clous* dont il s'est servi pour accrocher le jeu scénique, et qui n'avaient pas frappé mes yeux avant cette expérience. Et comme on représente tout ici d'une manière excellente ! Le meilleur orchestre ne peut avoir un ensemble plus harmonieux. C'est quelque chose de touchant que de voir ces vieux habits, ces vieilles mœurs, d'entendre ces vieilles saillies, et le rire immortel des Français ; oui, il y a quelque chose de vénérable dans tout cela.

Cette lettre est extraite d'une des correspondances que Ludwig Boerne adressait de Paris aux journaux allemands. Cet intéressant écrivain, politique et littéraire à la fois, et que ses opinions avaient obligé à quitter son pays (il était né à Francfort en 1786), est mort à Paris en 1837. Il a, au Père-Lachaise, un monument dû au ciseau de David d'Angers.

Vers bizarres. — Notre confrère Félicien Champsaur publie dans l'*Evénement* la bizarre et originale poésie

qui suit, et qui devrait bien plutôt s'appeler la *Désillusion* que l'*Idéal*.

On remarquera — autre originalité — que contre l'usage notre confrère ne commence ses vers par une lettre majuscule qu'après un point terminant une phrase :

L'IDÉAL

A Esther Waitling.

Un soir d'avril et de soleil,
quand j'étais petite, ma mère
me dit une chanson amère
qui, la nuit, troubla mon sommeil :

Idéal, toi qui nous exhortes,
celles qui croyaient au bonheur,
à l'amour, dans le déshonneur
sont mortes.

Les fous, les redresseurs de torts,
ceux qui pourchassaient dans le monde
le traître noir, le lâche immonde,
sont morts.

Qui dispersera ces escortes
de plaisirs, de dérisions?
Les consolantes illusions
sont mortes.

Plus d'amoureux, puisque les forts,
les soldats qu'un devoir enlève,
les poètes, princes du rêve,
sont morts.

La nuit tranquille ouvre ses portes.
Les jeunes héros glorieux
sont morts; les vierges aux doux yeux
sont mortes.

Il fallait, sous le ciel vermeil,
étrangler ma vie éphémère,
quand j'étais petite, ma mère,
ce soir d'avril et de soleil.

Mignet jugé par Jules Simon. — Aux funérailles de Mignet, qui ont eu lieu le 28 mars au Père-Lachaise, trois discours ont été prononcés : le premier par M. Martha, au nom de l'Académie des sciences morales et politiques; le second par M. Ch. de Mazade, au nom de l'Académie française ; le troisième par M. Jules Simon, comme ami du défunt.

Voici le principal passage de ce dernier discours, celui qui a produit le plus d'émotion et qui contient, en effet, un portrait bien touchant du Mignet des dernières années :

« Le respect universel l'entourait dans cette vie retirée et modeste; et tels étaient la douceur et le charme de son commerce, la courtoisie bienveillante et caressante de son langage, qu'il faisait naître autour de lui l'amitié autant que le respect. L'Académie, la science, la société française, ne pouvaient faire une plus grande perte. Il était pour nous tous un guide et un modèle; il avait cette indépendance du jugement et les belles

croyances spiritualistes qui sont l'honneur de l'intelligence humaine; il pratiquait sans faste ces fortes vertus aussi nécessaires à un peuple pour rester libre que pour le devenir. Il a marché droit devant lui, pendant près d'un siècle, en faisant de beaux livres et en donnant de beaux exemples. Je salue ces restes vénérés avec l'émotion d'un patriote et avec un cœur reconnaissant. »

Au bon vieux temps. — Nous sommes en Savoie, dans la province du Faucigny, et en l'an de grâce 1824. La garde urbaine de La Roche avait à sa tête un tambour-major, du nom de Martin Humbert, dont la lèvre supérieure était ornée d'une magnifique paire de moustaches. Or, il advint que ces moustaches, qui donnaient à notre homme une tournure de *carbonaro*, parurent suspectes à l'autorité militaire sarde, qui réclama la suppression de cet ornement séditieux par la lettre suivante, adressée à M. le syndic de La Roche, et dont notre collaborateur M. Emile Maison a tenu l'original ès mains propres.

Bonneville, le 17 juillet 1824.

Monsieur le Sindic,

Le 8 du courant je envoyer deux carabiniere de cette station à la roche, pour mantenir le bon ordre, de manière que ayant fait rencontre du tambour-maître de la Compagnie de votre Commune, le quelle avez de mostaches longues nuisible au Gouvernement, le Carabinier lui ont fait la proposition de

le faire couper. Celui-ci ayant fait une réponse peu analogue a la question par concequence je vous prie M. le Sindic de vouloir bien lui faire desuite couper pour éviter quelque circonstance funeste à son égard.

Je vous salue avec consid...
Le Bg[r] Commandant le lieutenence des Carabinieres de la province
BOLLA.

Etant donné le style de ces messages, il se conçoit de reste que, redevenue française depuis 1860, la Savoie ne regrette pas trop ses anciens gendarmes. Ah! c'est qu'en ce temps-là il ne faisait pas bon porter des moustaches suspectes de libéralisme dans les États de S. M. le roi de Sardaigne!

PETITE GAZETTE. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient de procéder à l'élection du successeur de M. Th. Henri Martin, décédé. Au premier tour de scrutin, M. le général Faidherbe a obtenu 11 voix et M. de Boislisle 9; au second tour, M. le général Faidherbe a été élu par 20 voix.

— M. Schœlcher, sénateur, vient de faire don à la Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts de sa magnifique collection de gravures, qui se compose de 9,000 pièces. C'est l'histoire complète de la gravure depuis son invention jusqu'à nos jours. Cette précieuse collection n'est pas évaluée à une valeur moindre de 200,000 francs.

— M[lle] Jeanne Dentu, fille de notre sympathique ami l'éditeur Dentu, du Palais-Royal, et petite-fille, par sa mère,

du célèbre peintre Decamps, a épousé le 3 avril le comte Henry de La Batut.

Nécrologie, 25 mars. — M. Ferd. Moreau, officier de la Légion d'honneur, ancien syndic de la Compagnie des Agents de change; très connu aussi dans le monde des artistes par la protection fructueuse et éclairée dont il a donné de si fréquentes preuves.

27 mars. — Notre confrère Henri Vrignault, ancien rédacteur de *la Liberté*, du *Soir*, du *Gil-Blas*, etc. Il avait joué un rôle très distingué pendant la Commune, s'était vaillamment défendu contre elle et avait ainsi mérité la croix de la Légion d'honneur.

— M. Paul Balze, artiste peintre, élève d'Ingres. On lui doit surtout de bonnes copies de Raphaël et d'Ingres. Il avait soixante-neuf ans.

28 mars. — Le général Guillon, en retraite depuis cinq ans et qui a commandé en 1870 la cavalerie du corps du général Vinoy pendant la célèbre retraite de Mézières. Il avait soixante-huit ans.

— M. Agniel, avocat à Saint-Pons (Hérault), ancien député. Né en 1829, il avait été nommé député de l'arrondissement de Saint-Pons, en 1877, et non réélu aux dernières élections.

30 mars. — Le caricaturiste Gilbert Randon. Il avait fait tous les métiers. Clerc d'avoué, puis commis-libraire, apprenti verrier, apprenti lithographe, il s'engagea à seize ans dans un régiment de cavalerie, où il mérita les galons de maréchal des logis. C'est seulement en 1850 que, grâce à son cousin Nadar, il put commencer à travailler à Paris et à gagner sa vie à l'aide de son fantaisiste crayon. Il a depuis cette époque un peu collaboré à tous les journaux illustrés, mais surtout au *Journal pour rire* et au *Journal amusant*. Il avait soixante-dix ans, étant né à Lyon, le 8 octobre 1814.

3 avril. — Le célèbre peintre allemand Gustave Richter,

né en 1822. Il était surtout connu en Prusse pour ses portraits. Il a aussi exposé à Paris, notamment en 1846, en 1855 (Exposition universelle), où il eut une deuxième médaille; en 1857 et 1859, et enfin en 1867, à la grande Exposition internationale du Champ de Mars. Il avait épousé une fille de Meyerbeer.

5 avril. — Le poète allemand Emmanuel Geibel, décédé à Lubeck, sa ville natale, à soixante-onze ans. Il a publié un intéressant ouvrage sur l'histoire de la poésie française.

Le 6 avril est morte, à près de quatre-vingt-dix ans, une femme qui portait un des noms les plus glorieux et les plus justement populaires de la France guerrière, la baronne Daumesnil, ancienne surintendante de la maison de la Légion d'honneur à Saint-Denis. C'était une femme d'un grand cœur, d'une intelligence supérieure, et elle avait gardé jusque dans la plus extrême vieillesse non seulement une vigueur d'esprit et une mémoire prodigieuses, mais surtout une grâce, une amabilité juvéniles qui la faisaient chérir de tous ceux qui la connaissaient. Née en 1795, veuve, depuis 1832, du glorieux défenseur de Vincennes, elle avait voué à ce héros qu'elle avait voulu épouser, alors qu'il avait déjà sa fameuse *jambe de bois*, une adoration que chaque année accumulée sur son veuvage semblait rendre plus vive. La baronne Daumesnil a laissé en manuscrit des *souvenirs* qui seront certainement publiés un jour et dans lesquels elle vit tout entière avec son cœur généreux et son âme brûlante. Ajoutons que sa petite-fille, la vicomtesse Thérèse de Clairval, dont on connaît le talent de peintre et de sculpteur, vient d'envoyer au Salon un admirable portrait de sa grand'mère, achevé huit jours à peine avant la mort de la vénérable baronne.

VARIÉTÉS

COMMENT SE FAIT UNE PIÈCE DE THÉATRE

M. Abraham Dreyfus, dans une causerie qu'il a faite récemment au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, et que publie la *Revue politique et littéraire*, a recherché « comment se fait une pièce de théâtre ». Notre spirituel confrère avait eu l'ingénieuse idée de le demander d'abord aux auteurs dramatiques eux-mêmes, et les plus en renom, les plus illustres, lui ont répondu par des lettres qui contiennent, à ce sujet, une série de consultations bien fines, souvent sérieuses sous l'apparence du badinage, et qui constituent, enfin, un ensemble documentaire qu'il serait bien regrettable de ne pas conserver. Le rôle de notre *Gazette* étant précisément d'empêcher les curiosités de ce genre de disparaître à jamais avec le journal qui les avait d'abord recueillies, nous reproduirons successivement les onze lettres adressées à M. Dreyfus, et qui sont signées des noms de MM. Dumas fils, Augier, Sardou, Labiche, Legouvé, C. Doucet, E. Gondinet, Th. de Banville, d'Ennery, Zola et Ed. Pailleron.

LETTRE DE DUMAS FILS

Mon cher confrère et ami,

Vous me demandez comment on fait une pièce. Vous me faites beaucoup d'honneur, mais vous m'embarrassez beaucoup.

A force d'études, de travail, de patience, de mémoire, d'énergie, un homme pourra faire croire qu'il est un peintre, ou un sculpteur, ou un musicien. Il y a dans ces arts-là des procédés matériels et mécaniques que l'on peut s'approprier, grâce auxquels on peut acquérir du talent, de l'habileté surtout, parvenir au succès. Le public à qui ces œuvres sont soumises, n'ayant pas fait les études techniques, regarde déjà comme supérieurs à lui ceux qui les ont faites. Il sent qu'on peut toujours lui répondre, quand il émet un jugement : « Avez-vous appris la peinture, la sculpture, la musique ? Non ? Alors n'en parlez pas si légèrement. Vous n'êtes pas à même de juger. Il faut être du métier pour comprendre les beautés, etc., etc. » Et c'est ainsi que ce bon public se laisse souvent imposer, en peinture, en sculpture, en musique, certaines écoles et certaines renommées. Il n'ose pas protester. Mais, en matière de drame ou de comédie, ce n'est plus la même chose. Il est partie intéressée et se porte, pour ainsi dire, partie civile.

La langue que nous parlons sur le théâtre, c'est celle qu'il parle tous les jours ; les sentiments que nous peignons, ce sont les siens ; les personnages que nous faisons agir, c'est lui-même dans les passions qui lui sont connues, dans des situations qui lui sont familières. Pas d'études préparatoires nécessaires ; pas d'initiation indispensable dans un atelier ou dans une école ; des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, voilà tout

ce qu'il lui faut. Dès que nous nous écartons, je ne dis pas de la vérité, mais de ce qui est la vérité pour lui, il ne nous écoute plus. Car, au théâtre comme dans le monde, dont le théâtre est la représentation, il y a deux vérités : l'absolue, celle qui finit toujours par s'imposer, et puis, sinon la fausse, du moins la conventionnelle, celle qui est dans les habitudes, dans les mœurs, dans les nécessités sociales; celle qui ne transige pas et se révolte, et celle qui s'accommode et se prête à la faiblesse humaine, enfin celle d'Alceste et celle de Philinte.

Ce n'est qu'en faisant toutes sortes de concessions à la seconde que nous pouvons arriver à conclure par la première. Le public, comme tous les souverains, comme les rois, les peuples et les femmes, n'aime pas qu'on lui dise la vérité, toute la vérité. Ajoutons bien vite qu'il a une excuse, c'est que cette vérité, il ne la connaît pas; on la lui a rarement apprise. Aussi veut-il qu'on le flatte, qu'on le plaigne, qu'on le console, qu'on l'enlève à ses préoccupations et à ses misères, presque toutes nées de son ignorance, mais qu'il n'en considère pas moins comme les plus grandes et les plus imméritées qui soient, parce que ce sont les siennes.

Ce n'est pas tout : par un effet d'optique très curieux, les spectateurs se voient toujours dans le personnage bon, tendre, généreux, héroïque, que nous mettons en scène; et dans le personnage vicieux, ridicule, il ne voit jamais que ses voisins. Comment voulez-vous alors que

la vérité que nous lui disons lui serve à quelque chose?

Mais je m'aperçois que je ne réponds pas du tout à ce que vous me demandez.

Vous voulez que je vous dise comment on fait une pièce, et je vous dis, ou plutôt j'essaye de vous dire ce qu'il faut mettre dedans.

Eh bien, mon cher ami, si vous voulez que je sois très franc, je vous avouerai que je ne sais pas comment on fait une pièce. Un jour, il y a longtemps de cela, je sortais à peine du collège, j'adressai la même question à mon père; il me répondit : « C'est bien simple : le premier acte clair, le dernier acte court, et de l'intérêt partout. »

Le procédé est bien simple, en effet. Il ne reste plus qu'à savoir s'en servir; c'est là que la difficulté commence. Celui à qui on le communique ressemble assez à un chat qui a trouvé une noisette. Il la retourne dans tous les sens sous sa patte parce qu'il entend quelque chose qui remue dans la coque; mais il ne peut pas l'ouvrir. Autrement dit, il y a ceux qui savent faire une pièce de *naissance* (je ne dis pas que ce soit héréditaire), et puis il y a ceux qui ne le savent pas tout de suite, et ceux-là ne le sauront jamais. On est ou on n'est pas auteur dramatique; la volonté et le travail n'y peuvent rien. Il y faut la grâce. Je crois que tous ceux à qui vous demanderez comment ils font des pièces, s'ils savent vraiment en faire, vous répondront qu'ils ne

savent pas comment ils les font. C'est un peu comme si vous demandiez à Roméo comment il a fait pour être amoureux de Juliette et pour se faire aimer d'elle; il vous répondrait qu'il ne le sait pas et que ça s'est fait tout seul.

Tout à vous.

LETTRE D'ÉMILE AUGIER

Mon cher Dreyfus,

Vous me demandez la recette pour la fabrication des comédies : je ne la connais pas, mais je suppose qu'elle doit un peu ressembler à celle que le sergent donne au conscrit pour la fabrication des canons :

« Tu prends un trou et tu mets du cuivre autour. »

Si ce n'est pas la seule, c'est au moins la plus usitée. Peut-être y en aurait-il une autre qui consisterait à prendre du cuivre, à faire un trou au milieu et à pratiquer une lumière au bout. Dans les canons, ce trou s'appelle l'âme: comment s'appellerait-il dans une œuvre dramatique? Trouvez-lui un autre nom, si celui-là ne vous plaît pas.

Voilà tous les renseignements que je peux vous donner. Ajoutez-y, si vous voulez, ce conseil d'un sage à un dramaturge dans l'embarras :

« Imbibez votre cinquième acte de douces larmes et saupoudrez les quatre autres de traits d'esprit. »

Je ne crois pas que l'auteur ait suivi ce conseil.

Cordialement à vous,

LETTRE DE SARDOU

Mon cher ami,

Il n'est pas si facile de vous répondre que vous le pensez... Il n'y a pas qu'une façon de *faire une pièce de théâtre*. Et chacun a la sienne, suivant son tempérament, sa nature d'esprit et sa méthode de travail. Que si vous me demandez quelle est la mienne, c'est-à-dire mon procédé, je vous répondrai que cela ne se formule pas comme la recette du Canard à la rouennaise ou de la Poularde au gros sel. Ce n'est pas cinquante lignes qu'il y faudrait, mais deux, trois cents, et, cela fait, je ne vous aurais dit encore que ma façon de travailler, qui n'a rien de général et qui ne prétend pas à être la meilleure. C'est celle qui m'est naturelle, voilà tout. Vous la trouverez, du reste, indiquée en partie dans la préface de la *Haine* et dans une lettre que j'ai écrite à La Pommeraye à propos de *Fédora*...

Bref, mon cher ami, s'il y a des règles et des règles

invariables, précises, éternelles pour l'art dramatique, règles que les impuissants, les ignorants, les sots ou les fous sont les seuls à méconnaître et dont ils sont les seuls à vouloir s'affranchir, il n'y a pas d'autre méthode, pour la conception et l'enfantement d'une pièce, que de savoir très exactement où l'on va et de prendre le meilleur chemin qui y conduit. Seulement, les uns y vont à pied, les autres en voiture, ceux-ci en chemin de fer, X... en cul-de-jatte, Hugo en ballon. Les uns restent en route, les autres dépassent le but. Tel roule dans un fossé, tel autre s'égare dans un chemin de traverse. Et, en somme, celui-là va droit au but qui a le plus de bon sens.

C'est la grâce que je vous souhaite et à moi aussi.

LETTRE DE LABICHE

Chacun fait selon son inspiration et son tempérament. Les uns chantent la note gaie, les autres éprouvent plus de plaisir à faire pleurer.

Quant à moi, voici comment je procède :

Quand je n'ai pas d'idée, je ronge mes ongles et j'invoque la Providence.

Quand j'ai une idée, j'invoque encore la Providence, mais avec moins de ferveur, parce que je crois pouvoir me passer d'elle.

C'est très humain, mais très ingrat.

J'ai donc une idée, ou je pense en avoir une.

Je prends une main de papier blanc, du papier de fil — je ne trouve rien sur un autre — et j'écris sur la première page :

PLAN

J'entends par plan la succession développée, scène par scène, de toute la pièce, depuis son commencement jusqu'à sa fin.

Tant qu'on n'a pas la fin de sa pièce, on n'en a ni le commencement ni le milieu. Ce travail est évidemment le plus laborieux; c'est la création, l'accouchement.

Une fois mon plan fini, je le reprends et je demande à chaque scène à quoi elle sert, si elle prépare ou développe un caractère, une situation, enfin si elle fait marcher l'action. Une pièce est une bête à mille pattes qui doit toujours être en route. Si elle se ralentit, le public bâille ; si elle s'arrête, il siffle.

Pour faire une pièce gaie, il faut avoir un bon estomac.

La gaieté est dans l'estomac.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 8 — 30 AVRIL 1884

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Érection de la statue de Gambetta. — Le Vendredi-Saint des libres-penseurs. — Fin de la grève d'Anzin. — Clôture de l'Opéra-Populaire. — Lettres inédites de Th. Rousseau. — Théâtres : Odéon, Comédie-Française, Vaudeville.

Nécrologie : Le député Azémar, le baron Sers, M. Thorel, le fils du maréchal Clauzel, M. Dumas (J.-B.), le député Haentjens, M. Dentu, la duchesse d'Albuféra, le député Reyneau, M. de Leuven, Mme Arnaud (Angélique), M. Houdin (Pierre-Auguste), M. Vervoitte (Ch.), Mme Scribe, M. Guyot-Montpayroux; MM. Reade (Ch.) et Taylor (Henry).

Varia : Mlle Georges. — Homard à la Coppée. — Un Menu exotique. — Les Mots de la quinzaine.

Variétés : Comment se fait une pièce de théâtre.

LA QUINZAINE. — Le 14 avril la ville de Cahors a élevé une statue à la mémoire éternelle du plus illustre de ses enfants, à Léon Gambetta, né dans cette ville en 1838. La cérémonie d'inauguration de cette statue, due au ciseau inspiré, mais aussi un peu fantaisiste de Falguière, est devenue une sorte de fête nationale. La solennité était présidée par M. Jules Ferry, président du conseil, entouré de plusieurs ministres, au nombre

desquels le général Campenon, ministre de la guerre, représentant l'armée. Le président de la République s'était également fait représenter par le secrétaire général de la présidence, le général Pittié.

Naturellement un grand nombre de discours ont été prononcés à cette inauguration, soit devant la statue, soit dans des banquets, soit pendant la réception des autorités locales. M. Jules Ferry a, pour sa part, pris plus de dix fois la parole avec une égale bonne humeur et une inspiration toujours heureuse et soutenue. Nous avons déjà dit, ici même, que, comme orateur gouvernemental, M. Jules Ferry avait fait en quelques années des progrès considérables. Il est arrivé aujourd'hui à la perfection relative en ce genre ; à coup sûr il ne peut donner plus. A une grande facilité de parole, il joint une habileté excessive dans le choix des mots et dans la conduite des périodes ; il parle avec une sorte de bonhomie familière qui ne réussit pas à tous les orateurs. S'il n'a pas à la tribune le grand talent littéraire de M. de Broglie, ni le style étudié et la parole circonspecte et comme retenue de M. Buffet, il a, en revanche, une grande supériorité sur ces deux remarquables *leaders* du Sénat, c'est la sincérité et la persuasion. Ajoutons qu'il a eu l'art de conquérir ainsi l'oreille des deux chambres et que sa situation de premier ministre s'en trouve aujourd'hui consolidée et renforcée, et pour longtemps inattaquable.

Dans le discours qu'il a prononcé devant la statue de Gambetta, M. Jules Ferry a tracé de son héros un rapide et émouvant portrait où il a atteint presque à la grande éloquence. L'effet de ce passage a été considérable, et de successifs applaudissements ont souvent interrompu la brillante parole de l'orateur. Le morceau est à citer tout entier, et il mérite d'être conservé, parce qu'il peint admirablement le rôle de Gambetta pendant les quatre mois qu'a duré sa dictature en province, et que ces quatre mois ont fait plus, en somme, pour son immortelle popularité que les dix années de discussions et de luttes parlementaires qui les ont suivis.

« ... C'est le propre des grandes âmes, qui n'ont vécu que pour les grandes choses, d'échapper au sort commun des renommées d'un jour. C'est leur honneur et c'est leur récompense de laisser après elles le plus pur de leur essence, de ne s'éloigner que pour nous faire mieux mesurer la place qu'elles tenaient au milieu de nous et, dégagées par la mort même des ombres passagères qu'accumulent autour des meilleurs de ce monde les passions et les préjugés, de reparaître plus hautes et plus sereines et d'entrer de plain-pied dans l'immortalité. Dans les annales de notre grand pays, dans cette histoire si mêlée de grandeurs et de revers, il est des époques éclatantes, soit dans la gloire, soit dans l'épreuve, qui semblent tenir dans un seul nom. Les autres noms s'effacent à la longue et, tôt ou tard,

l'un après l'autre, s'en vont dans l'immense oubli. Mais ceux qui sont liés aux grandes douleurs ou aux grandes joies de la patrie, — aux grandes douleurs surtout, — passent de bouche en bouche et de siècle en siècle comme un mot d'ordre, comme un drapeau.

« Cette gloire, la plus haute à laquelle un mortel puisse prétendre, elle est la tienne, ô Gambetta!

« Dans une de ces crises formidables où les plus vaillants hésitent et abandonnent, où la nationalité menace de sombrer dans la tempête, avoir été plus que le bras, l'âme de la France! à ce grand peuple surpris, saisi, paralysé, séparé tout à coup de son centre vital, de son gouvernement, de ses armées toutes assiégées ou prisonnières, à cette nation éperdue, sans phare et sans boussole, avoir rendu le courage et les armes, refait le cœur du peuple, trouvé des chefs et des soldats, fait jaillir du sol de la vieille Gaule en cinq mois six cent mille combattants, six cent mille hommes sachant mourir, tenir tête partout et jusqu'au bout balancer le destin, arracher enfin du gouffre le plus profond où jamais peuple se fût abîmé l'honneur, la consolation, le relèvement de la patrie, telle fut son œuvre : improvisation surprenante, ébauche colossale, légende travestie d'abord et reniée par les partis, mieux connue, mieux jugée à mesure qu'on s'en éloignait, et qui ne peut que grandir dans l'impartiale histoire... »

— Il est devenu de mode, dans un certain monde,

de fêter d'une manière spéciale le Vendredi-Saint. C'est le seul jour de l'année où presque tout le monde, pratiquants ou non pratiquants, se croie obligé de faire maigre. Les bouchers ferment leurs boutiques, les théâtres n'ouvrent pas leurs portes, et le soir on nous donne en quelques endroits consacrés à la bonne musique des concerts spirituels où domine en effet l'élément religieux : *Stabat*, *Requiem*, *oratorios*, etc.

Or, ce même jour est fêté, disons-nous, d'une autre manière par des personnes d'un certain monde qui s'intitulent Libres-Penseurs. Il paraît que pour le libre-penseur, c'est une grande preuve d'indépendance et de liberté personnelle que de faire gras le Vendredi-Saint. Aussi plusieurs banquets se sont-ils organisés ce jour-là à Paris, dans la banlieue, et même dans quelques grands centres de province. Jusqu'à ce jour ces banquets n'avaient été qu'une protestation antireligieuse ; cette fois la politique s'en est mêlée. Ainsi, au banquet du boulevard de Clichy, que présidait M. Lucipia, le menu dont voici le texte avait été relevé à l'aide de dénominations ultra-républicaines :

Potage
Convention Robespierre
Relevé
Bouchées nationales
Entrée
Veau sauté à la Danton

Rôt
Pré Salé à la Marat
Salades françaises
Desserts
Compote prolétarienne
Mitrailleuses au sucre
Café de Nouméa
Liqueurs patriotiques
Vins
Une bouteille de 1848-1870-1871

Après quoi on a fortement toasté à l'union des républicains socialistes, au succès de la grève d'Anzin, à l'immortel Basly, etc...

Nous regrettons que ces banquets annuels n'aient pas conservé leur caractère primitif : manger du saucisson par bravade, un jour où tout le monde mange de la morue, ce n'est peut-être pas très spirituel, mais c'est à coup sûr très inoffensif. Du moment que le banquet gras du Vendredi-Saint devient un banquet politique, il perd évidemment de son intérêt spécial, et en somme son but est manqué, puisqu'au lieu d'y crier : « Vive le foie gras ! » et « Vive la viande ! » on y crie maintenant surtout : « Vivent les grévistes !. » et « Vive la sociale ! »

— Nous parlions plus haut de la grève d'Anzin. Elle est enfin terminée. Les deux parties en présence, patrons et ouvriers, ont lutté à qui mieux mieux, et en somme les ouvriers ont dû céder, après quelles pertes

et quelles ruines pour leurs humbles ménages, Dieu seul le sait!...

Le caractère général de ces grèves est toujours le même : la foule inconsciente des ouvriers se laisse mener par quelques ambitieux qui n'ont qu'à gagner au trouble qu'ils entretiennent, et qui se font un marche-pied facile, à l'aide de belles et trompeuses paroles, pour arriver au but constant de toutes ces ambitions, à la députation. Lors des grèves du Creuzot, un ouvrier, Assi, s'est acquis une réputation momentanée qui lui a permis de parvenir aux plus hauts emplois militaires pendant le siége et surtout pendant la Commune. Cette fois c'est un cabaretier du nom de Basly, inconnu hier, trop connu aujourd'hui, qui a su exploiter le désordre pour se faire une popularité qui le conduira certainement, un de ces jours, à une situation plus élevée. Et c'est ainsi, triste signe des temps! que plusieurs milliers d'hommes ont pâti, manqué de pain et souffert pour ce maigre et comique résultat : l'avénement prochain de M. Basly!

— Le 7 avril, l'Opéra-Populaire dirigé par M. de Lagrené, et subventionné par la ville, a définitivement fermé ses portes. Voilà donc une tentative qui n'a pas mieux réussi que les précédentes : depuis la création du Théâtre-Lyrique, sous le titre d'Opéra-National, en 1847, par Adolphe Adam, par combien de phases malheureuses n'a point passé ce sympathique théâtre, déci-

dément voué à la fatalité? Adam, Carvalho, Réty, Pasdeloup, Vizentini, le ténor Leroy et, enfin, M. de Lagrené, sans compter plusieurs autres directeurs moins connus, ont successivement sombré avec l'entreprise! 300,000 francs de subvention n'ont pas suffi pour aider à vivre, à vivoter même, ce théâtre si utile et qui pouvait rendre tant de services aux jeunes compositeurs, et même aux anciens. Pendant les quelques mois qu'a duré la direction Lagrené, ce directeur ne nous a offert qu'un seul opéra nouveau, *Roman d'un jour*, dont la chute demeurera mémorable. Le malheureux théâtre n'a vécu que de reprises de pièces beaucoup trop connues à Paris pour espérer d'y attirer la foule. Aussi n'a-t-il eu que le public du quartier, alors qu'il aurait dû attirer à lui tout le grand public par quelque coup d'éclat.

Qui voudra maintenant tenter la résurrection du Théâtre-Lyrique? Et d'ailleurs la Ville sera-t-elle disposée, au cas d'un nouvel essai, à accorder à un autre directeur la subvention dont s'est si mal servi celui qui vient de disparaître? Pour nous, nous désirons bien vivement, dans l'intérêt de l'art et des artistes, la restauration de ce théâtre qui, depuis bientôt quarante ans qu'il a été créé, nous a fait passer de si charmantes et si aimables soirées, et qui, après tout, laisse un répertoire très riche, très varié, très sérieux; mais nous croyons cette restauration bien difficile, et nous souhai-

tons à celui qui l'entreprendra autant de bonheur qu'il lui faudra de courage et même de hardiesse pour la faire réussir.

Lettres inédites de Th. Rousseau. — On vient d'inaugurer, dans la forêt de Fontainebleau, près Barbizon, et en les encastrant dans un rocher, deux médaillons en bronze des illustres peintres Millet et Th. Rousseau. A ce propos, Jules Claretie nous donne dans *le Temps* quelques curieux extraits de lettres inédites de Rousseau, bien intéressantes, mais aussi bien désillusionnées :

« J'ai là, de Rousseau, des lettres inédites. Il raconte ses ennuis à un ami, — de gros ennuis ; — il souffre, mais il sourit bravement, à la française.

C'est à un autre maître paysagiste qu'il écrit :

« Ah ! mon cher, avec notre malheureuse passion de l'art, nous sommes voués à un tourment perpétuel. Sans cesse nous croirons toucher à une vérité qui nous échappera. Et quelle position ! Sans cesse aussi en lutte avec les exigences de la vie positive. Quelle torture morale ! Et penser que tout cela est ridicule et risible pour la plupart des gens parce que ce n'est ni la perle ni la lyre ! C'est cent fois pis. Tout cela est trop triste. Il faudra que nous avisions ensemble au moyen d'en sortir. Trêve de chagrin pour le moment. Pouvez-vous demander pour moi 200 francs à M. Périer ? Oui, car je rapporterai un tableau, peut-être deux et quatre en train, œuvres modestes pourtant et de sainte résignation, *débris ralliés encore une fois après une défaite !* »

Ces *débris* de Théodore Rousseau, alors refusés au Salon, vaudraient aujourd'hui une fortune.

Autre lettre :

« Je me démène, au milieu des paysages verdoyants, à la manière de don Quichotte. Je me trouve la folie d'une vieille femme qui nourrit un numéro à la loterie. Je vais être condamné à revenir comme ma pauvre malle, ma compagne d'infortune, avec du linge et des toiles sales. J'étais parti brave pourtant... »

Quand ce n'est pas l'interprétation de la nature qui donne à Théodore Rousseau la fièvre, c'est quelque injustice officielle qui le fait sourire·

« Mon dernier tableau n'était pas trop mauvais, mais c'est la toile blanche qui est une délicieuse chose! » s'écrie-t-il.

Puis, brusquement : « Vous m'apprenez que la patrie a encore une fois récompensé ses grands hommes. (On venait d'appeler à l'Institut et de décorer je ne sais quels paysagistes oubliés.) C'est fort bien. Mais qu'est-ce que cela prouve et que dira le bon Dieu, qui s'y connaît en paysage? Se payera-t-il de pareille marchandise et voudriez-vous de leur place en l'autre monde? Moi, je n'en voudrais pas non plus, et même en celui-ci. Qu'avons-nous à ambitionner ? De pouvoir mettre, chaque printemps, à notre boutonnière, la première petite fleurette éclose dans les champs, nous enfoncer dans les solitudes des bois et vivre avec les rossignols, les vipères et les cousins! Permettez même que je me gratte, car j'en suis dévoré, et il n'y a pas moyen de les chasser. »

Tels étaient ces artistes, de vrais artistes ceux-là, et des peintres immortels, dont on a salué l'image, au

Bas-Bréau, sous le vent frais et le rayon de soleil d'un lundi de Pâques. Ils s'inquiétaient moins de vendre que de durer, moins de médailles que de chefs-d'œuvre. Ce furent les burgraves de l'art. »

Théâtres. — Alex. Dumas père retrouve aujourd'hui au théâtre, à plus de cinquante années de distance, ses grands succès d'autrefois. Après *Charles VII chez ses grands vassaux, les Demoiselles de Saint-Cyr*; *Henri III et sa cour*, dont les reprises ont produit un effet presque inattendu, voici *Antony* que vient de nous rendre l'Odéon (18 avril) et qui a triomphé de nouveau devant une salle enchantée de retrouver dans ce vieux drame de l'école romantique, dont on s'est tant moqué depuis, une force, une puissance et presque une jeunesse qu'on ne lui soupçonnait plus.

Le drame de Dumas a été représenté pour la première fois, le 3 mai 1831, au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Bocage et Mme Dorval en jouaient les deux rôles principaux, on peut même dire les deux seuls rôles. Les autres personnages, en effet, ne sont qu'épisodiques et n'ajoutent que peu de chose à l'intérêt de l'action. Depuis, beaucoup d'autres acteurs et actrices ont joué ces deux rôles, soit à Paris, soit en province; les seuls dont il nous souvienne sont M. Laferrière et Mlle Duverger, qui retrouvèrent, dans une reprise d'*Antony*, au théâtre Cluny, il y a une quinzaine d'années,

un succès personnel très grand. On traversa les ponts pour les aller voir jouer. L'interprétation actuelle d'*Antony* à l'Odéon vaut la peine qu'on les traverse de nouveau. C'est Paul Mounet qui joue, avec beaucoup de fougue, d'emportement, et même avec une allure vraiment romantique, le rôle d'Antony; Mlle Tessandier a de très beaux moments, surtout aux derniers actes, dans le personnage si touchant et si passionné d'Adèle d'Hervey. Citons encore M. Raphaël Duflos, très remarqué, très applaudi dans un personnage épisodique. En somme très grand succès, qui encouragera sans doute l'Odéon et d'autres théâtres dans cette exploration du théâtre si solide et si fort, — malgré les années, — du vieux père Dumas.

— La Comédie-Française a repris, le 21 avril, la dernière comédie nouvelle qu'Emile Augier ait donnée à ce théâtre, *les Fourchambault*, dont la première représentation date du 8 avril 1878. Il y a eu, depuis cette époque, une grande modification dans l'interprétation des rôles de la pièce. Cinq nouveaux artistes sur huit ont succédé aujourd'hui aux créateurs des *Fourchambault*. Voici les deux distributions :

		1878.	1884.
Bernard.	MM.	GOT.	GOT.
Fourchambault.		BARRÉ.	BARRÉ.
Léopold.		COQUELIN.	H. SAMARY.
Rastiboulois.		THIRON.	GARRAUD.

Mme Fourchambault.	Mmes Provost-Ponsin.	Granger.
Blanche.	Reichemberg.	Reichemberg.
Mme Bernard.	Agar.	Lloyd.
Marie Letellier.	Croizette.	Marsy.

M. Got a retrouvé son grand succès de 1878 avec le rôle de Bernard. M. Henry Samary a paru un peu grêle dans le personnage de Léopold, dont il a cependant tiré meilleur parti vers la fin de la pièce. Mmes Granger et Lloyd ont été très applaudies dans les anciens rôles de Mmes Ponsin et Agar. Rappelons que ce rôle de Mme Bernard a été joué très longtemps aussi, après Mlle Agar, par Mme Favart. Enfin Mlle Marsy remplit fort gracieusement le rôle de Marie Letellier, bien qu'elle n'ait ni l'originalité ni le mordant de Mlle Croizette.

— Le Vaudeville a remplacé, le 22 avril, son amusante pièce *la Flamboyante* par une comédie nouvelle, *Le* 15e *Hussards*, de M. A. de Launay, qui avait eu longtemps maille à partir avec la censure et qui n'est arrivée à la scène qu'assez sérieusement remaniée. Le numéro du régiment choisi est fantaisiste ; en effet, il n'y a que douze régiments de hussards dans l'armée française. L'histoire que la pièce met en scène est touchante et dramatique, et tourne même aux larmes vers son dénouement. Elle n'a peut-être pas très grande originalité, mais elle est habilement conduite. D'ailleurs

l'interprétation de ses trois principaux rôles doit en assurer le succès. M. Ad. Dupuis en colonel est la nature même prise sur le fait; c'est la perfection, c'est l'idéal. A chaque création nouvelle de Dupuis, nous sommes toujours obligé de déclarer que c'est sa plus belle et sa meilleure. M. Pierre Berton est, comme d'habitude, très chaleureux et très sympathique, et Mlle Brandès continue à être très appréciée par son originalité. Tout le monde voudra voir, à coup sûr, le beau régiment de cavalerie nouvelle, si habilement commandé et dirigé par l'éminent colonel Dupuis !

L'auteur de la pièce n'est bien connu que par les gens du métier; il n'a pas donné, jusqu'à ce jour, d'œuvre saillante, bien qu'il ait commencé sa carrière dramatique par la Comédie-Française [1]. Sa comédie nouvelle le met aujourd'hui tout à fait en évidence, et demeure jusqu'à présent son meilleur succès.

NÉCROLOGIE. — Elle a été bien chargée durant la dernière quinzaine.

9 avril. — L'ancien député Azémar (Louis-Armand-

1. La première pièce de M. de Launay, *Adieu paniers!* a été représentée à la Comédie-Française le 30 mai 1864. Elle n'a eu que onze représentations. Chose curieuse à signaler aujourd'hui, le personnage principal de la pièce était aussi un colonel que Geffroy jouait avec beaucoup de verve et de crânerie. Ajoutons que Geffroy est le beau-frère de Dupuis qui a fait recevoir *Le 15e Hussards* au Vaudeville.

Auguste), ancien avocat de Rodez; il avait été élu comme bonapartiste en 1876. Il avait soixante-neuf ans.

9 avril. — Le baron Sers, ancien préfet, censeur du Crédit foncier.

10 avril. — M. Thorel, président du conseil général de la Seine, officier de la Légion d'honneur. Né en 1815, M. Thorel était ingénieur civil. C'est à la bataille de Montretout, comme chef du 10e bataillon de la garde nationale, qu'il avait mérité la croix d'officier, en 1871.

10 avril. — Bertrand Clauzel, fils du maréchal de France de ce nom, et qui n'est pas autrement connu.

10 avril. — Le célèbre chimiste Jean-Baptiste Dumas, né à Alais (Gard) le 14 juillet 1800. Il était membre de trois sections de l'Institut : Académie des sciences (1832); Académie de médecine (1843), Académie française (1875). Il avait reçu la grand-croix de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

Dans le discours qu'il a prononcé sur la tombe de J.-B. Dumas, son collègue à l'Académie française, M. d'Haussonville a donné d'intéressants détails sur cet illustre savant.

« Mon âge, a dit M. d'Haussonville, assez près de se rapprocher de celui du vieillard dont nous déplorons la perte et qui se complaît en conséquence aux plus

lointains souvenirs, m'a permis d'assister à l'un de ses premiers triomphes.

« C'était bien avant 1848. M. Dumas, en sa qualité de commissaire du gouvernement, dut monter à la tribune de la Chambre des députés et nous expliquer, à propos de la loi en discussion, tout le mécanisme de la confection des monnaies. Malgré l'aridité du sujet, nous restâmes pendant deux heures entières comme appendus à ses lèvres.

« Ce talent de captiver l'attention en élucidant, avec une autorité pleine de bonne grâce, les questions les plus compliquées, M. Dumas l'a conservé jusqu'aux derniers jours de sa vie. Comme fondateur de l'École centrale des arts et manufactures, il a eu plus d'une fois l'occasion de traiter des sujets de pure esthétique. Pas plus tard qu'hier, un membre de l'une de ces commissions qui s'occupent exclusivement des intérêts se rattachant aux richesses artistiques de nos musées nationaux, me disait que, dans les discussions qui s'élevaient en sa présence sur des matières en apparence les plus étrangères à ses préoccupations habituelles, c'était le plus souvent M. Dumas qui écartait les confusions et qui apportait à ses auditeurs charmés le secours de ses vúes amies du bon ordre et de ses méthodes pleines de clarté. »

11 avril. — Le député Haentjens (Alfred-Alphonse), né le 11 juin 1824, et qu'on a trouvé mort subitement

dans son lit. Gendre du maréchal Magnan, M. Haentjens fut élu plusieurs fois député, toujours comme bonapartiste. Il montra cependant, sous l'empire, une certaine indépendance d'opinion et de conduite ; en 1870, il signa la demande d'interpellation des cent seize libéraux de la Chambre, et il vota contre la guerre. Homme de travail et d'affaires, il avait surtout une grande compétence dans les questions financières, et ce furent les seules d'ailleurs dont il s'occupa à la Chambre. Il a été député de la Sarthe sans interruption depuis 1863.

13 avril. — Notre cher éditeur et ami, Henri-Justin-Edouard Dentu, le libraire si connu de la galerie d'Orléans au Palais-Royal. Dentu était devenu l'ami de tous ceux qu'il avait édités, et le nombre en est considérable. La vivacité de son esprit, la bonté de son cœur, la sûreté de ses relations, lui avaient attaché tous ceux qui avaient eu affaire à lui. On n'était ni plus accueillant ni plus affable. Combien de jeunes auteurs n'a-t-il pas publiés, beaucoup plus comme encouragement que pour le bénéfice que pouvaient lui rapporter leurs œuvres ! Combien d'inconnus n'a-t-il pas aidés à se faire connaître ! C'est chez lui que beaucoup de ceux qui ont un nom aujourd'hui ont fait paraître leur premier ouvrage, leur premier roman. Sa librairie était éclectique et universelle ; mais cependant il en avait toujours banni avec soin les livres à scandale. Il n'aimait ni le bruit malsain ni les procès. Sa mort a été un

coup de foudre qui a surpris et attristé tout le monde, et la foule d'amis qui ont suivi ses funérailles ne savaient que depuis la veille que le mal qui l'avait frappé était mortel.

Édouard Dentu était le petit-fils de Jean-Gabriel Dentu qui a fondé, en 1794, la librairie du Palais-Royal, à l'endroit même où elle est encore aujourd'hui. Son fils Gabriel-André lui succéda, mais sans grand éclat. Edouard Dentu, troisième du nom, reprit la maison en 1849, et il y a fait sa fortune. Il a poussé plus loin encore que son père et que son grand-père la spécialité de sa librairie, qui alors était surtout connue par ses brochures politiques et d'actualité, dont plusieurs ont été tirées à des centaines de milliers d'exemplaires. Depuis la chute de l'Empire, c'est surtout le roman qui a été exploité chez Dentu. Il n'en publiait pas moins de quinze à vingt par mois dans ses grandes années.

Dentu n'avait que cinquante-trois ans, étant né le 21 octobre 1830. Sa mère, Mme Mélanie Dentu, a eu de la réputation comme auteur de romances dont elle composait à la fois les paroles et la musique. Elle a longtemps survécu à son mari Gabriel-André, étant morte seulement le 17 novembre 1874.

13 avril. — La dernière maréchale de France du premier Empire, la duchesse d'Albuféra, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Fille d'Anthoine de Saint-Jo-

seph, grand industriel, maire de Marseille, et qui fut créé baron par Louis XVI, en 1786, elle épousa le maréchal Suchet en 1808. Sa mère était l'aînée des demoiselles Clary; elle se trouva donc devenir la nièce de Joseph Bonaparte, qui fut roi de Naples et d'Espagne, et de Bernadotte qui fut roi de Suède : tous deux avaient épousé les deux sœurs de sa mère. Elle perdit son mari, le maréchal Suchet, en 1826; elle fut donc veuve pendant cinquante-huit ans. Son fils, le duc Louis-Napoléon d'Albuféra, ancien député, est mort le 22 juillet 1877. Sa fille a épousé le comte Matthieu de la Redorte.

14 avril. — Le député Reyneau, de Saône-et-Loire. Ancien avocat à Paris, il avait été élu à la Chambre en 1877, et appartenait à l'extrême gauche. Il avait cinquante-trois ans.

14 avril. — Adolphe de Leuven, de son vrai nom comte de Ribbing, fils de l'un des assassins de Gustave III, en 1792. C'était le plus ancien et le meilleur ami d'Alex. Dumas père. Cette affection s'était reportée sur son fils, qui conduisait son deuil, et qui est son exécuteur testamentaire. M. de Leuven a collaboré à beaucoup de vaudevilles; mais c'est surtout comme librettiste d'opéras-comiques qu'il est connu. Il était passé maître en ce genre. Il a aussi dirigé pendant plusieurs années le théâtre de l'Opéra-Comique. Il avait épousé la fille du librettiste de Planard, et il est mort

à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, ne laissant aucune famille.

14 avril. — Mme Angélique Arnaud, membre de la Société pour l'amélioration du sort des femmes, et auteur de nombreux ouvrages, des romans, des œuvres philosophiques et même politiques.

15 avril. — Pierre-Auguste Houdin, le réformateur, avec le docteur Blanchet, de l'enseignement des sourds-muets, dont la méthode longtemps méconnue a obtenu depuis tant et de si miraculeux résultats.

16 avril. — Le compositeur Charles Vervoitte, âgé de soixante-cinq ans. Inspecteur général des maîtrises et écoles normales pour le chant, Vervoitte s'était exclusivement adonné à l'étude et à l'enseignement de la musique religieuse.

19 avril. — Mme Scribe, veuve du célèbre auteur dramatique de ce nom. Elle avait entrepris la réédition complète des œuvres de son mari, chez Dentu. Plus de cinquante volumes de cette édition nouvelle, encore inachevée, ont déjà paru. Il est à souhaiter que l'exécuteur testamentaire de Mme Scribe ait reçu pour mission de mener à bonne fin cette importante publication. Mme Scribe avait soixante-seize ans.

19 avril. — Léonce Guyot-Montpayroux, ancien député de la Haute-Loire. Atteint d'une maladie mentale en 1877, il dut être enfermé dans la maison de santé

du docteur Luys, à Ivry, et c'est là qu'il est mort, âgé de quarante-cinq ans seulement.

— Enfin, il est mort à Londres, dans la dernière quinzaine, mais sans que nous sachions la date précise de leur décès, deux des auteurs dramatiques les plus connus actuellement en Angleterre :

Charles Reade, qui était plutôt un adaptateur qu'un auteur original. C'est lui qui a transporté sur la scène anglaise *l'Assommoir*, drame de l'Ambigu, tiré du roman de Zola, et dont les représentations lui rapportèrent plus de 200,000 francs de bénéfice. Il avait soixante-dix ans.

Henry Taylor, auteur de nombreuses comédies dans le genre du Palais-Royal ou des Variétés, et aussi de parodies et charges, de tableaux vivants, pantomimes, etc. L'une de ces pièces *Our Boys* (Nos Garçons) a été jouée près de deux mille fois. Ajoutons que les pièces de Taylor paraîtraient en France un peu lourdes et incolores.

VARIA.—*Mademoiselle Georges.*—M. Régnier, l'ancien et illustre sociétaire de la Comédie-Française, vient de publier dans *le Temps*, sous le titre de *J. Boutet de Monvel*, sociétaire de la Comédie-Française, membre de l'Institut (ses prédécesseurs, — ses disciples), une intéressante étude, et des plus développées, sur la décla-

mation dramatique. Cette étude contient un grand nombre d'anecdotes et de portraits. Voici le portrait de Mlle Georges Weymer, à la fois tragédienne et dramaturge, et que M. Régnier nous semble traiter un peu sévèrement :

« Mlle Georges a eu le bonheur de voir sa renommée défendue par Victor Hugo et par Alexandre Dumas, qui, dans leurs Mémoires ou dans certaines de leurs préfaces, ont témoigné de leur reconnaissance pour l'appui que son talent leur avait donné aux premiers temps du romantisme. J'oserai dire cependant que ce talent, des plus contestés quand il se produisit à ses débuts, m'a toujours paru bien surfait quand on le disait à son apogée. La tête de Mlle Georges était magnifiquement tragique, et son prodigieux embonpoint n'avait pu lui enlever ni la noblesse ni la fierté; mais elle gâtait ces qualités naturelles par de violentes vociférations, et sa diction emphatique ou familière, précipitée ou chantante, s'écartait assurément du style ferme et sévère de l'artiste éminente qui avait été son maître, de Mlle Raucourt, qui, au commencement de ce siècle, avait su se faire une place si haute entre Monvel et Talma. »

Homard à la Coppée. La récente élection de Coppée à l'Académie française a remis en circulation le joli pastiche suivant, qui parut autrefois sous le titre

de *Homard à la Coppée*, et qui fut alors attribué à Monselet.

C'était un tout petit homard de Batignolle.
Nous l'avions acheté trois francs place Bréda;
En vain, pour le payer moins cher, on marchanda.
Le fruitier, cœur loyal, n'avait qu'une parole.

Nous portions le cabas tous deux à tour de rôle.
Comme nous arrivions aux remparts, Amanda
Entra dans un débit de vin et demanda
Deux setiers. — Le soleil dorait sa tête folle!

Puis ce furent des cris, des rires enfantins.
Nous avions une allure étrange de pantins
Mangeant du crustacé de façon coutumière.

Nous revînmes le soir peu nourris, mais joyeux,
Et d'un petit homard nous fîmes trois heureux,
Car elle avait gardé les pattes pour sa mère!

Un Menu exotique. — Pour le trentième anniversaire de sa fondation, la Société d'acclimatation va donner le 3 mai son banquet annuel, dont le menu sera des plus curieux. Aussi croyons-nous devoir le reproduire ici.

Potages
Consommé d'yak de Chine, igname purée de Murcie
Hors-d'œuvre
Bouchées de caribichi de la Réunion, chou palmiste,
solomillo d'Estramadure
Relevés
Saumon de Californie, quartier de cerf Wapiti

Entrées
Porc siamois sauce indienne, civet de kanguroo à la française
Rôtis
Faisan vénéré, pécari sauce venaison, casoar entier
Salades
Laitue frisée de Californie, courgelle d'Italie
Légumes
Purée de soya, patates d'Algérie
Entremets
Nèfles du Japon, croûtes à l'ananas
Desserts
Litchis de Chine, goyaves, etc.
Café
du Pérou
Liqueurs
d'Eucalyptus

Ce sera tout de même original de se trouver ainsi l'estomac transporté à l'autre bout du monde.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

A la dernière séance de l'Académie, au fur et à mesure que les immortels membres du bureau entrent dans l'hémicycle, un monsieur les désigne nominativement à une dame.

« Qu'ont-ils donc de brodé sur leurs habits? demande la dame.

— Des pavots ! » répond le monsieur.

(*Annales politiques.*)

Un peintre fait le portrait d'un de ses plus féroces créanciers, usurier intraitable, qui l'exploite depuis longtemps :

« Dites-moi, demande le juif, où dois-je mettre mes mains pour que ma pose soit naturelle ? Dans mes poches ?

— Non !... dans les miennes. » (*Clairon.*)

Entre propriétaires, d'après le *Figaro* :

« C'est égal, c'est bien dur de faire poursuivre un petit locataire parce qu'il ne peut pas payer.

— Vous avez raison, moi, je me contente de garder les meubles. »

Une jeune bonne très éveillée, à sa sortie de chez une petite dame, entre au service d'une femme honnête, qui lui dit le lendemain de son arrivée : « Tenez, Justine, voici des jupons, des bonnets, des dentelles ; commencez par laver tout ça. »

Justine fait un paquet du linge — et disparaît. Elle revient au bout d'une heure et pose en rentrant trois louis sur la table !!! (*France.*)

Dans un salon du faubourg Saint-Germain :

« Cette serre est vraiment magnifique, dit une blonde grasse... Il paraît que la comtesse y passe la plus grande partie de la journée.

— Ah ! la pauvre femme !... s'écrie une forte brune... C'est donc pour cela qu'elle a tant mûri dans ces dernières années !... » (*Gil Blas.*)

Un jeune gommeux vient demander l'adresse de la petite Irma à la concierge d'un petit théâtre.

« Mlle Irma est à la campagne, lui répond la concierge de son ton le plus gracieux. Il est donc inutile que je vous donne son adresse ; mais, si vous voulez, je vous donnerai celle de ma nièce ! »

Il y a quelques jours, le vicomte de X..., très ému, accourait auprès de sa femme pour l'informer que son ami de Z... venait d'être tué en duel par l'amant de son épouse légitime.

« Je t'en supplie, s'écrie aussitôt Mme de X..., prends bien vite des leçons d'escrime. » (*Événement.*)

Un gêneur à un directeur quelconque :

« Monsieur, vous seriez mille fois aimable de m'accorder une seconde.

— Je vous en accorde le double », fait l'autre gracieusement, mais en tirant sa montre.

(*Événement.*)

VARIÉTÉS

COMMENT SE FAIT UNE PIÈCE DE THÉATRE

(*Suite. — Voir le précédent numéro.*)

LETTRE DE M. LEGOUVÉ

Vous me demandez comment se fait une pièce de théâtre.

En commençant par la fin...

Tout autre est le roman.

Je pourrais vous citer de bien illustres romanciers qui se sont mis souvent en campagne sans savoir où ils allaient.

Walter Scott, le grand Walter Scott, s'asseyait le matin à sa table de travail, prenait un cahier de papier et y écrivait : *Chapitre premier*, ne connaissant autre chose de son roman que le premier chapitre. Il posait ses personnages, il indiquait la situation; puis situation et personnages se tiraient d'affaire comme ils pouvaient : c'était à eux de se créer eux-mêmes par la logique des faits et des caractères.

Eugène Sue m'a souvent dit qu'il lui était impossible de faire un plan. Cela le glaçait; son imagination avait

besoin de l'imprévu; pour surprendre le public, il fallait qu'il fût surpris lui-même. Il lui est arrivé plus d'une fois de jeter, à la fin d'un feuilleton, les personnages dans une position inextricable dont lui-même ne savait pas l'issue.

George Sand commençait souvent un roman sur la foi d'une phrase, d'une pensée, d'une page, d'un paysage. Ce n'était pas elle qui conduisait sa plume; c'était sa plume qui la conduisait. Elle débutait avec l'idée de faire un volume, elle en faisait dix. Elle voulait en faire dix, elle en faisait un. Elle rêvait un dénouement heureux et aboutissait à un suicide...

Mais jamais ni Scribe, ni Dumas père, ni Dumas fils, ni Augier, ni Labiche, ni Sardou, n'ont écrit : *Scène première*, sans savoir ce qu'ils mettraient à la dernière. Un point de départ n'est pour eux qu'un point d'interrogation. Où nous mèneras-tu? lui disent-ils, et ils ne l'acceptent que s'il les conduit à un point final ou à un point central qui détermine toutes les étapes de la route, y compris la première.

Le roman est un voyage en voiturin. On fait des haltes, on couche en route, on descend pour regarder un paysage, on se détourne pour déjeuner à un joli endroit. Qu'importe au voyageur? Il n'est pas pressé; l'affaire pour lui n'est pas d'arriver, mais de s'amuser en flânant; le vrai but, c'est le chemin.

Une pièce de théâtre est un voyage en chemin de fer

par le train rapide. Douze lieues à l'heure et, de temps en temps, dix minutes d'arrêt pour les entr'actes; et, si la locomotive cesse de siffler, il la siffle.

Ce qui n'empêche pas qu'il y a des chefs-d'œuvre dramatiques qui ne vont pas si vite et qu'il y a eu un auteur qui avait vraiment du talent, Molière, qui a souvent fait des dénouements à la grâce de Dieu. Seulement, ajoutons que, pour se faire pardonner le cinquième acte de *Tartuffe*, il faut avoir fait les quatre premiers.

LETTRE DE CAMILLE DOUCET

Je ne suis plus de ce monde et je vous le prouverais trop si je m'avisais de vous répondre sérieusement par quelque vieille théorie que démentirait la pratique. Déjà vous vous êtes adressé aux plus compétents de nos confrères, et trois au moins d'entre eux ont pu se borner à vous répondre : Pour faire une bonne comédie, faites comme moi !

Faites comme eux !

« Employez ce remède pendant qu'il guérit », disait un savant docteur.

La mode avant tout ! Pour les lettres et pour les arts, il y a des courants irrésistibles : leur codex change tous les vingt ans.

Aujourd'hui *le Misanthrope* risquerait fort d'être refusé.

Le jouât-on par hasard pour la première fois, qu'il obtiendrait à peine un succès d'estime.

Le caissier aux abois demanderait bien vite qu'on en revînt à *l'Ami Fritz*..

LETTRE DE GONDINET

Mon cher ami,

Quelle est ma façon de travailler? Elle est déplorable; ne la conseillez à personne. Quand il me vient une idée de pièce, je ne me demande jamais s'il serait possible d'en faire un chef-d'œuvre; je me demande si le sujet sera amusant à traiter. Un peu d'agrément dans cette vie me tente beaucoup plus qu'un buste, même en marbre, pour plus tard. On n'arrive à rien avec de pareils sentiments.

J'ai, de plus, le défaut, capital chez un homme de théâtre, de ne pas pouvoir me fourrer dans la cervelle que le public s'intéressera au mariage d'Arthur et de Colombe; — et cependant tout est là! Il est indispensable de supposer le public un peu naïf et de l'être soi-même.

Je le serais volontiers, mais je ne veux pas admettre que les autres le soient.

Je me suis longtemps imaginé que les détails, s'ils sont ingénieux, doivent plaire au public autant qu'une intrigue dont on a généralement le mot à la première

scène. Je me trompais absolument, et j'en ai pâti plus d'une fois. Mais on ne se corrige pas à mon âge. Quand j'ai fait le plan, je n'ai plus envie de faire la pièce. *Vous voyez que je suis un collaborateur détestable.* Dites-le si vous parlez de moi ; mais ne me donnez pas comme modèle.

LETTRE DE TH. DE BANVILLE

Mon cher ami,

Comme toutes les questions, la question du théâtre est infiniment plus simple qu'on ne se l'imagine. Toute la poétique, toute la critique dramatique tient dans cette admirable parole d'Adolphe d'Ennery : « Il n'est pas très malaisé de réussir au théâtre ; mais il est extrêmement difficile d'y réussir avec une belle œuvre. »

Pour y voir clair, il faut poser deux questions qui n'ont aucun rapport entre elles :

1° Comment faut-il s'y prendre pour composer un ouvrage dramatique qui réussisse et fasse de l'argent ?

2° Comment faut-il s'y prendre pour composer une œuvre dramatique qui soit belle et qui ait des chances d'être durable ?

Réponse au premier point. — On n'en sait rien du tout ; car, si on le savait, tous les théâtres feraient six mille francs tous les soirs. Cependant une pièce de théâtre a des chances de réussir et de faire de l'argent

si, lue à un être naïf, elle l'a ému, amusé, fait rire ou fait pleurer; si elle trouve des comédiens qui la jouent dans son véritable esprit, et si, à la répétition générale, le chef de claque n'y a rien vu qui accroche.

Réponse au second point. — Pour composer une œuvre dramatique qui soit belle et durable, ayez du génie! Il n'y a pas d'autre procédé. En art, le talent n'est rien; le génie seul existe. Un poète de génie a en lui tous les poètes passés et futurs, de même que le premier homme venu a en lui toute l'humanité passée ou future. Un homme de génie créera pour son théâtre une forme qui n'ait pas existé avant lui et qui, après lui, ne pourra servir à personne.

Voilà, mon ami, tout ce que je sais, et je crois que le reste est chimérique. Ceux qu'on appelle hommes de théâtre (c'est-à-dire, en bon français : hommes illettrés n'ayant pas étudié ailleurs que sur les planches) ont décrété qu'on sait le théâtre quand on compose des comédies selon la formule particulière trouvée par M. Scribe. Autant dire que l'humanité a commencé et fini avec M. Scribe, que c'est lui qui a mangé la pomme avec Ève et qui a écrit la *Légende des Siècles*.

Bonne chance et tout à vous.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.





GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 9 — 15 MAI 1884

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Élections municipales. — Trois Lettres inutiles. — Concert Pasdeloup. — Le Salon de peinture. — Théâtres : Théâtre-Français, Odéon, théâtre de Versailles, Gaîté, Ambigu, l'Éden, Théâtre-Italien. — Tribunaux : *Le Conseiller des Fiancés*.
Mots de la quinzaine. — Petite Gazette. — Nécrologie.
Variétés : Comment se fait une pièce de théâtre.

LA QUINZAINE. — *Élections municipales.* — *Trois Lettres inutiles.* — *Jules Pasdeloup.* — Les élections municipales du dimanche 4 mai, qui ont eu lieu ce même jour dans toute la France, ont été la grande occupation de cette quinzaine. Comme toujours, elles ont aussi été l'occasion d'un grand déploiement de manifestations de toutes sortes : réunions publiques et

privées, discours, banquets, toasts, et surtout proclamations, professions de foi et affiches de toutes les dimensions et de toutes les couleurs! A propos de ces élections municipales, qui ne devraient pas avoir de côté politique, chaque candidat a cru devoir proclamer bien haut, au contraire, ses préférences en matière de gouvernement, et parler, soit par affiches, soit par discours, de toutes choses généralement étrangères à la question. Cela est devenu tout à fait de mode chez nous; à propos de rien on fait de la politique, on en fait aussi à propos de tout.

A Paris, il y avait quatre conseillers à nommer par arrondissement, et naturellement un grand nombre de concurrents pour ces quatre places. Jugez donc quelle quantité de discours et d'affiches cela représente pour la grande ville tout entière! quatre-vingts places de conseillers briguées par un millier de candidats environ. Toutes les professions de foi de ces candidats se ressemblent d'assez près : les opportunistes disent tous environ la même chose; les monarchistes ne varient guère leurs programmes; les anarchistes veulent tous la destruction de tout! et les autonomistes rêvent de gouverner Paris comme s'il s'agissait d'une petite bourgade de deux cents âmes, par eux-mêmes et pour eux-mêmes! Toutes ces professions de foi n'offrent donc qu'un médiocre intérêt: elles sont, par le fait, monotones et encombrantes. L'une d'elles cependant nous paraît devoir être détachée de l'ensemble général : il s'agit de la profession de foi du

sieur Rodolphe Salis, directeur du *Chat noir*, et qui revendique pour Montmartre, — son quartier, — une autonomie non moins spéciale qu'amusante. Au moins le sieur Salis a de l'esprit; sa profession de foi a fourni la note gaie au milieu de ce fatras et de ce pathos politico-municipal dont on nous rebat les oreilles depuis plus de quinze jours. Son auteur ne l'a évidemment publiée qu'à l'effet de nous distraire un peu des phrases ronflantes, sonores et creuses de ses concurrents, et par reconnaissance nous conserverons sa plaisante boutade à l'admiration de la postérité.

Voici la profession de foi que M. Salis avait fait afficher à profusion sur les hauteurs du Moulin de la Galette où il posait sa candidature :

Electeurs,

Qu'est Montmartre?
Rien!
Que doit-il être?
Tout!

Le jour est enfin venu où Montmartre peut et doit revendiquer ses droits d'autonomie contre le restant de Paris.

En effet, dans sa fréquentation avec ce qu'on est convenu d'appeler la capitale, Montmartre n'a rien à gagner que des charges et des humiliations.

Montmartre est assez riche de finances, d'art et d'esprit pour vivre de sa vie propre.

Electeurs!

Il n'y a pas d'erreur!

Montmartre mérite d'être mieux qu'un arrondissement.

Il doit être une cité libre et fière.

Aussi notre programme sera-t-il court et simple :

1° La séparation de Montmartre et de l'Etat ;

2° La nomination par les Montmartrois d'un conseil municipal et d'un maire de la cité nouvelle ;

L'abolition de l'octroi pour l'arrondissement et le remplacement de cette taxe vexatoire par un impôt sur la loterie, réorganisée sous la régie de Montmartre, qui permettrait à notre quartier de subvenir à ses besoins et d'aider les dix-neuf arrondissements mercantiles ou misérables de Paris.

Electeurs !

Ce programme sera défendu avec une énergie farouche. — Je suis de ceux qui meurent plutôt que de se rendre.

Si je descends dans l'arène, vous jugerez si ma devise : « Sérieux quand même », est justifiée.

Electeurs, pas d'abstention. La postérité nous attend.

Vive Montmartre !

RODOLPHE SALIS.

Mais les électeurs de Montmartre ne désirent pas, paraît-il, leur autonomie aussi instamment que M. Salis la leur souhaite. En effet, sur cinq mille quatre cent vingt-quatre électeurs qui ont voté dans la section où se présentait cet autonomiste forcené, sa candidature et les idées qu'elle représentait n'ont pu réunir que le chiffre dérisoire de quatre-vingt-deux voix.

— Les journaux ont publié, dans cette quinzaine, trois lettres qui ont fait un certain bruit et que nous mentionnons ici à titre de curiosité.

La première en date est de M. Parodi, l'auteur du drame *Rome vaincue*, que la Comédie-Française a représenté jadis avec assez de succès. M. Parodi est l'ami de M. Mounet-Sully, et, sous son patronage, il présenta, il y a quelques jours, à la Comédie-Française, un second drame, *La Jeunesse de François Ier*, que le brillant sociétaire tint à lire lui-même pour le faire mieux valoir devant le comité. Mais, malgré le grand talent de lecteur dont fit preuve Mounet-Sully, le comité se montra rebelle et refusa net le drame de M. Parodi (22 avril). Le même jour M. Parodi crut devoir exhaler ses sentiments de déception et même de colère dans la lettre suivante, adressée à divers directeurs de journaux :

Paris, 22 avril 1884.

Monsieur et cher confrère,

Vous m'avez fait l'honneur d'annoncer, il y a une dizaine de jours, que je devais lire au Théâtre-Français un drame historique en cinq actes et en vers.

Ce drame a été lu aujourd'hui, et merveilleusement lu, par mon ami M. Mounet-Sully, mais le comité de lecture, qui n'était pas en veine d'indulgence, l'a refusé à l'unanimité.

Sans mettre en doute ni la bienveillance, ni l'équité, ni l'intelligence de mes juges, j'ai la conviction de leur avoir présenté un ouvrage qui, quoique sans doute inférieur aux chefs-d'œuvre de leur répertoire, ne l'est peut-être pas à la plupart des pièces qu'ils ont accueillies depuis cinq ou six ans.

Je vais donc publier la *Jeunesse de François Ier;* la critique indépendante jugera entre les illustres comédiens et un humble écrivain, sincèrement épris de l'art et dédaigneux de la routine.

Veuillez agréer, cher Monsieur, mes sentiments de bonne confraternité.

ALEXANDRE PARODI.

Cette lettre n'a eu, ni dans le fond, ni dans la forme, l'approbation de personne. M. Parodi a du talent, beaucoup de talent même, mais il n'est pas le premier écrivain de valeur que repousse la Comédie-Française. Son premier drame a eu le bonheur d'être accueilli d'emblée ; il nous semble que M. Parodi oublie bien vite la reconnaissance qu'il doit encore à la Comédie-Française pour ce galant procédé. D'autres auteurs de plus de talent et de notoriété que M. Parodi, — Emile Augier et Ponsard, pour ne nommer que ces deux-là, — ont, eux aussi, subi le même ostracisme. Qu'ont-ils fait? Ils ne se sont pas plaints bruyamment, n'ont eu recours à aucune mise en scène épistolaire, et s'en sont allés tout bonnement faire jouer leurs pièces refusées à l'Odéon, où elles ont eu un si grand succès que la Comédie-Française a dû plus tard leur demander de les lui rendre! Que M. Parodi prenne donc le grand public pour juge. M. de La Rounat accueillera sans doute son drame, auquel nous souhaitons le vif succès que son auteur ambitionne. Cela vaudra beaucoup mieux qu'une plainte

stérile, dans tous les cas inutile, et peut-être même maladroite [1].

— La deuxième lettre est de M. Leconte de Lisle, l'auteur des *Poèmes tragiques* que vient de publier à nouveau Alph. Lemerre dans une très belle édition. A ce propos, *le Temps*, rendant compte du livre, donnait sur l'origine du nom même du poète le détail suivant :

« On lui a aussi très sottement cherché chicane sur son nom. La vérité est qu'il s'appelle tout simplement Leconte, mais qu'étant né à l'île Bourbon il a cru que pour se distinguer de tant d'autres Leconte, qui n'écrivent pas, il pouvait sans aucun inconvénient s'appeler Leconte de Lisle. A un mauvais plaisant qui lui rappelait un jour les vers célèbres :

Fit creuser à l'entour un grand fossé bourbeux
Et de monsieur de Lisle en prit le nom pompeux,

il répondit avec beaucoup de présence d'esprit : « Re-

---

1. M. Parodi vient de publier son drame qu'il dédie à Victor Hugo. Le grand poète lui a adressé en remerciement une de ces lettres courtes et bien senties qui sont dans ses habitudes :

A M. Alexandre Parodi.

3 mai.

« C'est une maîtresse œuvre que vous m'envoyez; donnez-moi la joie de serrer la main qui a écrit ces belles et nobles pages !...

« VICTOR HUGO. »

Voilà, si le poète est sincère, de quoi consoler M. Parodi de sa mésaventure !



connaissez, Monsieur, que, pour moi, le fossé était tout fait ! »

Mais M. Leconte de Lisle, tout détaché qu'il doive être, en sa qualité de poète, des puériles vanités de ce monde, est chatouilleux, paraît-il, à l'endroit de ses origines. Aussi écrivit-il aussitôt au *Temps* le petit billet que voici, et que *le Temps* a inséré purement et simplement sans commentaires :

Paris, 29 avril 1884.

Monsieur le rédacteur,

Je lis, dans un article du *Temps*, que je ne signe pas de mon vrai nom.

J'ai l'honneur de vous informer que je possède tous les papiers de famille qui me donnent le droit qui m'est contesté. Mon père, mon aïeul, mon bisaïeul, etc., se nommaient *Leconte de Lisle;* mais je ne me crois pas obligé de soumettre ces preuves incontestables à ceux qui en douteraient. Les archives du ministère de la marine et des colonies et de la grande chancellerie de la Légion d'honneur répondront pour moi à qui voudra les interroger.

Je suis, d'ailleurs, de ceux qui savent se faire un nom et qui ne le fabriquent pas.

Agréez, etc.

LECONTE DE LISLE.

Cette lettre irritée et la phrase « superbe » qui la termine n'ont pas trouvé grâce devant tout le monde. Dans le siècle où nous vivons, une quantité de gens

très honorables, quelques-uns même illustres, ont dû leur notoriété ou leur illustration à des travaux qui n'ont été publiés que sous un nom qui n'était pas le leur. Il nous semble que Jules Simon, que George Sand et bien d'autres ont su se faire un grand nom littéraire tout en le fabriquant eux-mêmes. En somme, que l'auteur des *Poèmes tragiques* s'appelle *Leconte* tout court, ou *Leconte de Lisle*, avec particule, peu nous importe! Il a du talent, beaucoup de talent, et c'est tout ce qu'on lui demande. Ce qui revient à dire que, selon nous, la lettre de Leconte de Lisle — comme celle de Parodi — était inutile.

— Bien inutile aussi la lettre suivante d'une certaine princesse dont nous avons parlé jadis ici même, et qui avait débuté, comme cantatrice, sur la scène du café-concert de la Scala! On se souvient de l'insuccès, à la fois triste et comique, qui accueillit ces débuts auxquels une partie de la haute gomme parisienne s'était donné rendez-vous. Il paraît que cet insuccès n'a point calmé les ardeurs lyriques de la grande dame, car voici la lettre qu'elle vient d'écrire aux journaux :

Paris, 30 avril 1884.

Monsieur le rédacteur,

J'ai l'honneur de vous faire part que mon beau-frère, le comte Potocki, ayant depuis quatre mois travaillé sans relâche à la ruine de ma carrière théâtrale, tant à l'étranger qu'en

province, je viens me remettre sous la protection de la presse française, confiante qu'à Paris assez d'honnêtes gens m'aideront à gagner ma vie au théâtre, quelle que soit l'idée qu'on se fasse de mon titre, qui à lui seul ne suffit pas à me faire vivre et à élever mes enfants.

Dans le procès que j'intente à M. le comte Potocki, j'espère également avoir votre appui.

Veuillez recevoir, Monsieur le rédacteur en chef, mes salutations distinguées.

MARIA-GAETANA PIGNATELLI,
Princesse de CERCHIARA,
Artiste, 5, rue Lafayette.

Pourquoi la famille Potocki, qu'on dit prodigieusement riche, ne ferait-elle pas une rente quelconque à cette infortunée Princesse, qui serait peut-être ainsi guérie du coup de son intempestive hystérie musicale, et qui cesserait, par suite, de compromettre sur des scènes ridicules le nom illustre qu'il est regrettable de lui voir ainsi porter?

— Les concerts Pasdeloup ont vécu. L'éminent chef d'orchestre et vulgarisateur de musique classique cesse une lutte désormais impossible à soutenir pour lui. Il aura le mérite éternel d'avoir été l'initiateur de ces concerts classiques du dimanche, qui ont, pendant tant d'années, depuis 1861, attiré au Cirque d'hiver toute la société parisienne, et surtout les bourgeois et le peuple, d'où leur titre si admirablement justifié de *Concerts Populaires*. Tant qu'elle n'eut pas de concur-

rence, l'entreprise de M. Pasdeloup prospéra d'une manière constante; mais depuis, Colonne, Lamoureux, Broustet, donnèrent à leur tour au Châtelet, à la salle du Château-d'Eau, au Cirque d'été des concerts du même genre dont les programmes étaient souvent identiques, et qui attirèrent à eux une bonne partie de la clientèle de M. Pasdeloup. C'était trop, en effet, de quatre concerts classiques à la fois, et se donnant dans la même journée. Broustet succomba d'abord; Pasdeloup disparaît aujourd'hui; il ne reste plus sur la brèche que Colonne et Lamoureux, qui recueilleront les épaves de leurs deux concurrents disparus.

Le Salon de peinture. — L'ouverture du Salon annuel de peinture, l'un des grands événements de la quinzaine, a été, comme d'habitude, précédée de cette fameuse journée du vernissage dans laquelle il est de plus en plus de mode de venir se faire écraser, et dont le résultat le plus clair est quelques billets de mille francs en moins dans la caisse de la Société des Artistes et une bonne couche de poussière en plus sur les tableaux nouvellement vernis. Jamais on n'y avait vu foule pareille : quiconque se respecte veut aujourd'hui avoir été vu dans cette réunion soi-disant privilégiée où il entre environ quarante mille personnes ; les femmes surtout sont dévorées du désir d'y venir montrer leurs premières toilettes printanières, ce qui d'ailleurs donne à ce grouil-

lement humain un aspect gai et chatoyant qui a bien son charme.

Nous ne pensons pas que depuis longtemps le Salon ait été aussi faible que cette année. A côté d'œuvres de mérite, telles qu'on doit les attendre des noms qui les ont signées, c'est un déluge de morceaux de toile peinte dont l'aspect écœurant a bientôt fait de fatiguer la vue. Tous les jours s'accentue davantage la tendance à l'art sans charme, à la peinture sans relief et sans plan. C'est une lèpre qui s'étend sur les jeunes, et dont tous les anciens n'arrivent pas à se garer : témoin, entre autres, M. John-Lewis Brown, qui, après avoir fait ces jolies cavalcades, si brillantes et si parisiennes, dont tout amateur veut avoir dans sa galerie au moins un spécimen, en arrive à donner des toiles sur lesquelles il semble qu'il se soit plu à passer un chiffon avant de les laisser sortir de l'atelier.

Aussi les peintres de valeur se soucient-ils de moins en moins de venir risquer leur réputation dans cette foire aux tableaux qui semble organisée pour discréditer à plaisir l'école française. Remercions donc les artistes qui veulent bien néanmoins y rester fidèles, et qui, comme M. Henner, viennent y apporter de ces beaux morceaux de peinture sur lesquels l'œil inquiet et ébloui aime à se reposer. La *Nymphe* de ce maître est une œuvre de premier ordre, et nous en dirons autant de *l'Étude*, de M. Fantin-Latour, une toile où l'on

trouve au suprême degré la simplicité, le calme et la sûreté d'exécution qui font le grand artiste. Un peintre qui n'avait pas exposé depuis quelques années, M. Luc-Olivier Merson, a donné un petit tableau, le *Jugement de Pâris*, qui est un véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie picturale. — Peu d'animaliers cette fois : les bœufs de Van Marcke, les chiens de Mélin, sont absents, comme depuis longtemps les moutons de Jacques. — Dans les paysages se distinguent le *Pays chartrain*, de Ségé, et les *Bords du Loing*, de Pelouse ; et dans les marines, Clays et Mesdag, deux étrangers, tiennent toujours la corde. — La peinture de genre est encore heureuse de compter Jules Breton, dont les *Communiantes* attirent l'attention par l'agrément de la composition et le charme du coloris. — Le portrait se maintient à un bon rang, et Jules Lefebvre, Chaplin, Cabanel, Carolus Duran, nous consolent de l'absence de Bonnat.

Les grandes toiles se multiplient sans devenir meilleures, et nous ne leur trouvons qu'un avantage : c'est qu'occupant beaucoup de place, elles diminuent d'autant le nombre des tableaux qu'on peut recevoir. Sous le titre de *Bois sacré cher aux Muses*, M. Puvis de Chavannes a couvert presque tout un côté du grand salon de droite de cette peinture morbide où le mépris du dessin le dispute au dédain de la couleur. Tout au contraire, M. Bouguereau se retrouve dans l'*Enfance de Bacchus* avec son agaçante perfection et cette couleur

fade dont il caresse avec un égal succès la figure de Vénus et les traits de la Vierge. Le *Retour de chasse à l'ours* (époque de l'âge de pierre), de M. Cormon, est certainement intéressant; mais c'est trop poussé au noir : quand cette toile, destinée au musée préhistorique de Saint-Germain, sera mise en place et vue à distance, nous nous demandons ce que l'œil y pourra bien distinguer. Une autre grande toile, qui fait face à celle de M. Cormon, est le *Massacre de Mâchecoul*, de M. François Flameng. Nous n'en aimons pas beaucoup la composition, mais nous y constatons avec plaisir un véritable progrès de ce jeune artiste, qui semble avoir renoncé à la couleur vitreuse de ses précédents tableaux.

La sculpture n'est pas brillante cette année; mais il n'en faut pas être inquiet. C'est un art en progrès évident, et les maîtres, qui pour la plupart se sont tenus cette fois à l'écart, nous dédommageront certainement dans de nouvelles expositions.

Finissons en demandant à la Société des Artistes, qui fait, dit-on, de brillantes affaires, de vouloir bien consacrer quelques sous de plus à son catalogue pour nous le donner d'une impression un peu moins impressionniste. Rien de plus fatigant à consulter que ce volume, affreusement imprimé sur un horrible papier, et qui, dans certaines pages, est absolument illisible.

THÉATRES. — La Comédie-Française et l'Odéon ont célébré solennellement le premier centenaire de la comédie de Beaumarchais, *la Folle Journée, ou le Mariage de Figaro*, représentée pour la première fois le 27 avril 1784. Nos deux premiers théâtres littéraires ont donné, à cet effet, une représentation très soignée de la pièce de Beaumarchais, accompagnée d'un à-propos en vers.

Au Théâtre-Français, l'à-propos était de M. Paul Delair et avait M. Coquelin aîné pour interprète. Voici le passage dans lequel le poète esquisse à grands traits le caractère spécial de cette première représentation :

. . . . . . Je le vois,
Ce monde orageux, tendre et poudré d'autrefois,
A qui je vins perfide, en criant : Peccadille!
Chanter la meurtrière et folle séguedille,
Qui voulait dire au fond : « Mon père, il faut mourir! »
Je le vois, foule ardente et bruyante, accourir
A la pièce quatre ans vantée... et défendue;
Je vois le coudoiement terrible, la cohue,
Et la garde forcée, et la grille en morceaux,
Des courroux, des couplets et des entrains d'assauts,
Et tout à coup, voici, dans la salle où vous êtes,
Les hommes qui vivaient alors, houle de têtes,
Rires vermeils, lueur des fronts, éclair des yeux,
Et, mêlés aux bourgeois, les hautains cordons bleus
Jetant l'impertinence et la rodomontade;
Le bon gros jeune roi qui règne par boutade,
Et la reine et sa cour, la grâce avec l'orgueil,
Les Polignac, Julie et Diane; Vaudreuil

Et Besenval; près d'eux cet enchanteur Calonne,
Qui rit du déficit, spectre qui le talonne,
Et fait sous ses jetés-battus jaillir de l'or;
A côté La Fayette, au juvénile essor,
Beau, naïf, à la mode; en bas, dans une loge,
L'auteur qui, figurant en un martyrologe
De ceux qu'on siffle, a pris, après souper, le soin
D'amener deux abbés qui puissent au besoin
L'administrer. Ailleurs, étonnant le profane,
Le Sphinx. Cagliostro, citant Aristophane
Qu'il a connu; Cazotte, autre diable; et moins beau.
Mais superbe, entouré de femmes, Mirabeau.
Tous sont là, robe, épée, église, fous et sages,
Epanouissement infini de visages!
Car ils sont gais!...

Il y aurait bien des inexactitudes de détail à signaler dans ce rapide tableau. Le passage entre autres :

..... Voici, dans la salle où vous êtes...

dit le contraire de la vérité. La Comédie-Française n'occupait pas la salle de la rue de Richelieu en 1784. Mais c'est là une licence de poète... en quête d'une rime qui ne venait pas! Ni le roi ni la reine n'assistaient à la première représentation, et ainsi du reste!... — A l'Odéon, l'à-propos était de M. Émile Moreau, et c'est M. Porel qui l'a récité. Voici sa variante sur cette première représentation si bruyamment célèbre :

Un! deux! trois!... la toile se lève :
Et, devant ce public glacé,

La pièce a déjà commencé,
Et voilà déjà que, sans trêve,
Dans le silence et la stupeur,
Comme un bruit de vitres brisées,
Les mots jaillissent par fusées,
Et que l'auditoire prend peur.

Toujours, à travers les surprises,
Les contretemps, les quiproquos,
Toujours, redoublé par l'écho,
De la rampe montant aux frises;
Toujours à travers le zonzon
De guitare ou de mandoline,
Sur les lèvres de Marceline
Et sur les lèvres de Suzon;

Toujours, de Fanchette à Pédrille,
Et du comte au page d'enfer,
Toujours le rire tinte clair;
Aux chansons il mêle son trille;
D'abord rire de franc luron,
Il éclate à pleine volée;
Et la pièce devient mêlée,
Et le rire devient clairon.

Beaucoup de journaux ont raconté par le menu l'histoire de cette première représentation, qui est trop connue pour que nous la résumions ici. Mais plusieurs de ces journaux ont cru devoir emprunter textuellement leurs détails, et sans la citer, à l'étude qui précède la réimpression du *Mariage de Figaro* dans la grande édition que feu mon ami Marescot et moi avons donnée à

la Librairie des Bibliophiles. Nous croyons donc pouvoir renvoyer le lecteur à cette étude qui ne comprend pas moins de 90 pages in-8° et qui renferme tous les documents et renseignements possibles sur la célèbre pièce de Beaumarchais.

— Mlle Marie Colombier, comédienne d'aventure et de hasard, à qui nous devons l'immortel livre *Sarah Barnum*, vient de nous donner un drame de sa façon sur le théâtre de Versailles. Cela s'appelle *Bianca*. Tout le Paris des grandes premières avait été convoqué à cette représentation, en vue de laquelle Mlle Colombier avait frété un train spécial pour ramener ses invités. Aussi y avait-il foule, et même encombrement. Le drame de Mlle Colombier, qui rappelle beaucoup de pièces du genre d'*Odette*, de *la Fiammina*, du *Fils de Coralie*, n'a pas eu précisément le succès que son auteur en attendait. On a ri plus qu'on n'a pleuré, au grand désespoir de Mlle Colombier qui versait de vraies larmes sur la scène, tandis que dans la salle le public se livrait aux lazzis et aux bons mots les moins en situation!

— La Gaîté s'est transformée en théâtre d'opérettes et de féeries; le drame en est proscrit pour le moment. Le directeur, M. Debruyère, a repris, pour le remplacer, une pièce qui lui avait déjà rapporté jadis beaucoup d'argent au théâtre Beaumarchais, *le Droit du Seigneur*, opérette de MM. Burani et Boucheron, mu-

sique de Léon Vasseur. Les deux meilleurs interprètes actuels de la pièce sont M. Montrouge et sa femme, Mme Macé-Montrouge, qui ont chanté autrefois, il y a plus de vingt ans, mais qui déchantent aujourd'hui. Ils ont beaucoup amusé quand même, et, en somme, c'est tout ce qu'on leur demandait.

— L'Ambigu change de directeur : M. Rochard, l'ancien et heureux directeur du Châtelet, remplacera M. Simon le 1er septembre. En attendant, M. Simon vient de nous donner un drame historique nouveau de MM. Blondeau et Jonathan, *Carnot*, qui ne nous semble pas devoir faire long feu. C'est M. Taillade qui joue Carnot, où il est bien solennel. En revanche, MM. Gravier, Courtès et Mme Marie Kolb ont des rôles moins ambitieux et plus gais, ce qui sauvera peut-être la pièce d'une mort immédiate.

— Le théâtre de l'Eden change également de directeur, et il modifiera aussi le genre de son spectacle. On n'y jouera plus exclusivement des ballets; on y donnera surtout des féeries, des opérettes et des vaudevilles. C'est M. Paul Clèves, ancien acteur et directeur de la Porte-Saint-Martin, qui prendra, à dater du 1er juin, la direction de la nouvelle entreprise.

— Le Théâtre-Italien, dont la saison n'aura plus que quelques jours de durée, veut la terminer par des coups d'éclat. Il vient d'engager pour *Un Ballo in maschera* Mme Tetrasini, un soprano dramatique, doué,

dit-on, d'une voix superbe, et pour *Il Barbiere* le célèbre ténor Stagno, qui vient demander à Paris la consécration des immenses succès qu'il a obtenus en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Amérique, un peu partout. Il doit recevoir 24,000 francs pour six représentations.

TRIBUNAUX. — *Le Conseiller des Fiancés*, tel est le sous-titre d'un journal spécial, *l'Indispensable ou le Conseiller des fiancés*, qu'avait créé un sieur Herman Fauquemberghe, et à l'aide duquel ledit sieur avait commis diverses escroqueries qui viennent de le faire condamner à huit mois de prison par la 8e chambre correctionnelle. Le journal a disparu en même temps.

Il portait comme épigraphe les vers suivants :

Au plus grand jour de votre vie,
Faites bon choix ; pas de folie.
Un bon conseil ne peut nuire ;
Vous gagnerez à nous lire.

Pour avoir le nécessaire
Sans trop chercher ni trop courir,
Pour que tout puisse vous plaire,
Choisissez à votre loisir.

Puis il y avait des conseils fort intéressants à l'adresse des jeunes mariés. En voici quelques échantillons qui ont trait au cérémonial :

Cérémonial. — La mariée ne doit se mêler en rien de faire les honneurs; son rôle est purement passif. La mariée prend place dans une voiture avec son père, avec sa mère, avec son frère et avec sa sœur, *si elle en a une!...*

Repas. — Si le repas est suivi de bal, la mariée ouvre le bal *avec la personne la plus honorable de la société...*

Devoirs du garçon d'honneur. — Il est chargé du carnet de la mariée. Il y inscrit le nom des personnes qui désirent danser avec elle et le remet quelque temps plus tard à la mariée.

Le véritable plaisir du garçon d'honneur ne commence qu'au moment où la bienséance l'oblige à inviter la demoiselle d'honneur.

Avouez qu'il eût été regrettable de ne pas conserver la trace d'une feuille aussi éphémère qu'indispensable!

LES MOTS DE LA QUINZAINE

X... vient de recevoir d'un ami une demande d'argent accompagnée de ces mots : « Pour avoir le courage de me refuser ces deux louis qui doivent me sauver la vie, il faudrait que tu fusses le dernier des... égoïstes. »

Il envoie tout de suite 20 francs au quémandeur avec cette réponse : « Désolé, mon pauvre vieux, de n'être que l'avant-dernier. »

X... est venu tardivement « souhaiter la bonne année » à une dame qui lui éclate de rire au nez.

« Vous vous moquez ! lui dit-elle. L'année est entamée depuis trop longtemps...

— Précisément, répond X... Moins il en reste, plus mes souhaits ont de chance d'être exaucés ! »

(*Gil Blas.*)

Un médecin célèbre pour sa brusque franchise, appelé l'autre jour au chevet d'un de ses clients, l'ausculte longuement, puis, sans mot dire, secoue la tête d'un air lugubre.

Inquiété, le pauvre malade se permet de demander :

« Mais, Docteur, quelle est donc ma maladie ?

— C'est ce que nous verrons à l'autopsie. »

(*Gaulois.*)

Un horrible gredin, qui comparaît devant la Cour d'assises, se trouve mal défendu par son avocat ; aussi, quand le président lui demande s'il a quelque chose à ajouter pour sa défense, répond-il avec impudence :

« Je demande à messieurs les juges toute leur indulgence pour mon avocat ! »

(*Gil Blas.*)

Sur le boulevard :

« Où vas-tu comme cela?

— Chez mon tailleur.

— Bigre. Tu as un tailleur? Tu le payes donc?

— Si je le payais, il viendrait chez moi. »

(*Écho de Paris.*)

Dans une soirée-sauterie où se trouvait Mlle X..., il était question d'âges.

« Voyons, lui dit quelqu'un, coquetterie à part, combien de lustres avez-vous?

— Quelle bête de question vous me faites là! répondit-elle; vous savez bien que mes moyens ne me permettent pas d'en avoir. »

Un monsieur sort du cercle, complètement décavé. Un petit mendiant l'accoste sur le boulevard :

« La charité, s'il vous plaît!

— Je n'ai plus le sou, mon pauvre ami! (*Avec conviction.*) Ne joue jamais au baccarat. »

(*Gaulois.*)

Une jeune veuve, très laide, vient consulter, sur des malaises qu'elle éprouve, un médecin célibataire ami de sa famille.

« Ce n'est rien, dit le médecin, il faudrait vous remarier.

— Oh! docteur, avec vous, tout de suite si vous voulez. »

Mais le médecin très grave :

« Pardon! Le docteur ordonne une médecine, il ne la prend jamais! » (*Gaulois.*)

Dans le monde où l'on se bêche :

« Quel âge a la baronne?

— Trente-six ans...

— Oh! trente-six ans!...

— Dame, c'est ce que j'ai *toujours* entendu dire! »

PETITE GAZETTE. — Le conseil municipal de Bordeaux a voté, le 18 avril, l'achat de 6,000 plaquettes, brochures, registres, etc., intéressant l'histoire de la ville de Bordeaux, trouvés dans les papiers de M. de Lamontaigne, dernier secrétaire perpétuel de l'Académie de Bordeaux (ancien régime).

Dans ces papiers se trouvent trente-deux lettres autographes inédites de Montesquieu, relatives aux affaires de l'Académie, à la guerre de Bohême, à la composition de l'*Esprit des Lois*. Dans l'une d'elles, en particulier, l'une des plus charmantes, Montesquieu raconte qu'il passe huit heures par jour à préparer son livre. Toutes les autres heures, dit-il, sont des heures perdues. Il est heureux de voir l'œuvre s'avancer :

« J'en suis enthousiasmé ; je suis mon premier admirateur. Je ne sais si je serai le dernier. »

Ces lettres inédites vont être publiées prochainement.

— En dehors du Salon annuel de peinture, il y a en ce moment à Paris trois expositions particulières qui attirent la foule :

1° A l'hôtel Sedelmeyer, le *Crucifiement du Christ*, magnifique pendant au *Christ devant Pilate* du peintre hongrois Munckacksy. Ce dernier tableau fait également partie de cette belle exposition, et le public s'accorde à le trouver supérieur à l'œuvre nouvelle, malgré ses grandes et rares qualités.

2° Chez M. Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi, exposition de *Psyché*, dernière œuvre de Paul Baudry, qui n'était pas terminée au jour inexorablement fixé pour la présentation des œuvres d'art du Salon.

3° Avenue de l'Opéra, 28, exposition d'un tableau de Jules Garnier : *Borgia s'amuse!* que le jury a refusé comme offrant le développement d'un sujet inconvenant. Il s'agit, en effet, du pape faisant danser devant lui et devant sa cour des courtisanes nues.

NÉCROLOGIE. — 20 avril. — Notre confrère Neumann, journaliste de Marseille et correspondant du *Temps*.

21 avril. — Emile Legrand, chargé depuis vingt ans, aux *Débats*, du service des informations parlementaires. Il avait cinquante-sept ans.

— Le député Ernest Lalanne, de la Gironde, docteur en médecine. Il appartenait à l'Union républicaine.

22 avril. — La célèbre danseuse, Marie Taglioni, née à Stockholm en 1804. Elle avait débuté à l'Opéra le 23 juillet 1827 dans *le Sicilien*. Elle a quitté définitivement le théâtre en 1847. Elle avait épousé, en 1852, le comte Gilbert de Voisins, dont elle a eu deux enfants, un fils et une fille, qui est la princesse Marie Troubetzkoy.

23 avril. — Léonce Dupont, ancien rédacteur de nombreux

journaux et auteur de publications politiques bonapartistes. Il avait cinquante-six ans.

24 avril. — Démosthène Ollivier, père d'Emile Ollivier, avocat, ancien ministre. Il avait quatre-vingt-cinq ans.

— Henri Lamorte, avocat, sénateur républicain de la Drôme, âgé de soixante-un ans.

27 avril. — Auguste Porlier, ancien directeur de l'agriculture, commandeur de la Légion d'honneur, âgé de soixante-deux ans. Deux anciens ministres de l'agriculture, MM. Teisserenc de Bort et le vicomte de Meaux, assistaient aux obsèques de ce fonctionnaire si distingué et d'une si haute compétence pour tout ce qui regardait les questions agricoles.

— La princesse de Wagram, belle-fille de l'ancien maréchal Berthier du premier empire. Elle était née Clary et se trouvait ainsi être la nièce de Bernadotte, roi de Suède, et de Joseph Napoléon, roi d'Espagne.

2 mai. — Emile Judic, mari de la célèbre diva des Variétés. Il n'avait que quarante-deux ans.

3 mai. — Pierre-Alphonse-Martin Lavallée, président de la Société nationale d'agriculture. Né en 1835 ; il était le fils du directeur-fondateur de l'Ecole centrale.

4 mai. — M. Vincent, ancien directeur des hôpitaux de la Pitié et de Saint-Louis, à Paris.

5 mai. — Le Dr Semerie, célèbre par ses travaux sur la folie, et aussi par la participation à la Commune dont il accepta, en 1871, la direction générale des ambulances fédérées.

VARIÉTÉS

COMMENT SE FAIT UNE PIÈCE DE THÉATRE

(*Fin. — Voir les deux précédents numéros.*)

LETTRE DE DENNERY

Prenez un point de départ intéressant, un sujet ni trop neuf ni trop vieux, ni trop banal ni trop original, afin d'éviter de heurter ou les intelligences vulgaires ou bien les esprits délicats.

LETTRE D'ÉMILE ZOLA

Mon cher confrère,

Vous me demandez comment je fais mes pièces. Hélas ! je vous dirai plutôt comment je ne les fais pas.

Avez-vous remarqué le petit nombre d'écrivains nouveaux qui se risquent sur les planches? C'est que, vraiment, pour notre génération de libres artistes, le théâtre est rebutant avec sa cuisine, ses entraves, son besoin de succès immédiat et brutal, l'armée de collaborateurs qu'on doit y subir, depuis le grand premier rôle jusqu'au

souffleur. Combien nous sommes plus indépendants dans le roman! Et voilà pourquoi, même lorsque la fièvre perverse de la rampe nous galope, nous préférons la tuer par l'abstinence et rester les maîtres absolus de nos œuvres. On nous demande trop de soumission.

Ajoutez que, pour mon compte, je me suis attelé à un ensemble de romans qui prendra vingt-cinq années de ma vie. Le théâtre est une débauche que je ne pourrai sans doute me permettre que très vieux.

Au demeurant, si le théâtre m'était permis, je tâcherais de *faire* les pièces moins qu'on ne les *fait*. Dans les lettres, la vérité est toujours en raison inverse de la construction. Je veux dire ceci : les comédies de Molière sont parfois d'une construction à peine suffisante, tandis que celles de Scribe sont le plus souvent des articles de Paris d'une fabrication merveilleuse.

Bien cordialement à vous.

LETTRE DE PAILLERON

Vous me demandez comment on fait une pièce, mon cher Dreyfus. Je vais bien vous étonner peut-être; mais, en mon âme et conscience, devant Dieu et devant les hommes, je vous déclare que je n'en sais rien, que vous

n'en savez rien, que personne n'en sait rien, et l'auteur d'une pièce moins encore que personne.

Vous ne me croyez pas?

Voyons.

Voilà un monsieur très fort, un homme de théâtre, un dramaturge vingt fois acclamé, en plein talent, en plein succès. Il a écrit une comédie, il y a mis tous ses soins, tout son temps, toute sa science; il n'a rien laissé au hasard. Il vient de la terminer, et il est content. Selon l'expression consacrée, l'effet est sûr! Mais, comme il est prudent, il ne s'en tient pas à son seul avis; il consulte des amis, des gens du métier comme lui, habiles comme lui, heureux comme lui; il leur lit sa pièce... Je ne dirai pas qu'ils sont contents... — il faudrait un autre mot — mais enfin, raison de plus : l'effet est sûr!

Il va trouver un directeur, un vieux routier qui a toutes les chances d'être perspicace, vu son expérience, et toutes les raisons d'être difficile, vu son intérêt; il lui communique le manuscrit et, dès qu'il lui en a donné connaissance, ce Napoléon de la scène, ce stratégiste du succès, est saisi d'une émotion profonde, mais facile à comprendre chez un homme persuadé qu'on vient de lui mettre 500,000 francs dans la main. Il exulte, il éclate, il presse l'auteur dans ses bras, il lui prodigue les adjectifs les plus flatteurs, qui commencent par « sublime » et qui vont en augmentant; il lui donne les noms les plus doux : Shakspeare, Duvert et Lauzanne, Rossini,

Offenbach!... selon la scène qu'il dirige; il n'est pas seulement content, lui : il est ravi, il est radieux... — l'effet est sûr!

Attendez! ce n'est pas tout. On lit aux acteurs... Même enthousiasme! Tous sont contents, je ne dis pas de la pièce! — ils ne l'ont pas écoutée — mais au moins de leur rôle... Tous contents! Leurs effets sont sûrs!

Là-dessus, on répète deux mois devant les familiers du théâtre, qui se succèdent dans les profondeurs de la salle obscure et manifestent le même délire. Il n'est pas jusqu'aux soixante pompiers de service qui, pendant ces soixante répétitions, n'aient invariablement ri et pleuré aux mêmes passages. Or, chacun sait que le pompier est le moderne Laforêt de nos Molières modernes, dirait M. Prudhomme, et que, quand le pompier est content... l'effet est sûr!

Arrive la répétition générale... Un triomphe! Bravos! bis! cris! rappels! toutes les herbes du succès... Et notez que ce public de la veille, sauf un contingent minime et insignifiant, sera le public du lendemain, le même... — Effet sûr, je vous dis! sûr! sûr!

Le lendemain, on joue la pièce... Elle tombe à plat!

Eh bien alors?

Si l'auteur sait ce qu'il fait, s'il est maître de son procédé, expliquez-moi donc pourquoi, après avoir fait vingt bonnes pièces, il en fait une mauvaise.

Et ne me dites pas que l'insuccès ne prouve rien ; — vous me feriez de la peine, mon ami.

Mon Dieu, je n'entends nier, vous le comprenez bien, ni le talent, ni l'habileté, ni l'expérience ; ce sont, pour parler comme les philosophes, des facteurs importants. Mais dans quelles proportions concourent-ils au résultat ? C'est là, je le répète, ce que tout le monde ignore, et l'auteur aussi bien que tout le monde.

Le poète en mal de pièce est un être inconscient, quoi qu'il en pense, et son œuvre est une œuvre d'instinct plutôt que de volonté.

Croyez-moi, mon cher Dreyfus, en cela comme en toute chose, le plus malin fait ce qu'il peut, et, s'il réussit, il dit qu'il l'a fait exprès. Voilà la vérité. Au fond, un auteur sait quelquefois ce qu'il a voulu faire, rarement ce qu'il a fait ; mais quant à savoir comment il l'a fait... je l'en défie !

Ou alors, si c'est bon, qu'il recommence ! Je ne sors pas de là !

Dans notre métier, voyez-vous, il y a quelque chose d'*inrecommençable*, qui en fait un art, quelque chose de génial qui l'ennoblit, quelque chose de fatalement aléatoire qui le rend charmant et redoutable. Vouloir démonter le chef-d'œuvre, dévisser l'idéal, déboulonner le mystère, à l'instar du baby qui cherche la « petite bête » d'une montre, c'est faire, ainsi que lui, œuvre puérile et vaine.

Ah! si j'avais le temps!... Mais je n'ai pas le temps. Aussi bien, mieux vaut que je m'arrête. Trop parler d'art n'est pas bon signe pour un artiste. C'est comme trop parler d'amour pour un amoureux : si j'étais femme, je me méfierais.

Tenez, voulez-vous que nous dégagions la philosophie de ce bavardage? Elle est tout entière dans un apologue de mon fils,—un philosophe sans le savoir, lui aussi,— alors âgé de sept ans. A force d'apprendre des fables, l'ambition lui vint d'en composer une, qu'il m'apporta un beau jour. Cela s'appelle : *l'Ane et le Serin*. Les vers sont un peu longs; mais il n'y en a que deux : c'est une compensation.

Voici :

Un jour, le serin chantait; l'âne lui dit : Comment fais-tu?
Et l'oiseau répondit : J'ouvre le bec et je fais : Tu! tu! tu!

Eh bien, l'âne, c'est vous, — ne vous fâchez pas ; — le serin, c'est moi. Quand je chante, j'ouvre le bec et je fais : Tu! tu! tu!

Voilà tout ce que je puis vous dire.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.





GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 10 — 31 MAI 1884

SOMMAIRE.

La Quinzaine : M. Richepin, *les Blasphèmes*. — Le *Dictionnaire de Nysten*. — M. Cumberland et ses expériences. — L'exposition de Meissonier. — A travers les autographes Charavay. — Coquelin, *Tartufe* et Poquelin. — Théâtres : Français, Odéon, Italiens, Opéra-Comique, Porte-Saint-Martin, Vaudeville.

Varia : A propos du *Maître de forges*. — L'Anti-Salon.

Petite Gazette. — Nécrologie.

Variétés : Trois billets inédits de Ponsard.

LA QUINZAINE. — M. Richepin vient de publier un nouveau volume de vers, *les Blasphèmes*, qui est l'événement littéraire de la quinzaine. Dans l'œuvre de Richepin, ce nouveau recueil équivaut aux *Châtiments* de Victor Hugo. Mais ce n'est pas à un homme seul qu'il s'adresse, ni contre un homme seul qu'il est écrit ; c'est la société tout entière que Richepin prend à partie, et c'est contre

Dieu lui-même qu'il est parti en guerre et qu'il combat. Dans ce livre, qui fait un bruit du diable, autant par sa grande valeur poétique incontestable que par l'allure, l'audace et le « cavaliérisme » des idées, Richepin se déclare à la fois nihiliste et athée. Il ne croit à rien et ne rêve que destructions, ruines, révolutions et bouleversements. Il voudrait entraîner tout le monde à sa suite, et enlever à chacun toutes ses illusions, tout son idéal. Il ne veut plus qu'on espère en rien, ni en un avenir meilleur, ni en un monde supérieur et réparateur des injustices de celui-ci, ni enfin en quoi que ce soit de réconfortant et de consolant, et il s'en explique très franchement dans la curieuse préface en prose qui, en guise de profession de foi, ouvre son nouveau volume :

« Même parmi ceux qui m'aimeront, dit-il, combien peu oseront me suivre jusqu'au bas de cet escalier vertigineux qui conduit à l'épouvantable et serein nihilisme ! Mais il faut en faire son deuil. Après tout, je ne cherche pas ma joie dans le suffrage des timides ni des débiles : je la puise à la certitude d'avoir dit pleinement ce que j'avais dans la tête. Somme toute, je suis allé plus loin qu'on ne le fit jamais dans la franche expression de l'hypothèse matérialiste ; j'ai poussé à sa formule extrême cette théorie du monde sans Dieu, que personne n'a le courage d'étaler et que tous mettent secrètement en pratique ; je crois avoir dit le dernier mot

de l'athée véritable, je suis descendu au fin fond de ma pensée, et cela suffit à mon orgueil.

« Comme toutefois on ne jouit absolument de sa pensée qu'à la condition d'être compris, j'ai tâché de rendre la mienne aussi claire que possible, et je lui ai donné tout ce que je possède de passion, de raison, de poésie, tout ce que j'ai acquis de science dans mon métier de dompteur de mots ! »

Ce livre, qu'il faut admettre tel qu'il est, — puisqu'il est ainsi,—vise d'un bout à l'autre au scandale. Richepin ne s'en cache pas, bien au contraire. Comme il en veut à toutes les croyances et à toutes les convictions, il étale carrément son absence complète de convictions et de croyances. C'est avec une crudité d'expressions d'un réalisme absolu qu'il expose ses idées et qu'il nous livre son âme tout entière, — si tant est qu'il croie si peu que ce soit à l'existence de l'âme. Il ne se prononce pas nettement là-dessus. Mais ce n'est pas là seulement qu'est la curiosité de son livre. Bien d'autres ont exposé dans leurs ouvrages des théories semblables et des bravades plus désespérées et plus audacieuses encore ; mais personne ne l'avait fait avec cette force de talent, cette virilité poétique et avec des accents aussi mâles et aussi puissants. Depuis Musset, depuis Victor Hugo, depuis Lamartine, personne n'a parlé en vers avec cette ampleur, cette variété, cette richesse et cette abondance ; personne n'a exprimé ses idées en

vers si fortement inspirés. On pourrait reprocher à ce recueil, dont les pièces diverses délayent un peu trop la même thèse, une sorte de longue et sombre monotonie, l'abus du naturalisme, la recherche des mots étranges et des termes souvent vulgaires et parfois orduriers ; mais tout cela est racheté par un souffle grandiose qui donne à Richepin une place bien haute dans la littérature contemporaine.

— Un scandale assez vif vient de se produire dans le monde et dans la presse médicale, à propos de la quinzième édition, qui vient de paraître, du *Dictionnaire de Nysten*, refondu, comme on sait, par Littré et Ch. Robin. Cette nouvelle édition contient en effet des modifications considérables faites, sans l'aveu et la participation de Charles Robin, dans les articles qui étaient plus particulièrement l'œuvre personnelle de Littré. Ch. Robin a déclaré aussitôt par lettre qu'il ne reconnaissait plus l'œuvre commune et qu'il en déclinait la responsabilité. C'est, paraît-il, sur les développements touchant aux idées de morale, de religion, de vie future, d'origine des êtres et des espèces, etc..., que portent surtout les modifications, ou mieux, les expurgations contre lesquelles a vivement protesté Charles Robin, ajoutant que la nouvelle édition du dictionnaire, qui portait son nom et celui de Littré, n'était plus qu'une œuvre mutilée indigne de tous les deux.

Et maintenant qui doit être rendu responsable de ces

mutilations? Le journal *le Concours médical* donne l'explication suivante :

« Mme Littré, héritière des droits de son mari, mais ayant des opinions religieuses très arrêtées, très convaincues, très différentes de celles qu'il avait toujours défendues, n'aurait donné son consentement à la requête présentée par les éditeurs en vue de leur nouvelle édition qu'à la condition que des modifications fussent faites à certains passages de l'ouvrage, qui aurait été, dans ce but, soumis à la révision d'un médecin mieux vu dans le monde bien pensant que dans le monde enseignant. »

Cette affaire soulève, comme on voit, une grosse question que les tribunaux vont sans doute être appelés à résoudre.

— M. Cumberland (Stuart) est le héros du jour. Ses curieuses expériences occupent non seulement le monde frivole, qui se presse dans les salons où il les exécute, mais aussi le monde scientifique plus sérieux et plus compétent. On sait que M. Cumberland se livre tout simplement aux trois jeux de société suivants : il découvre un objet quelconque placé le plus secrètement du monde dans l'endroit le plus invraisemblable, puis il désigne une personne à laquelle un assistant s'est borné à penser mentalement, sans prononcer une parole ; enfin il détermine le point du corps où l'un des spectateurs éprouve une souffrance habituelle ou accidentelle.

Ainsi, un de ces derniers soirs, donnant une séance à l'hôtel Continental, M. Cumberland eut pour adepte d'un moment le célèbre architecte de l'Opéra, M. Charles Garnier. Ce dernier sortit de l'hôtel et s'en alla cacher très loin (le rayon d'un kilomètre étant le maximum d'éloignement) une grande épingle qu'avait prêtée Mme de Pourtalès. M. Cumberland, tenant M. Garnier par la main, quitta l'hôtel avec lui, entra aux Tuileries, et, à 150 mètres environ de la grille du jardin, il se dirigea vers une des allées de marronniers, puis, sans hésitation, détacha l'épingle qui avait été enfoncée de façon à échapper à l'œil dans un creux de l'écorce. C'était à la fois merveilleux et inexplicable.

Mais M. Charles Garnier est un esprit très pénétrant et très fin, et le lendemain même de l'expérience il adressa au *Temps*, qui en avait rendu compte, la curieuse épître que voici :

Mon cher ami,

Je viens de lire dans votre journal l'article sur M. Cumberland ; l'explication donnée est parfaitement exacte. — Je le prouve.

Etant fort nerveux, je suis, à ce qu'il paraît, un excellent *sujet ;* mais ma nervosité me rend aussi apte à sentir vivement la sensation des autres. Je me suis dit alors que, comme M. Cumberland, je pourrais pénétrer quelque peu dans la pensée d'autrui. Ce soir donc, je me suis essayé à cette petite devinette, et, trois fois sur trois, je suis arrivé en quelques secondes à découvrir l'objet qui avait été désigné men-

talement. J'ai fait ces expériences dans trois maisons différentes et avec des victimes diverses, et je n'ai pas été plus embarrassé dans un local que dans un autre. Dans une quatrième opération, j'ai hésité parce que mon jeune sujet, au lieu de penser à un objet, ainsi que je le lui avais recommandé, a pensé à une personne. Par deux fois, je me suis arrêté à cette personne et l'ai touchée; mais, craignant une erreur, je n'ai pas persisté et j'ai dû interrompre ma promenade à tâtons, car j'étais très fatigué de cette recherche infructueuse. Vous voyez cependant que, dans ce dernier cas, il n'y avait pas de ma faute et que même l'insuccès relatif confirmait l'excellence du procédé.

J'ai fait la première expérience les yeux ouverts; mais j'ai fait les autres avec un bandeau sur les yeux, et, de cette façon, je me sentais certainement plus lucide.

Eh bien! ce qui me guidait dans mes recherches, c'était simplement le mouvement insensible, mais instinctif, de la main que je serrais dans la mienne.

Il faut, il est vrai, une grande contention d'esprit pour suivre et deviner presque ces tressaillements minuscules; mais enfin on y arrive et assez vite, puisque j'ai réussi sans le moindre apprentissage. Je n'ai pas envie, croyez-le bien, de me transformer en médium; néanmoins je n'étais pas fâché de me rendre compte par moi-même de ces faits physiologiques. Découverts ou appliqués par M. Cumberland, ils sont certainement intéressants et méritent l'étude des spécialistes. C'est à ce point de vue que je vous écris ces quelques mots qu sont de la plus exacte vérité.

Mille amitiés,

CHARLES GARNIER.

A l'occasion de cette lettre, M. Cumberland en adressa au *Gaulois* une autre trop longue pour être re-

produite ici en entier, et dans laquelle il explique que ses expériences n'ont rien de surnaturel. Suivant lui, la concentration absolue de la pensée d'une personne sur un point donné détermine chez elle des phénomènes purement physiques, dont il a, lui, la facile perception, et qui lui permettent de deviner ses actions et ses pensées. Que si l'esprit de la personne vient à être traversé par une idée nouvelle qui prend le dessus, les phénomènes en question disparaissent.

Cette explication de ses expériences donnée par M. Cumberland lui-même, est corroborée et confirmée par ces réflexions du journal *le Temps* qui s'est, plus spécialement que toute autre feuille, attaché à l'élucidation du mystère relatif aux faits et gestes du nouveau Sphinx :

« Plusieurs explications ont été données de ces faits; on a parlé de compères; mais les personnes qui accompagnent M. Cumberland sont des notabilités parisiennes impossibles à soupçonner : il pourrait bien y en avoir dans la salle qui avertiraient l'opérateur au passage, mais ils ne pourraient guère donner que des indications vagues : à droite, à gauche, tout à fait insuffisantes pour le diriger; d'ailleurs, s'il en était ainsi, M. Cumberland devrait réussir chaque fois avec n'importe qui, et il échoue souvent, auquel cas il prend un second assistant quand il ne réussit pas avec le premier

« La probabilité, à nos yeux, est qu'il arrive à des résultats en apparence merveilleux par des moyens na-

turels qu'il ne fait pas connaître. Ces moyens naturels sont vraisemblablement la perception de chaque instant des mouvements involontaires par lesquels une personne qui a pensé à un certain point s'y dirige, sans en avoir conscience, par une sorte d'action réflexe du cerveau sur les nerfs du mouvement; en y allant, elle y conduit l'opérateur; cette direction est indistincte, confuse, interrompue, contrariée, et l'art, on pourrait presque dire le sport de M. Cumberland, consiste à la discerner à travers toutes ces difficultés. »

L'Exposition de Meissonier. — On peut discuter la valeur de Meissonier, on peut lui reprocher la sécheresse et l'absence d'émotion; on peut lui tenir rigueur d'avoir exclu de sa peinture l'élément féminin, qui aurait ajouté à son œuvre le charme de l'élégance et l'attrait de la variété. Mais ce qu'on ne peut contester, c'est qu'aujourd'hui Meissonier soit désigné en tous pays comme le grand peintre français. On s'en est bien aperçu à l'émotion qui s'est emparée de tout le monde artistique quand il a été question d'une exposition générale de ses œuvres, fruit de cinquante années d'un labeur incessant et opiniâtre.

En entrant dans la galerie de la rue de Sèze, où sont exposées toutes les toiles de Meissonier qu'on a pu réunir, on est saisi par ce même sentiment de respectueuse admiration qu'on éprouve lorsque, dans un

des grands musées de l'Europe, on arrive à l'une de ces salles privilégiées où se trouvent groupées les œuvres d'un grand maître.

Nous ne nous aviserons pas d'indiquer ici nos préférences pour telles ou telles toiles, toutes ou presque toutes étant des chefs-d'œuvre ; nous nous bornerons à donner la liste complète des tableaux exposés, parce que c'est là un document très curieux à conserver pour l'histoire de l'art. Les voici donc avec les noms de leurs propriétaires :

S. M. la reine Victoria : *la Rixe*. — Baron Ad. de Rothschild : *le Joueur de guitare*. — MM. Van Praet : *la Barricade; l'Homme à l'épée; le Liseur près d'une fenêtre; le Liseur, costume blanc; le Déjeuner*. — M. Defoer : *Napoléon Ier; les Joueurs de boules* (*Antibes*); *le Voyageur; un Lansquenet*. — Mme de Cassin : *la Vedette; Liseur assis, costume rose; Fumeur noir; Cavalier Louis XIII dormant* (aquarelle). — M. Pastré : *le Joueur de flûte*. — M. Malinet : *Liseur debout sous une fenêtre*. — M. le vicomte de Greffulhe : *la Chanson*. — M. Boucheron : *Sous le balcon*. — M. Ch. Leroux : *Sentinelle à Antibes*. — M. Crabbe : *l'Espion* (armée de Sambre-et-Meuse). — M. Ed. André : *la Lecture du manuscrit*.

M. le baron Springer (de Vienne) : *le Bibliophile; Après le déjeuner*. — M. G. Lütz : *Phébus et Borée*. — M. Gambart : *Portrait de M. Meissonier; Recherches*

littéraires (aquarelle). — Mme Angelo : *Un Fumeur* (époque Louis XV). — M. Bianchi : *le Maréchal ferrant.* — M. Charles Heine : *Joueur de boules; Terrasse de Saint-Germain.* — M. Tabourier : *Cavalier Louis XIII frisant sa moustache.* — M. E.-H. Krafft : *le Violoncelliste.* — M. Gemito (de Naples) : *Portrait du sculpteur Gemito.* — Mme Cottier : *Polichinelle.* — M. Lévy-Crémieux : *Un Bravo; Un Cordonnier* (aquarelle); *Mousquetaire Louis XIII* (aquarelle). — M. le baron Hottinguer : *les Amateurs de peinture.* — M. le duc de Narbonne : *le Dimanche au village.* — M. le baron Edmond de Rothschild : *Lecture chez Diderot; Un Incroyable; Polichinelle* (aquarelle). — M. Quidant : *Portrait de M. Quidant.* — M. Auguste Dreyfus : *Gentilhomme Louis XIII en négligé, lisant.* — Mme Lefèvre (de Roubaix) : *Cavalier Louis XIII; Antibes; Antibes* (deux vues). — M. Pierre Duché : *Une Vedette.* — M. le baron Gustave de Rothschild : *Un Hallebardier; Un Fumeur* (costume rouge). — M. V. Lefranc : *Portrait de M. Victor Lefranc.* — Mme la vicomtesse de Trédern : *les Amateurs de peinture.* — M. Secretan : *le Vin du curé; Un Passage difficile; le Secrétaire; les Cuirassiers* (1805); *les Deux Vieux Amis (Récit du siège de Berg-op-Zoom); les Deux Van de Velde; Un Liseur*, *costume rose; Portrait de Mme Sabatier.* — M. Hetzel : *Portrait de M. Hetzel.* — Mme Isaac Pereire : *Reconnaissance dans la neige.* — M. Delahante : « (1814) ». *Campagne de*

France. M. James Duncan (de Londres) : *Officier de mousquetaires; le Porte-drapeau.* — M. le baron Schrœder (de Londres) : *le Portrait du sergent; les Joueurs d'échecs.*

M. David Price (de Londres) : *Regnard dans son cabinet.* — Sir Richard Wallace (de Londres) : *les Bourgeois flamands; le Décaméron; Partie perdue; les Amateurs d'estampes; le Guet-apens.* — M. John Siltzer : *la Confidence.* — M. Alexandre Dumas : *Portrait de M. Alexandre Dumas; le Dessinateur; l'Affaire Clémenceau* (aquarelle). — M. Lippmann : *Friedland* (aquarelle). — Musée du Luxembourg : *Bataille de Solférino.* — M. Steengraehl (de La Haye) : *Partie gagnée.*

M. le duc d'Aumale : *la Vedette; les Amateurs de peinture.* — Mme la vicomtesse de Trédern : *les Amateurs dans l'atelier.* — M. Gordon Bennett : *la Partie d'écarté; Gentilhomme Charles IX.* — M. Stewart : *Hussard en vedette; les Suites d'une querelle de jeu; le Coup de l'étrier.* — Baron Reitlinger : *Allant au petit lever.* — M. Trétiakof, de Moscou : *Attendant l'audience.* — Baron Hulot : *l'Amateur de dessins.* — Baronne Thénard : *Portrait de la baronne Thénard.* — M. Meissonier : *les Ruines des Tuileries; le Chant; le Graveur à l'eau-forte; A la fenêtre; M. Thiers sur son lit de mort; les Tuileries* (aquarelle); *Intérieur de l'église Saint-Marc; Portrait d'homme; Intérieur flamand; la Partie d'échecs; Dragon en vedette; Un Autel à Saint-Marc; Portrait de*

Mme Meissonier; Portrait de Charles Meissonier; Cavaliers au bord de la mer; Blanchisseuses à Antibes. — M. Péronne : *le Parapluie rouge.* — M. Chenavard : Son portrait. — Baron Ury de Gunzbourg : Son portrait. — M. Niven : *Le Départ.*

Tels sont les éléments de ce merveilleux ensemble, dans lequel une seule toile fait vraiment tache, celle du *Chant*. Elle avait déjà fait assez triste figure à l'Exposition triennale, et il est à regretter qu'un esprit avisé ne l'ait pas fait rejeter de ce faisceau de chefs-d'œuvre.

Verum ubi plura nitent......... non ego paucis
Offendar maculis.

L'Exposition des œuvres de Meissonier sera des plus fructueuses, et le grand artiste en a généreusement consacré le produit à l'œuvre de l'hospitalité de nuit. L'ouverture, pour le public, a eu lieu le 24; mais, dès le 22, M. Meissonier avait convié la presse, à laquelle il a fait les honneurs de son exposition avec beaucoup de gracieuseté et de bonhomie. Le lendemain, 23, a été le jour élégant; on n'entrait qu'avec des cartes dont le prix était de 10 francs, ce qui n'a pas empêché qu'on s'y soit écrasé, en même temps par genre et par charité.

A TRAVERS LES AUTOGRAPHES. — La maison Charavay a fait, le 19 mai, la vente d'une très curieuse

collection d'autographes, auxquels nous faisons quelques emprunts.

Voici d'abord l'extrait d'une lettre de Baudelaire (10 novembre 1858) relative à ses *Nouvelles Fleurs du mal*.

Les *Nouvelles Fleurs du mal* sont commencées. Seulement je ne vous donnerai des vers que quand il y en aura assez pour bourrer une feuille. Le tribunal n'exige que le remplacement de six morceaux. J'en ferai peut-être *vingt*. Les professeurs protestants constateront avec douleur que je suis un catholique incorrigible. Je m'arrangerai de façon à être bien compris; — tantôt très bas, et puis très haut. Grâce à cette méthode, je pourrai descendre jusqu'aux passions ignobles. Il n'y aura plus que les gens d'une mauvaise foi absolue qui ne comprendront pas l'impersonnalité volontaire de mes poésies.

— Les lignes suivantes, datées du 4 juillet 1849, sont du général Cavaignac, qui les écrivit à propos de démarches faites en vue de son élévation au grade de maréchal de France.

Le maréchalat est une dignité qui jouit de prérogatives. A ce titre, je le considère comme incompatible avec l'esprit des institutions républicaines... L'hérédité, les dignités militaires et civiles sont le cortège nécessaire, logique du gouvernement monarchique. Dans un gouvernement républicain, elles constitueraient une anomalie à laquelle il n'a pu jamais entrer dans ma pensée de m'associer, à laquelle je ne m'associerai pas.

— Dans la collection se trouve une pièce de vers

écrite par Antoni Deschamps en faveur des Irlandais, et dont voici un extrait :

Et toi, grand citoyen dont la noble bannière
Guide ce pauvre peuple en la sainte carrière,
Dis-lui, si Dieu le veut, qu'il sache attendre en paix,
Dis-lui qu'il se résigne, et qu'il cesse de croire
Qu'ici-bas le bon droit suffit pour la victoire;
La justice, O'Connell, a son empire ailleurs;
La terre est au plus fort, et non pas au meilleur.

— A propos de corrections qu'on avait voulu faire à un de ses ouvrages, publié par la *Revue contemporaine* (1859), Ernest Feydeau s'exprime en ces termes :

Ma correction consiste dans la suppression des deux derniers paragraphes. La cinquième partie finira donc sur ces mots : « Un pareil accident pourrait l'emporter. » De toutes les corrections que vous me signalez, je ne puis vous accorder que celle-ci : « Comme je relisais, en frémissant de rage, cette lettre qui venait évidemment de Mme de Toneins. » Je vous serai obligé de rectifier ainsi la phrase sur l'épreuve. Quant aux cantharides et aux idiots en rut, *j'y tiens essentiellement*, ainsi qu'aux autres mots signalés et surtout *au buste* en avant. — Dites au plaisant qui a compté dix fois le mot *mouler* en cinq pages de me signaler les pages. Je les relirai. Et si *Daniel* ne lui plaît pas, engagez-le à en faire autant.

— Nouvelle preuve, dans le billet suivant, daté du 27 décembre 1839, de l'infatigable charité de notre grande tragédienne Rachel.

Les pauvres sont mes frères. Ils ont droit à toute ma

sympathie, et jamais je ne me refuserai quand on me demandera de jouer à leur bénéfice, une de ces tragédies qui m'ont tirée moi-même de la plus grande pauvreté... Je crois rêver quand je pense que je pourrais, moi naguère si malheureuse, venir en aide à des misères qui ont tant de titres auprès de moi.

— Pour terminer nos citations, voici maintenant, dans le siècle dernier, une bien curieuse pièce de Mme d'Houdetot, la célèbre amie de Jean-Jacques Rousseau :

J'ay souvent réfléchi sur cette faculté d'aimer que j'ay conservée dans un âge très avancé; j'ay vu qu'elle était indépendante des sens puisqu'elle peut exister quand on a cessé d'en faire usage, qu'elle est séparée même dans le temps qu'on en use encore. Ce n'est pas toujours sa maîtresse qu'on aime le mieux; il y a une certaine sympathie de l'âme, que j'aurais peine à nommer, qui la confond avec une autre âme par tous les sentiments qu'on peut éprouver, et qui font qu'il y a pour ainsi dire deux moy dans une mesme personne.

COQUELIN, *Tartufe* et POQUELIN.— M. Coquelin aîné, le sociétaire de la Comédie-Française, vient de publier une étude sur *Tartufe*, qui est précédée de la dédicace suivante : *A la mémoire de Gambetta. A la mémoire du grand et cher ami qui avait inspiré et approuvé cette étude. Son très humble et reconnaissant*, COQUELIN.

Dans cette étude, qu'a d'abord insérée la *Revue politique et littéraire* et que l'éditeur Ollendorff a fait paraître en brochure, M. Coquelin s'attache à établir que

le personnage de *Tartufe* est non pas un *tragique*, ainsi que la plupart des juges et critiques compétents l'ont juqu'alors déclaré, mais bien un *comique*. Aux yeux de Coquelin, Molière n'a pas fait de drame, pas plus dans *Tartufe* que dans *Don Juan*, mais bien une comédie. Il se livre ensuite, pour prouver sa thèse, à une étude non moins complète qu'intéressante de la pièce et de tous les incidents auxquels sa représentation donna lieu. Il conclut que, dans *Tartufe*, Molière n'a pas attaqué la religion proprement dite, mais seulement l'excès de la dévotion, et qu'il a plaidé pour l'humanité qui, elle aussi, a ses droits.

« C'est pourquoi, dit en terminant M. Coquelin, dans ce pays de France où, depuis Faux-Semblant et Renard jusqu'à Macette et jusqu'à Bazile, les caricatures du mauvais dévot ont abondé toujours et toujours réussi, c'est pourquoi Molière, ayant tracé la plus amusante et la plus vraie, est devenu si populaire.

« Malgré Alceste, malgré Chrysale, malgré cent types que les siècles ne se lasseront pas d'étudier et qui feront les délices des hommes tant qu'il y aura des hommes qui penseront, s'il n'eût pas fait *Tartufe*, Molière ne serait pas ce Molière que lit chaque Français du moment qu'il sait lire. — C'est son œuvre caractéristique, sa gloire inséparable, sa victoire... et pas la sienne seulement.

« Je suppose une espèce de jugement dernier des races

où chacune, appelée à la barre, soit invitée, pour se voir adjuger là-haut une place selon ses mérites, à déposer l'ouvrage où son esprit se reflète le mieux, — son chef-d'œuvre et la représentation de sa plus haute action sur le monde. L'Allemagne, je suppose, déposera *Faust*; l'Angleterre, *Hamlet*; l'Espagne, *Don Quichotte*; l'Italie, la *Divine Comédie*. La France, enfin, s'avançant modeste, avec la clarté de son beau rire sur les lèvres, présentera son œuvre à son tour. « Qu'est-ce que c'est ? demandera le Très-Haut. — Seigneur, c'est *Tartufe*. — C'est bien, dira le Seigneur... Asseyez-vous à ma droite. »

Cette façon d'interpréter le personnage de *Tartufe* est toute nouvelle. Jusqu'à ce jour, *Tartufe* avait été compris et interprété comme étant un personnage de drame et non de comédie. M. Coquelin doit le jouer prochainement au Théâtre-Français, ce qui permettra, beaucoup mieux encore que ne le fait la dissertation dont nous venons de parler, d'apprécier et de juger qui, de lui ou de ses prédécesseurs dans l'interprétation de ce rôle capital, a eu tort ou raison.

THÉATRES. — Le 12 a eu lieu à l'Odéon la première représentation de l'*Athlète*, comédie antique, en un acte, en vers, qui avait déjà paru dans le *Théâtre bizarre* publié il y a quelque temps chez Ollendorff par un M. Palefroy. Ce n'était là qu'un pseudonyme déguisant

la grave personnalité de M. Fournier, procureur de la République à Châteaudun. L'*Athlète* est une comédie amusante, paradoxale, et écrite en vers très ingénieux et d'une forme tout à fait originale. Le succès de cette petite « *grecquerie* » a donc été très vif. Rebel, Cornaglia et Mlle Baretty ont très gentiment interprété les principaux rôles.

— Le 16 la Comédie-Française a représenté un petit acte, en prose, de M. Meilhac, *la Duchesse Martin*, qui devait d'abord s'appeler *Autre temps*. Le sujet n'en est pas bien nouveau et rappelle d'assez près l'*Épreuve* de Marivaux, dans le fond comme dans la forme. C'est du Meilhac quintessencié. Mais il y manque la verve heureuse de tant de comédies bien parisiennes écrites jadis par lui en collaboration avec son ami Halévy, qu'il a abandonné, ce nous semble, depuis quelque temps, à moins qu'il n'ait été abandonné par lui. Worms et Mlle Samary font très bien valoir les deux principaux rôles de cette bluette qui, d'ailleurs, ne tire pas à conséquence.

— Le 13 mai, nous avons eu aux Italiens les débuts du ténor Stagno, dans *Rigoletto*. Longtemps à l'avance, des affiches colossales avaient annoncé, *urbi et orbi*, la venue de ce nouveau rival de Rubini, de Mario et de Gayarre. Jamais réclame n'avait été plus excessive. Aussi, qu'est-il arrivé? C'est que ce Stagno, connu la veille par ses seules affiches, n'a trouvé le lendemain qu'un succès

des plus ordinaires, dans une soirée houleuse, compromise en outre par une indisposition subite de M. Maurel. Ç'a été en quelque sorte un scandale, la moitié du public ayant réclamé son argent, parce que M. Maurel avait été obligé de supprimer entièrement le troisième acte de l'opéra de Verdi. Le surlendemain 15, M. Stagno a pris une revanche satisfaisante de cette désastreuse soirée. Il a chanté Almaviva du *Barbier* avec beaucoup plus de succès, et il a même été assez vivement applaudi. Si les débuts de cet artiste distingué, qui coûte 4,000 fr. par soirée au Théâtre-Italien, n'avaient pas été précédés d'une réclame aussi ridicule qu'exagérée, il aurait obtenu, le premier soir, l'accueil bienveillant que lui a valu sa deuxième soirée. Comme Gayarre, Stagno chante de la gorge, de la tête, et même un peu du nez; ni l'un ni l'autre ne sont de grands ténors d'opéra dans la vraie acception du mot, et nous nous demandons quel effet produiraient ces deux voix blanches, bien qu'agréables, dans des œuvres telles que *le Prophète* ou *les Huguenots*.

— A l'Opéra-Comique un nouveau ténor, M. Degenne, s'est produit dans la reprise de *Lakmé*. C'est une précieuse acquisition, et le premier soir M. Degenne a obtenu un très vif succès dans le rôle créé par M. Talazac. D'un physique avantageux, agréable même, M. Degenne conduit avec beaucoup d'art une voix bien timbrée, d'émission facile et puissante à l'occasion. C'est à Genève que Mlle Van Zandt, en représentation,

a fait la connaissance de ce remarquable chanteur, qu'elle a aussitôt signalé à l'attention de M. Carvalho. La charmante Lakmé n'a pas été moins applaudie que le nouveau ténor. En somme, la troupe de cet heureux théâtre n'a jamais été aussi riche en sujets de premier ordre.

— A l'Odéon, reprise de *Bérénice*, tragédie de Racine qu'on n'avait pas vue au théâtre depuis Rachel, qui joua le rôle cinq fois seulement dans toute sa carrière (les 6, 10, 17, 19 et 30 janvier 1844). Le jeune Alexandre Lambert et la belle Mlle Hadamard ont eu les honneurs de cette intéressante reprise que la prochaine clôture de l'Odéon ne peut malheureusement rendre très fructueuse.

— Le 22 mai, à la Porte-Saint-Martin, a eu lieu la première représentation d'une traduction nouvelle en prose du *Macbeth*, de Shakespeare, par M. Jean Richepin. C'est là plutôt une adaptation qu'une traduction, car le drame de Shakespeare a été tout à fait « dérangé » par M. Richepin pour les besoins de la scène, comme il les comprend. Littérairement parlant, sa traduction est écrite dans un style fort inégal; nous aimons mieux les vers de Richepin que sa prose. Mme Sarah Bernhardt a été très applaudie dans les trois scènes capitales de la pièce. M. Marais a eu aussi quelques beaux moments dans le personnage de Macbeth. Mais ce n'est pas là le succès éclatant qu'on avait espéré.

— Reprise de *Bébé* au Vaudeville. Tous ceux qui ont vu cette amusante comédie de MM. de Najac et Hennequin, au Gymnase, tous ceux qui viennent de la revoir jouée par les artistes du Vaudeville s'étonnent de ce long intervalle de sept ans qui s'est écoulé entre la première représentation et la reprise. *Bébé* est, en effet, une de ces pièces fortement dosées de bouffonnerie qui semblent destinées à reparaître périodiquement sur l'affiche, comme *la Vie parisienne*. C'est une comédie boulevardière. Ce qui, paraît-il, avait fait jusque-là hésiter les directeurs, c'était le personnage de Pétillon, que Saint-Germain avait su rendre légendaire. M. Jolly a prouvé aux directeurs que nul en ce monde, pas même Saint-Germain, n'est indispensable. Les autres rôles sont convenablement tenus par MM. Francès, Nertann, Corbin, Mmes Grassot, de Cléry, Caron, Arnault, Achard.

— Le 22 mai, les Italiens ont repris *Un Ballo in maschera*, l'un des derniers bons opéras de Verdi. M. Maurel a trouvé un grand succès personnel dans cette reprise; c'est le meilleur Renato que nous ayons encore vu à Paris. Le ténor Nouvelli ne fera oublier ni Mario ni Fraschini dans le personnage de Ricardo; il a cependant très bien chanté la romance si connue du premier acte « *La rivedrà* », et sa partie dans le duo du deuxième acte. Une débutante, Mme Tetrazzini, a brillamment réussi dans le rôle d'Amalia. Le Théâtre-Italien

va clôturer à la fin du mois sur cette heureuse reprise, qui fera encore de belles soirées dans la saison prochaine.

VARIA. — *A propos du* MAITRE DE FORGES. — Deux journaux, — *le Gil Blas* et *l'Intransigeant*, — accusent aujourd'hui, après plus d'une année de succès en librairie et au théâtre, notre confrère Georges Ohnet d'avoir pris le sujet et les développements de son célèbre roman *le Maître de forges* dans un roman suédois de Mme Carlen, publié en 1846. M. Ohnet répond avec beaucoup de justesse qu'il n'a jamais lu le roman de Mme Carlen par la bien bonne raison qu'il ignorait même qu'il existât.

Dans sa lettre il donne ce curieux renseignement :

« Pendant les représentations du *Roman parisien*, je rencontrai un soir M. Octave Feuillet dans le cabinet du directeur du Gymnase. Mon illustre confrère m'aborda en me disant : « Je viens de lire votre *Maître de forges*. Je suis furieux... Non pas que le livre ne m'ait pas plu, au contraire; mais parce que j'ai dans mes cartons le plan d'un roman dont le point de départ, les situations, les caractères et le dénouement sont absolument semblables. Il m'est maintenant impossible d'en tirer parti. C'est à croire que vous avez fouillé dans mon tiroir... »

Et M. Ohnet ajoute avec beaucoup d'à-propos :

« Voyez le hasard, puisque vous l'invoquez : M. Feuillet mettant un peu plus de hâte à traiter son sujet, c'était lui qui se trouvait sous le coup du roman de Mme Carlen, à ma place! »

M. Feuillet aurait d'ailleurs pu se plaindre, avec plus de raison encore, de M. Georges Ohnet, toujours au sujet du *Maître de forges*. Est-ce que le point de départ et la situation capitale de ce joli roman et de l'attachante pièce qui en est sortie ne se trouvent pas déjà dans un des plus séduisants proverbes d'Octave Feuillet, *la Clef d'or?*

Est-ce que la scène de la première nuit de noces des deux pièces n'est pas identique? Dans *la Clef d'or*, c'est le mari qui doit reconquérir sa femme; tandis que dans *le Maître de forges*, c'est la femme qui, pendant deux actes, cherche à reconquérir son mari. Mais, à cette différence près, l'idée est la même, et ce point de départ, qui, en somme, est le point capital, se retrouve dans les deux pièces. Personne n'a cependant songé à faire ce rapprochement, pas même M. Octave Feuillet. Que l'auteur de *la Clef d'or* et que l'auteur du *Maître de forges* veuillent donc bien relire ce premier proverbe, et ils seront convaincus une fois de plus tous les deux qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et que Mme Carlen dans son roman *Un an de mariage* (2 vol. 1846), qui a précédé leurs deux récits, a sans doute, elle aussi, emprunté le thème du sien à quelque autre

écrivain antérieur qui ne l'avait peut-être pas non plus lui-même inventé !...

L'Anti-Salon. — « Prenez garde à la peinture », car, de quelque côté que vous vous tourniez, vous ne pouvez manquer d'en rencontrer. Voilà les artistes dits « Indépendants » qui viennent d'élever Salon contre Salon en ouvrant une exposition dans les baraquements des Tuileries. Les *Indépendants* sont, pour une partie, ceux qui ne veulent pas du Salon annuel, et, pour une autre partie, de beaucoup la plus grande, ceux dont le Salon annuel ne veut pas.

Ils ont fait là, suivant nous, une démonstration bien stérile ; leur exposition n'est ni assez bonne pour intéresser, ni assez mauvaise pour bien faire rire : c'est le triomphe du médiocre. Il semble qu'on se trouve dans une de ces expositions de province ou de l'étranger, toutes pleines de bonnes intentions, mais où rien ne commande le regard.

Convenons pourtant qu'il y a quelques toiles vraiment supérieures à certaines de celles qui ont été admises au Salon, et parmi elles nous pouvons citer : *La Vague*, de M. Œmichen ; *le Graveur à l'eau-forte*, de M. Mesplès ; la bourriche de *Pensées*, de M. Biva ; le *Fumeur*, de M. Baud-Bovy ; un portrait de M. Pipard, et, au-dessus de tout, deux têtes d'étude de M. Meyer-Ball : ce sont là de vigoureux morceaux de peinture,

magistralement exécutés et qui appelleraient une médaille dans toutes les expositions où elles pourraient figurer.

La note comique se trouve représentée par une inénarrable scène de *Don Quichotte*, de M. Sarda; un *Réveil du lion*, de M. Pertuiset; une *Baignade à Asnières*, de M. Seurat, qui a mis du violet partout, comme s'il s'agissait de moutarde, et surtout par une toile ébouriffante de M. Casey, *Honneur et Patrie*, représentant un cuirassier planté sur un cheval de bois qui a l'air de donner la patte, et tenant dans ses bras un drapeau au milieu duquel éclate un soleil.

Pas ou peu d'impressionnistes. Est-ce que l'école serait déjà en déroute?

PETITE GAZETTE. — Mlle Lloyd a joué pour la première fois, le 16 mai, le rôle de Mme Désaubiers dans *La joie fait peur*, rôle créé par Mme Allan, et repris successivement par Mmes Guyon, Nathalie, Favart et Granger. Mme Lloyd a eu beaucoup de succès, bien que, — reproche galant, — on l'ait trouvée encore un peu trop jeune pour le personnage.

— Le 15 mai a eu lieu, au Père-Lachaise, l'inauguration du monument élevé par souscription au baron Taylor. L'auteur de la statue est le sculpteur Guillaume. Plusieurs discours ont été prononcés par MM. Du Sommerard, Kaempfen, Halanzier, Guillaume, l'auteur même de la statue, et A. Houssaye.

NÉCROLOGIE. — 8 mai. — Le prince Michel Stourdza, ancien hospodar de Moldavie, décédé à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Il vivait en France depuis 1849.

— Amédée Servin, peintre paysagiste, dont les deux dernières toiles figurent au Salon de cette année. Il était né en 1829.

11. — Le marquis de Talhouët, ancien sénateur, ancien ministre. C'était un des plus riches propriétaires fonciers de France. Il était petit-fils du comte Roy, célèbre ministre des finances sous la Restauration, qui avait laissé 20 millions à chacune de ses filles. Né en 1819.

12. — Adolphe Wurtz, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine; chimiste des plus distingués. Né le 26 novembre 1817.

13. — Altaroche (Marie-Michel), ancien député, ancien directeur de l'Odéon et l'un des fondateurs du *Charivari*. Il avait soixante-treize ans.

13. — Le peintre de genre Gustave Jundt, Alsacien d'origine. Il n'avait que cinquante-quatre ans.

15. — L'éditeur Chamerot, père de l'imprimeur de ce nom. Il avait quatre-vingts ans. C'est lui qui a publié les premières œuvres de Michelet et de Louis Blanc.

17. — La princesse Murat, née Malcy-Caroline Berthier, et petite-fille du maréchal Berthier, prince de Wagram. Née en 1832.

18. — Le peintre et dessinateur Catenacci (Hercule), né à Ferrare (Italie) en 1816. On lui doit l'illustration de plusieurs grands ouvrages français, *la Touraine*, *les Galeries de l'Europe* d'Armingaud, etc.

VARIÉTÉS

TROIS BILLETS INÉDITS DE PONSARD.

Ces trois billets sont adressés à Mme Mélanie Waldor, la poétesse morte en 1871. Ils contiennent deux refus assez habilement enguirlandés de belles et aimables raisons, et les deux derniers donnent, en outre, quelques curieux détails à propos d'une des rares œuvres légères de Ponsard. (Voir le recueil de ses œuvres complètes.)

I

Juin 1850.

Madame,

Je suis bien flatté de votre gracieuse demande, et je serais bien heureux de vous avoir pour spectatrice. Je suis allé hier à la Comédie-Française; j'y suis encore allé aujourd'hui pour solliciter une loge, ou tout au moins des stalles de balcon. Mais on ne m'a rien accordé. Je n'ai eu que quelques stalles d'orchestre. Comme il ne s'agit que d'un petit acte, et comme d'ailleurs Rachel joue dans la même soirée une grande

pièce[1], le théâtre veut faire une recette, et m'a prié de ne pas insister. On ne fait pas même le service ordinaire des journaux.

Permettez-moi de vous envoyer la réponse que M. Verteuil m'adresse au sujet de ma demande. Je désire beaucoup, Madame, que vous ne gardiez aucun doute sur ma bonne volonté.

Je devais quitter Paris il y a plus d'un mois, et je me rappelle que les préparatifs de mon départ m'ont privé du plaisir d'assister à une de vos soirées. J'allais partir, en effet, quand le Théâtre-Français m'a demandé un petit acte pour Rachel. C'est ce qui m'a retenu, et je n'ai pu aller m'excuser auprès de vous, car j'ai été obligé de m'enfermer chez moi et de ne voir personne, afin de livrer l'acte demandé avant le départ de Mlle Rachel.

Je n'ai pas d'exemplaire de la pièce chez moi. Ils appartiennent tous à mon éditeur, qui ne doit m'en donner qu'un certain nombre. Cependant j'espère bien qu'il se laissera aller à ma prière; mais il faut pour cela que j'aille chez lui et les soins de ma première représentation m'absorbent en ce moment tout à fait.

Je compte partir de suite après cette première repré-

1. Le petit acte dont parle ici Ponsard est sa comédie, en un acte et en vers, *Horace et Lydie,* que Rachel créa, en effet, le 19 juin 1850. Elle joua le même soir la tragédie de Corneille, *les Horaces.*



sentation et je crains de ne pouvoir vous remercier de vive voix, comme je le voudrais, de votre bienveillant souvenir. Mais je reviendrai en novembre, et alors j'aurai l'honneur d'aller vous présenter mes remerciements.

Recevez, etc.

F. PONSARD.

II

Compiègne, jeudi.

Chère madame et amie,

Je vous envoie à la hâte mille remerciements et mille et mille bien affectueuses amitiés. Je n'ai que dix minutes à moi, avant d'aller au thé de l'impératrice.

Merci! je voudrais bien vous envoyer ce que vous me demandez avec tant de bonté; mais comment vous écrire ces vers? Cela a été improvisé, fait à la hâte, le brouillon est entre les mains de l'aide de camp de l'empereur; je n'ai plus le souvenir assez présent pour copier de mémoire un passage; même le temps matériel d'écrire me manque absolument [1]. Après le thé, toilette, dîner, soirée, et nous partons demain.

Si je peux trouver un instant cette nuit, je tâcherai de

1. Il s'agit ici, ainsi que la lettre suivante l'explique, d'une charade en vers improvisée par Ponsard pour l'amusement de la Cour impériale, pendant un séjour à Compiègne.



me rappeler quelque chose et de le tenir prêt pour votre messager demain. Sinon, excusez-moi. Excusez aussi mon barbouillage en raison de ma précipitation, et surtout agréez la nouvelle assurance de mes sentiments les plus affectueux, et de mon respectueux dévouement.

F. PONSARD.

III

Paris, lundi.

Chère madame et amie,

Je vous ai écrit à Compiègne pour vous remercier et pour vous envoyer toutes mes plus affectueuses amitiés. J'ai laissé ma lettre entre les mains du domestique, selon l'avis que vous m'aviez donné, car j'ignorais votre adresse à Compiègne, et je comptais qu'on la viendrait chercher le soir ou le matin. Personne n'était encore venu la prendre quand je suis parti, et je ne sais si elle vous est parvenue.

Je vous disais, dans ce billet (le précédent), que le brouillon de ma petite charade était entre les mains du comte Lepic et que je ne me souvenais plus assez des vers pour les écrire de mémoire. M. Lepic a été chargé par l'impératrice de faire imprimer cette bluette à l'Imprimerie impériale pour Leurs Majestés et pour les invités.

On n'en tire que juste le nombre d'exemplaires nécessaires à cet effet, et cette distribution ne me regarde en rien. C'est une bagatelle toute particulière à Compiègne, et à laquelle on désire garder ce caractère particulier, en ne lui donnant aucune publicité. Outre que je n'ai pas le manuscrit, je craindrais qu'une publicité donnée par moi à ces petits vers, en dehors de la volonté de mes augustes hôtes, ne parût indiscrète, et vous savez qu'en ces sortes de choses on ne saurait trop mettre de réserve et de circonspection.

Veuillez agréer, chère madame et amie, tous mes regrets, et croire à la vivacité et à la sincérité de mes sentiments respectueux et dévoués.

F. PONSARD.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 11 — 15 JUIN 1884

SOMMAIRE.

La Quinzaine : M. Bisson, *le Député de Bombignac.* — *Sapho,* M. Daudet. — Salon de peinture, statistique. — Bibliographie : *les Patenôtres d'un surnuméraire.* — Théâtres : Théâtre-Lyrique.

Varia : Le Grand Prix. — Le général Margueritte. — Lettre inédite de Lamartine. — Une Vente d'actrice. — Festival Pasdeloup.

Petite Gazette. — Nécrologie.

Variétés : Lettres inédites d'Aimée Desclée.

LA QUINZAINE. — La nouvelle comédie, *le Député de Bombignac*, représentée le 28 mai au Théâtre-Français, a donné lieu à d'étranges critiques de la part de certains journaux. Les graves rédacteurs de ces feuilles ou de ces revues à idées retardataires ont paru trouver qu'on s'était trop amusé ce soir-là à la Comédie-Française, et leurs articles se sont ressentis de cette morose impression. Ce *Député de Bombignac*, dont l'auteur est M. Alexandre Bisson, a été écrit par lui en collabora-

tion avec un fonctionnaire qui cache son véritable nom sous le pseudonyme de Sylvane, paraît-il. M. Bisson est l'auteur de diverses pièces extragaies et le collaborateur de M. Gondinet pour une jolie comédie jouée il y a quelque temps au Vaudeville, *le Voyage d'agrément*. M. Bisson, qui est lié avec les frères Coquelin, a pu, grâce à leur bon concours, faire lire et recevoir son *Député* à la Comédie-Française.

C'est une comédie très amusante, qui en rappelle beaucoup d'autres, notamment *le Mari à la campagne*, dont elle imite le point de départ et certains développements d'une manière tout à fait flagrante. Elle contient une idée des plus drôles et des plus neuves, qui même aurait pu être plus follement exploitée. Ce candidat-député légitimiste, se faisant remplacer devant ses électeurs par son secrétaire qui se fait élire par eux comme républicain, pouvait donner lieu à des complications scéniques des plus amusantes. Mais l'auteur n'a pas suffisamment varié les péripéties qui devaient naturellement naître de son sujet, et la pièce tourne trop autour de la même situation. Néanmoins, le jeu et la verve des deux Coquelin aidant, on a beaucoup ri, et *le Député de Bombignac* a obtenu un assez vif succès.

C'est contre ce succès qu'ont protesté les quelques burgraves de la critique dont nous parlons plus haut. Selon leur doctrine, nous avons eu tort de rire : le Théâtre-Français est et doit rester le conservatoire du

genre ennuyeux. Nous demandons, à notre tour, à protester contre cette étrange prétention, et nous ne saurions trop approuver Coquelin aîné d'avoir, en cette occurrence, pris la défense du rire contre les prédicateurs et les défenseurs de l'ennui. A propos de ce *Député de Bombignac*, tant malmené par quelques-uns, Coquelin a publié en effet dans le journal *le Matin* (7 juin) un article sous ce titre : *Rions un peu!* qui contient un plaidoyer *pro domo*, lequel est en même temps l'apologie de la gaieté, de la vraie et saine gaieté au théâtre.

Coquelin trouve qu'il est « terrible d'entendre tant prêcher autour de la Comédie-Française le respect du lieu et des traditions qu'on prétend violé par *le Député de Bombignac*. » Il lui semble que la critique devient bien grave; Molière disait déjà : « C'est une terrible entreprise que de faire rire les honnêtes gens! » Que dirait-il aujourd'hui? demande Coquelin. Il n'y suffirait plus; il faudrait qu'il changeât sa note. Coquelin en veut surtout à ceux qui déclarent qu'on ne doit rire qu'au théâtre du Palais-Royal, et que, si par hasard on vient à rire au Théâtre-Français, il faut bien se garder de l'avouer!

« J'en ai vu, ajoute Coquelin, de ces critiques sérieux se pâmer dans leurs fauteuils, car je vois très clair quand je joue; je me tiens au courant des impressions de la salle, j'y ai l'œil, d'abord par devoir,

pour savoir comment va la pièce et quand il faut la défendre, et ensuite parce que cela m'amuse et qu'il y a quelquefois là des comédies dont, par réciprocité, il n'est pas défendu au comédien de devenir le spectateur; — eh bien, j'en ai vu rire, rire tout le temps, qui, le lendemain, par esprit de pénitence évidemment, imprimaient dans leurs feuilles que la pièce était froide. »

Plus loin, Coquelin s'étonne « qu'en un pays si facile pour les députés on soit si difficile pour les vaudevillistes. » ..... Si cela devait continuer, le public ne serait plus amusable. Mais le public, lui, veut rire, et il a raison.

« Enfin, dit en terminant Coquelin, il n'y a pas de genre à la Comédie-Française. Quiconque excelle, n'importe dans lequel, doit pouvoir être joué là. La Comédie, comme son patron, prend son bien où elle le trouve. Il y a plusieurs catégories dans le répertoire, autant que de variétés dans l'esprit national. C'est pour cela qu'elle s'appelle le Théâtre-Français. — Tout ce qui est bien français lui appartient.

« Jeunes gens, ne craignez pas d'être amusants. Même si vos pièces ne sont pas des chefs-d'œuvre, apportez-les-nous! Nous avons joué beaucoup de pièces qui n'étaient pas des chefs-d'œuvre! Si l'on rit dans les vôtres, c'est toujours ça de gagné... Vive l'entrain! et le rire facile, le rire clair, le rire de source !... Pour l'amour de Dieu, laissez-nous rire. »

Comme on le voit, ce n'est pas tant la comédie du *Député de Bombignac* que le genre gai auquel elle appartient que Coquelin a entendu défendre. Et nous croyons que dans cette défense si nette et si sincère Coquelin aura pour lui, — à quelques-unes de ces exceptions près faites pour confirmer toutes les règles, — la grande majorité du public français.

— M. Alphonse Daudet vient de faire paraître un nouveau roman, *Sapho* (mœurs parisiennes), qui est l'événement littéraire de la quinzaine. Tous les romans nouveaux de M. Alphonse Daudet excitent d'ailleurs, à même dose, le même intérêt et la même attention. Dans ce roman, très vivant, très vécu, très moderne, l'auteur veut dépeindre certaines mœurs parisiennes dont il dédie le tableau, un peu cru, à ses fils, « pour l'époque où ils auront vingt ans ».

Sans nous étendre plus longuement sur l'analyse de cet important récit, que tout le monde a déjà lu ou voudra lire, nous nous bornerons à dire que, comme développement et comme intérêt, *Sapho* est l'un des ouvrages les plus attachants et les plus émouvants qu'ait encore publiés M. Daudet. En revanche, nous lui reprocherons deux choses : la première, c'est que M. Daudet nous semble s'être un peu trop préoccupé, en écrivant sa nouvelle œuvre, du style et de la manière de son intime ami Zola; la seconde, c'est que la dédicace de *Sapho*, « Pour mes fils, quand ils auront vingt ans », est peut-

être de dix années en avance. Ce n'est guère que vers la trentaine qu'on peut apprécier sérieusement un ouvrage de la haute valeur littéraire et morale de *Sapho;* il faut avoir vécu et vécu longtemps déjà pour bien comprendre et bien connaître les secrets et les détours de cette vie parisienne spéciale dont le roman nouveau nous présente un si décevant tableau. On a encore trop d'illusions à vingt ans, — heureusement, — pour admettre que les choses se passent toujours dans la vie d'une manière aussi âpre, aussi désillusionnante et aussi cruelle que le beau livre de M. Daudet vient de nous les montrer.

STATISTIQUE DU SALON DE PEINTURE. — Puisqu'il n'est question partout, en ce moment, que de peintres et de peintures, faisons comme tout le monde et empruntons au *Journal des Économistes* la statistique suivante, qui d'ailleurs a bien sa curiosité.

Le Salon actuel est le 13e de la troisième République, le 61e du siècle, le 66e depuis 1793, le 112e depuis 1673, bien que désigné comme le 102e.

Les 4,665 numéros du Salon actuel sont répartis comme suit entre 3,448 artistes :

	Œuvres	Artistes
	—	—
Tableaux	2,493	1,883
Dessins, pastels, aquarelles, porcelaines, etc.	749	612
A reporter.	3,242	2,495

Report.	3,242	2,495
Sculpture.	748	539
Gravures et médailles sur pierres fines. .	36	31
Architecture	165	143
Gravures.	474	354
Totaux.	4,665	3,562

Depuis 1868, les Salons ont donné, en général, des chiffres supérieurs à 4,000 ouvrages exposés :

Années	Œuvres	Années	Œuvres
1868	4,213	1880	7,532
1869	4,230	1881	4,932
1870	5,434	1882	5,612
1874	3,657	1883	4,943
1875	3,828	1884	4,665
1876	4,033		

Les 3,562 artistes de 1884 présentent les variétés suivantes :

Hommes.	3,060	Français.	2,966
Femmes.	502	Etrangers.	596
Total. . .	3,562	Total. . .	3,562

Les 596 étrangers appartiennent à 23 nationalités :

Amérique	105	Suisse.	41
Belgique.	88	Allemagne.	38
Grande-Bretagne. . .	63	Italie..	36
Suède.	42	Espagne.	34

Hollande.	28	Portugal.	6
Autriche.	24	Hongrie.	5
Russie.	16	Grèce.	4
Pologne.	15	Indes..	4
Danemark.	21	Roumanie.	3
Norvège.	10	Turquie.	1
Finlande.	7	Bulgarie.	1
Brésil.	7		

La Savoie et les Alpes-Maritimes comptent 7 exposants; l'Alsace et la Lorraine, 76.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Patenôtres d'un surnuméraire.* — Notre ami Joseph Delaroa vient de publier chez Ollendorff, en un joli et mignon volume, la troisième édition de ses *Patenôtres d'un surnuméraire.* Ce recueil de maximes et d'aphorismes écrits d'une plume si nerveuse, si ferme et souvent si cinglante, avait obtenu sous ses deux formes premières un vif succès de curiosité. Il y a quelques mois (19 déc. 1883), Sarcey avait consacré une de ses conférences du boulevard des Capucines à l'étude de la deuxième édition, et le succès de cette conférence et des nombreuses citations de l'ouvrage faites par lui a hâté l'apparition de l'édition nouvelle.

Cette troisième édition est considérablement augmentée. La première, que nous avons sous les yeux, offre avec elle d'assez grandes différences. Le titre d'abord n'est pas le même. L'édition première (1860) porte en effet le titre suivant : *Les Patenôtres d'un sur-*

numéraire, conseils d'un grand-oncle recueillis et mis en lumière par Joseph Delaroa. (Lyon, Louis Perrin, imprimeur.) Pas de nom d'éditeur. L'auteur, qui, en 1860, avait probablement plus de ménagements personnels à prendre qu'aujourd'hui, supposait, dans sa préface, qu'il avait trouvé *les Patenôtres* qu'il publiait dans le pupitre d'un sien grand-oncle. « Il avait jeté sur le papier, nous disait-il, à ses moments perdus, comme des boutades spontanées sans ordre et sans suite, les maximes et réflexions qui font le texte de ce livre. » Enfin, ce digne oncle avait laissé sur sa table une lettre adressée à son neveu, et « que la forme tremblée des caractères indiquait avoir été écrite à ses derniers moments et interrompue par la mort... » Voici cette lettre qui ne figure pas dans la nouvelle édition :

Mon cher neveu,

Ai-je été au-dessus ou au-dessous des circonstances que j'ai traversées, peu importe; je n'ai pas été assez médiocre pour réussir.

L'ambition m'a manqué pour arriver, je l'avoue sans regret; mais, en considérant ceux qui montaient, plus d'une fois j'ai conservé le droit de les mépriser.

Ayant, dès le début, renoncé à la vie, je n'ai eu à me reprocher ni bassesses ni lâches affections.

Aujourd'hui je suis vieux, je ne m'en plains pas. J'ai vécu dédaigné, je mourrai heureux. J'ai porté dans ce monde une honnêteté implacable, je suis satisfait.

L'expérience est faite de sang, de sueurs, de joies, de peines.

Je te lègue la mienne : heureux si tu profites de ses enseignements meurtriers !

Ta génération a la tête vide, l'esprit usé et le cœur décrépit. Ses affections sont marquées de rides précoces, elles ont je ne sais quoi de maladif qui ressemble aux efforts d'un poitrinaire.

Elle n'est pas difficile à vaincre. Veux-tu l'essayer? Lis!..

A la suite de cette lettre, vient dans cette même édition l'épigraphe suivante qui ne figure pas non plus dans la troisième[1] :

ÉPIGRAPHE

La vie est une route étroite,
Toute pleine d'encombrement,
Où nous marchons en grand tourment,
Le diable à gauche et l'ange à droite.

L'un dit : « Fais ta trouée, exploite
Le prochain comme un instrument !
— Souffre, dit l'autre, et ne convoite
Que la paix dans l'isolement. »

L'homme entre eux se débat et pleure
Et tantôt crie à l'un : « Demeure ! »
Et tantôt à l'autre : « Va-t'en ! »

Mais pour le sage tout s'arrange :
Par l'aile il se retient à l'ange,
Par la griffe il mène Satan !

JOSÉPHIN SOULARY.

1. La deuxième édition a paru sous ce titre, chez Scheuring, à Lyon, en 1874 : *Les Patenôtres d'un Surnuméraire* (Morale et Politique).



En reproduisant dans la troisième édition la préface de la première, M. Delaroa y a supprimé, avec quelques autres, les passages que nous venons de citer et qu'il nous a paru curieux de rétablir ici pour nos lecteurs.

THÉATRES. — Le Théâtre-Lyrique vient de rouvrir une fois encore ses portes ; c'est une nouvelle tentative qui ne nous paraît pas devoir être beaucoup plus viable que les précédentes, mais qu'il faut cependant encourager. Le nouveau directeur, M. Garnier, est en même temps un ténor distingué de la province. Le 28 mai il a donné, comme premier spectacle, la reprise d'un ancien opéra de Donizetti, *les Martyrs*, qui a été joué jadis à l'Académie royale de musique, le 10 avril 1840. Cet ouvrage a une triste et funèbre origine. Il avait d'abord été écrit pour le célèbre ténor Nourrit, et il devait servir à ses débuts à Naples. Mais la censure en interdit la représentation, et cette interdiction fut la cause première de la mort tragique de Nourrit. A Paris, c'est Duprez qui créa le rôle de Polyeucte, que Tamberlick reprit plus tard avec succès aux Italiens. Malgré un beau troisième acte, qui contient un remarquable sextuor, *les Martyrs* n'eurent qu'un succès très contesté. Nous ne croyons pas que l'interprétation actuelle soit assez brillante pour rendre à cet opéra démodé un éclat de quelque durée. Après M. Garnier (Polyeucte) nous citerons M. Auguez (Sévère), ancien baryton de l'Opéra,

qui a de bonnes traditions, et Mme Delprato (Pauline). — A la Renaissance, théâtre aujourd'hui inexploité et sans direction régulière, une troupe de passage, dirigée par M. Abadie, a donné, le 5 juin, une opérette déjà représentée à Bruxelles, *le Présomptif*, trois actes de MM. Hennequin et Valabrègue, musique de M. Louis Gregh. Pièce gaie, bien que bâtie sur un vieux modèle qui a déjà cent fois servi; mais musique assez ordinaire, d'un pianiste distingué et connu seulement comme compositeur et éditeur de jolis morceaux pour son instrument. De là à écrire une partition, même d'opérette, il y a loin! Que M. Gregh retourne donc à son piano et qu'il y reste! Dans l'interprétation, bornons-nous à citer M. Deschamps, fort amusant comique qui vient du Palais-Royal.

VARIA. — *Le Grand Prix.* — Le grand prix a été couru le dimanche 8 juin. Malgré le temps pluvieux, il y avait une foule presque aussi nombreuse que si le soleil se fût montré dans ses plus ardentes splendeurs. C'est encore un cheval français, *Little-Duck*, appartenant au duc de Castries, frère de la maréchale de Mac-Mahon, qui a gagné le prix. On se souvient que, l'an dernier, même honneur était déjà échu au duc de Castries avec son fameux *Frontin*. Le prix de cette année se montait à 142,300 francs.

C'est la vingt-unième fois que le grand prix est couru depuis sa fondation en 1863[1]. Et, dans ces vingt et une courses solennelles, la France a compté onze victoires, l'Angleterre huit, l'Amérique une, et l'Autriche-Hongrie une.

Bien qu'il y eût grande foule, la recette a été, en raison du mauvais temps, inférieure à celle de l'an dernier : on a fait, le 8 juin, 285,000 francs, tandis que le grand prix de 1883 avait produit 330,000 francs.

Le général Margueritte. — On vient d'inaugurer à Fresne-en-Woevre (Meuse), lieu de naissance du général Margueritte, une statue en l'honneur de ce vaillant officier (1er juin).

On sait que, dans la bataille de Sedan, le général Margueritte, frappé à mort par un obus prussien, continua à diriger pendant quelques instants sa brigade, et ne résigna son commandement que lorsque ses forces physiques l'eurent trahi complètement. Un de nos jeunes confrères, M. Gustave Vautrey, a lu, à l'inauguration de la statue, une pièce de vers qui a produit une impression profonde, et de laquelle nous détachons le passage suivant :

En avant ! Quel éclair dans nos heures néfastes,
Quand on le vit passer, pour un suprême effort,

1. Il n'y a pas eu de course du grand prix en 1871, en raison des événements politiques.

Le tourbillon sacré de ces enthousiastes,
Poussés par un mourant qui reculait la mort!

Margueritte vivra! ce monument l'atteste.
Il surgit du tombeau, combattant retrouvé.
Le bronze impérissable éternise son geste;
Son bras pour nous guider sera toujours levé.

Des héros comme lui plus haut que les orages
Planent; le piédestal de leurs œuvres est fort.
Gardés dans la mémoire immortelle des âges,
Plus vivants que jamais, ils sortent de la mort.

Son pays, qu'il aima de passion profonde,
Lui prit jusqu'au dernier des jours qu'il a vécus;
Mais la terre qu'arrose un tel sang est féconde,
Et la défaite est grande avec de tels vaincus.

Honneur et gloire au sang des braves!
Honneur à ces humaines laves
Dont nos vallons furent rougis!
Quand tout parlait de défaillance,
Pour contenir plus de vaillance,
Bien des cœurs se sont élargis.

. . . .

Gloire au sang, qui sur cette terre
Versé, semence salutaire,
Doit germer à chaque saison!
Gloire au sang qui se change en sève
Et que la nature sans trêve
Fait monter dans la floraison!
Sur les coteaux, sur les vallées,
Sur les campagnes violées
Par plus d'un combat décevant,

Partout chante le sang des braves!
Il murmure des notes graves
Avec la brise, avec le vent!

Il souffle les grandes pensées,
Lorsque les choses sont bercées
Par la sérénité du soir;
Et dans l'air où ton âme habite,
Ce qu'on respire, ô Margueritte!
C'est ton exemple et c'est l'espoir!

Lettre inédite de Lamartine. — Nous nous sommes assurés que l'intéressante lettre suivante, qui nous est communiquée en original par un de nos lecteurs, ne figure pas dans la correspondance publiée de Lamartine.

A Monsieur Xavier Morland

à Saint-Sébastien (Espagne).

Saint-Point (1855).

Je viens bien tard, mon cher Monsieur, vous remercier de votre aimable envoi; mais votre caisse d'oranges est arrivée de Saint-Sébastien à ma campagne alors que je l'avais quittée après un court voyage à Paris. Je viens de la faire ouvrir seulement à mon retour ici, et les beaux fruits qu'elle contient n'ont pas trop souffert du voyage. Nous les avons déjà goûtés hier, et tout le monde les a trouvés délicieux.

Je vous remercie également de vous inquiéter comme vous le faites de l'état de ma santé; je vais aussi bien que possible et je m'occupe au dehors le plus que je peux. Je prépare déjà mes vendanges, qui seront satisfaisantes; mais la guerre[1]

1. La guerre de Crimée.

nous a ravi nos meilleurs bras, et nous serons peut-être embarrassés pour la faire aussi vite que les autres années. Il faudra suppléer à beaucoup d'absences de mes vignerons ou de leurs fils, ou aussi de leurs gens, qui ont été se faire tuer, ou qui sont morts de maladie ou de froid pour une cause qui leur importait beaucoup moins, à coup sûr, que le bien-être de leurs vignes et même des miennes !

Je suis revenu de Paris très fatigué ; l'Exposition[1] rend la capitale bien difficile à habiter en ce moment par ceux qui aiment leur repos ; je ne suis plus fait à ce grand bruit ni à tout ce mouvement de tous les peuples qui semblent se précipiter comme en un seul point de leur univers. Je suis très fier, certainement, du succès que nos grands industriels remportent ; mais je préfère demeurer éloigné du tourbillon au milieu duquel s'accomplissent tant de beaux et merveilleux spectacle. Cependant, parmi toutes ces choses extraordinaires, il en est une qui m'a frappé plus que tout le reste par son imprévu même. C'est la grande tragédienne italienne qui donne ses représentations à la salle Ventadour, où je lui ai vu jouer deux fois la *Marie Stuart* de Schiller et un drame assez médiocre sur l'épisode de *Pia di Tolomei*, dont elle fait une admirable interprétation. Je ne sache rien qui m'ait, jusqu'à ce jour, aussi fortement impressionné. Cette femme se donne tout entière, corps et âme ; elle communique sa flamme pénétrante à un public qui est composé d'éléments bien divers, mais auquel on n'avait, sans doute, jamais offert le tableau de tant d'émotions mêlées à de si vifs enthousiasmes.

Je crois avoir répondu, mon cher monsieur, à toutes vos questions. Je veux espérer que les bains de mer remettront la santé de vos deux charmantes filles, auxquelles je vous prie de présenter mes respectueux souvenirs. Recevez pour vous-même la nouvelle assurance de mes sentiments.

LAMARTINE.

---

1. L'Exposition universelle de 1855.

Une Vente d'actrice. — Tout le monde a connu au théâtre Mlle Lasseny, qui a été jadis fort belle, très adulée, très courtisée, très adorée, et qui n'avait qu'un très médiocre talent d'actrice. Elle était devenue passagèrement étoile, dans les petits théâtres, il y a de cela vingt-cinq ans. Elle approche donc aujourd'hui de la cinquantaine. Nous l'avons connue, il y a quelques années, alors qu'elle habitait un ravissant petit hôtel, au coin de la rue de Saint-James, à Neuilly, hôtel dont un comte russe faisait tous les frais. Puis l'âge est venu, la beauté du diable, qui servait de talent à Lasseny, a disparu avec la jeunesse ; et, comme la belle pécheresse dépensait, au jour le jour et sans compter, le produit de ses charmes, la misère sans doute est arrivée avec l'âge, et aujourd'hui la belle Lasseny, ridée et vieillie, met en vente, pour vivre, les cadeaux et bénéfices de ses belles années !...

Claretie, dans une de ses chroniques, se livre, au sujet de la vente de Mlle Lasseny, aux amusantes réflexions que voici :

« Je voudrais pourtant bien savoir pourquoi Mlle Lasseny vend son mobilier et laisse disperser au vent ses boiseries, ses meubles de style, ses tapisseries Henri II et ses croisées garnies de vitraux. Chacune de ces ventes de reines-tapages ressemble à des liquidations ou à des écroulements. Quel motif les pousse à abandonner les meubles accoutumés ? Nécessité ou fantaisie ? Besoin

de retraite, d'argent, coup de tam tam suprême ou coup de pouce de la misère? Chaque existence de Parisienne fille d'Ève a, comme toute existence de peintre, pour couronnement — ou pour découronnement — une vente. « *Faire sa vente* » équivaut pour elles à « *faire son exposition* » pour un maître. Et c'est alors que les contrastes de la vie parisienne apparaissent curieusement dans ces étalages d'objets disparates, de bibelots bizarres ou précieux !

C'est par là qu'on voit quel singulier amour des vieilleries a envahi, possède entièrement ces jolies filles, qui devraient se moquer si bien du passé, vivant non de l'air du temps, mais de l'odeur même du temps présent, humant l'actualité comme le fumet du plat choisi dont elles se nourrissent, et qui, prises de nostalgies rétrospectives, rêvent de mobiliers gothiques dans leurs petits hôtels où l'on parle plus volontiers la langue des petits théâtres que celle de Froissart. Je ne connais le « mobilier artistique » de Mlle Lasseny que par l'affiche de la vente, mais je suis étonné — sur l'étiquette — de ces désignations seigneuriales : « Cheminées monumentales, portes Renaissance, grand orgue forme gothique... » Un orgue chez Mlle Lasseny ! Un orgue pour chanter le *Hussard persécuté* ou les refrains de cafés-concerts ! Je m'imagine un orgue chez Gounod et le *maestro* de *Rédemption* laissant sortir ses prières et ses plaintes des longs tuyaux sacrés. Mais chez Mlle Las-

seny, un orgue! C'est là comme un paradoxe à l'état de meuble. »

Le Festival Pasdeloup. — Le 31 mai un grand festival au bénéfice de M. Pasdeloup, le regretté chef d'orchestre des Concerts populaires, a été donné dans la salle des fêtes du Trocadéro. Ce concert, organisé par les premiers musiciens et compositeurs de ce temps, avait réuni les artistes les plus distingués et les plus illustres de Paris. Tous les théâtres lyriques, artistes et orchestres, avaient regardé comme un honneur de figurer dans cette suprême représentation d'adieux. Les compositeurs vivants des morceaux exécutés ou chantés dirigeaient eux-mêmes l'orchestre, ou accompagnaient les artistes au piano.

A la fin de cette belle matinée, à laquelle le bénéficiaire a pris part, une couronne superbe, roses et œillets, ornée de rubans orange, a été remise à M. Pasdeloup, et M. Gounod, étant venu lui donner l'accolade, lui a adressé les paroles suivantes :

« Mon cher Pasdeloup, mes illustres collègues m'ont fait l'honneur de me déléguer auprès de toi pour te prier d'accepter cette couronne, hommage de notre vive sympathie, et pour te remercier des immenses services que, durant trente années consécutives, tu as rendus à l'art musical. »

Des applaudissements frénétiques ont accueilli ces

quelques paroles qui apportaient à Pasdeloup la glorieuse récompense de tant d'années de nobles et excellents services rendus au grand art dont il a été l'une des plus saillantes personnifications.

La recette de ce magnifique festival a été de 67,785 francs, plus 20,000 francs de location de loges, soit près de 90,000 francs, sur lesquels il y a à peine à prélever une dizaine de mille francs de frais.

PETITE GAZETTE. — La famille de notre ami Édouard Dentu vient de réunir dans une élégante plaquette in-8° de 108 pages les principaux articles publiés dans les journaux de Paris, de la province et de l'étranger, à propos de la mort de cet éditeur si regretté. En tête de cette plaquette figure un excellent portrait de Dentu, d'une ressemblance absolument exacte et qui a été gravé par M. Le Nain.

— Le Théâtre-Italien a opéré sa clôture annuelle le 31 mai. Il résulte du bilan de la saison terminée que soixante-treize représentations ont été données, qui ont produit 1,109,281 fr., soit une moyenne de 15,195 fr. 62 c. par soirée. C'est là un résultat d'un excellent augure pour l'avenir, la réfection de la salle, qui a compté pour un gros chiffre dans les dépenses de cette année, ne devant plus figurer dans celles de la saison prochaine.

NÉCROLOGIE. — 21 mai. — Salomon-Louis Hymans, l'un des écrivains les plus distingués de la Belgique, auteur de nombreux travaux historiques et politiques, Hymans fut député de Bruxelles, de 1859 à 1868. Il était né en 1829.

24. — Le général de division Guiod, qui a commandé en chef l'artillerie de l'armée de la défense, pendant le siège de Paris.

25. — Le célèbre graveur Paolo Mercuri, décédé à Bucharest à l'âge de quatre-vingts ans. Des trois plus illustres graveurs de ce siècle, Calamatta, Mercuri et Henriquel-Dupont, ce dernier survit seul aujourd'hui.

27. — Notre confrère Léon Chapron, en dernier lieu collaborateur de *l'Evénement*. Il avait été avocat avant de devenir journaliste. Il a successivement écrit au *Gaulois*, au *Figaro* et au *Gil Blas*. Un certain nombre de ses meilleures chroniques ont été réunies en un volume intitulé : *Le long des rues*. La mort de cet écrivain si fin et si distingué est une perte très sensible pour le journalisme parisien.

27. — L'abbé Menu, licencié ès lettres, docteur en théologie, premier aumônier du lycée Louis-le-Grand.

28. — Le comte d'Haussonville, membre de l'Académie française (1869), sénateur inamovible (1878), beau-frère du duc de Broglie. Il était né à Paris le 27 mai 1809.

29. — Le docteur Blondeau, secrétaire et rédacteur du journal *le Progrès médical;* il n'avait que quarante ans.

7 juin. — Ernest Jaime, fécond auteur dramatique, décédé à l'âge d'environ quatre-vingts ans. Il était père d'Adolphe Jaime, vaudevilliste comme lui. Ernest Jaime a collaboré à beaucoup plus de pièces qu'il n'en a signé seul. Il était l'un des auteurs du célèbre vaudeville *le Chevreuil*. Il a été longtemps commissaire central de la police à Versailles.

VARIÉTÉS

LETTRES INÉDITES D'AIMÉE DESCLÉE

M. Alexandre Dumas fils vient de publier, dans la *Nouvelle Revue*, des détails pleins d'intérêt sur les débuts de Desclée au Gymnase, et il reproduit dans son étude quelques lettres qui

lui ont été adressées par la grande comédienne. Nous reproduisons les suivantes.

I

Cette lettre a été écrite au lendemain de la première représentation de ~~*Frou-Frou*~~ au Gymnase (30 octobre 1869).
Diane de Lys.

C'est fini. Ouf! J'avais de belles robes de toutes les couleurs, une aigrette dans les cheveux qui me faisait ressembler à un petit chien savant. La salle archi-pleine. On m'a sifflée au premier acte, et on m'a fait une ovation au cinquième. Je me suis tâtée toute la soirée pour me trouver une pulsation de plus; rien, calme plat. Ni inquiétude, ni peur, ni joie; rien. Ainsi je n'aurai été qu'ébauchée, et déjà je suis finie. Pauvre moi! Enfin le directeur m'a dit: « C'est aussi bien que Rose. » C'est gros cela. Il voulait me faire signer une prolongation séance tenante. Et moi, je croyais et je crois encore que je déplais à ces gens-là, et je m'en moque, car j'ai fortement le respect de l'individu, mais je n'ai pas celui de la foule. Bref, M. Montigny doit vous écrire, parce que, moi, je ne sais rien au juste, excepté pourtant que j'ai un plaisir infini à causer avec vous, mon doux confesseur. Je vous envoie toutes mes tendresses.

AIMÉE.

II

Au moment de signer un nouvel engagement, elle exprime, dans les termes suivants, ses appréhensions à M. Dumas :

Les Parisiens m'ennuient, car je connais ces maîtres du monde; ils ne sont ni plus ni moins bêtes que d'autres. Et je ne vous vois plus, c'est le bouquet! Je ne signerai que si vous me l'ordonnez absolument, et encore vous faudra-t-il me tenir la main. Je finirai par entrer au couvent, voyez-vous, cela est sûr. C'est une idée fixe, une monomanie. Que fais-je? Pourquoi ce mouvement, ces combinaisons, ce métier de saltimbanque, cette existence tout à la fois vide, monotone et bruyante? Historier ce pauvre visage qui demande grâce, faire tomber des mèches sur son nez, comprimer certaines parties de son corps, en développer certaines autres, frotter ces ongles que la nature a voulus ternes et que nous voulons luisants, puis, avec une sorte de conviction étudiée, réciter de certaines choses desquelles on ne pense pas un mot, mentir enfin, tromper les yeux et les oreilles d'une quantité plus ou moins considérable de gens pour arriver à les amuser pendant quelques heures; rétribution à la fin du mois de quoi payer ses faux chignons : voyons, franchement, où est le but? Et dire que toutes ces choses me paraîtraient adorables si je les faisais pour un seul!

III

Le fragment suivant contient un long et chaud remerciement à l'adresse de l'auteur de *la Visite de noces :*

Savez-vous bien tout ce que je vous dois, ma chère Providence? D'abord vous m'avez inventée, puis vous avez été mon soutien pendant mes nombreux découragements, vous m'avez rendu la dignité, l'estime de moi-même. Après avoir payé le passage, pauvre Marie l'Egyptienne, je tâtonnais, je cherchais ma route, vous me l'avez montrée, vous m'avez indiqué le but et, grâce à vous, je viens de l'atteindre. Plusieurs personnes, vous-même m'avez parlé de ma fortune. Je ne sais d'où peut venir cette fable. Moi riche! Ce serait illogique. Est-ce qu'une femme comme moi se fait riche! Il n'y a pas d'hommes qui donnent, il y a des femmes qui savent se faire donner. Je suis pauvre et je m'en vante. Mais M. Montigny vient de m'envoyer un troisième engagement avec des conditions superbes. Aussi, plus de spleen, plus de couvent! Je gagne ma vie! Aussi je vous aime! et, je vous en prie, laissez-vous aimer, car si le pain de chaque jour est assuré, si l'estomac peut dormir tranquille, son voisin, ce pauvre cœur, traverse une crise terrible. Ce grand travail, cette dépense de chaque soir, loin de le fatiguer, le surexcite au contraire. Des bouffées d'amour me montent au cerveau,

me grisent, et quelquefois s'arrêtent aux lèvres. J'ai un besoin de tendresse, de caresses, qui m'épouvante. Ce petit corps maigre contient d'inépuisables richesses qui m'étouffent. A qui les donner? Qui les veut? Elles ne seraient pas appréciées. « Ils ne sont pas dignes de vous », m'avez-vous dit souvent; je l'ai cru; puis je m'accusais d'orgueil, de présomption, et je m'efforçais de descendre jusqu'à un *lui* quelconque; mais je m'en revenais tout de suite, en me rappelant à temps tout ce que vous m'aviez dit. Enfin, je vous reverrai bientôt, et vous me soutiendrez, car je suis et veux rester digne de ce que vous me donnez.

IV

Suit une bien charmante variation sur l'épithète de « vagabonde » que lui avait infligée Alexandre Dumas :

Vagabonde ! vous m'avez appelée vagabonde. Ce mot me poursuit. Quand vous parlez, je vous écoute de toutes mes forces, et c'est ce que j'ai de mieux à faire. Je vous regarde quelquefois avec un sourire bête. C'est à ce moment-là que vous me faites le plus de mal. Pourquoi vagabonde? Vous m'avez fait croire en la comédienne et vous me faites douter de la femme; vraiment vous bouleversez toutes mes idées. Je me figurais que, même dans une position irrégulière, on pouvait être une honnête femme et pas une vagabonde. La vertu

est de convention, c'est une chose raisonnée, mais l'honnêteté est instinctive. Alors les femmes qu'on n'épouse pas doivent toutes rester vierges? Oui, j'avais l'honnêteté instinctive. Je n'étais que chasteté. Ce qu'on m'a fait souffrir depuis ma première robe décolletée jusqu'au reste! Je suis maintenant de l'autre côté du ruisseau, flétrie, meurtrie, souillée, mais immuable. Ceux qui auront subi la torture seront-ils moins bien reçus là-haut parce qu'ils seront couverts de plaies et de cicatrices? J'ai subi la torture, voilà tout. La preuve? La preuve, c'est mon cinquième étage et mon piano d'occasion. Maintenant, oui, je vous l'ai avoué; j'arrivais à Naples, un pays nouveau; j'avais déposé ma robe empoisonnée à la frontière; il me semblait que je renaissais; mes premiers succès m'enivraient. Il était beau, il avait l'air si doux! Je n'avais été que vendue, me donner avait comme un attrait pour moi. Et puis, pourquoi le regretter? C'est le seul souvenir gracieux de ma vie. Il est là tout seul, dans une si triste compagnie. Ne me le reprochez pas. Moi, je voudrais que vous me donniez la main, non comme à une grande comédienne, que m'importe d'être conscrit ou capitaine dans cette immense armée de saltimbanques? mais comme une nature saine. Je veux que vous me disiez que je ne suis pas une vagabonde, que vous me disiez que les misérables qui m'ont violée, profanée, ne valent pas la poussière que fait ma traîne.

V

Voici une adorable lettre écrite à son « confesseur », — c'est ainsi qu'elle appelle Alexandre Dumas, — et qui contient, en effet, dans ses dernières lignes, l'aveu d'une chute, d'une faiblesse si l'on veut, mais si délicatement et si finement avouée !...

Voilà comment c'est arrivé. J'avais un serin, un modeste serin, je l'appelais Tamberlick. Je le trimbalais de ville en ville, de pays en pays, et cela m'amusait beaucoup de regarder cette petite créature qui ne s'arrêtait de manger que pour chanter et de chanter que pour manger : ces deux occupations entremêlées de petits mouvements aussi gracieux qu'inutiles. Un jour on avait oublié de bien fermer la mangeoire, et le petit imbécile est parti. Que lui manquait-il cependant ? Je lui avais tout prodigué, des graines, de la distraction, des voyages, ma tendresse, enfin que lui manquait-il ? La liberté, me répondront ces messieurs. Eh bien, il l'a maintenant. Qu'en font-ils, eux et lui ? Lui, aura été dévoré par les gros oiseaux, à moins qu'il n'ait eu la chance d'entrer chez un nouveau maître par une fenêtre ouverte. Où est la fenêtre ouverte, mon Dieu, qui nous sauvera des gros oiseaux ? Pendant deux jours je suis restée seule, triste, la maison était silencieuse. Alors, je me suis mise en campagne. J'ai été acheter une grande cage. J'y ai mis d'abord un beau canari tout en

or, avec un beau jabot, haut sur pattes, un peu bossu, enfin le grand cachet : de quoi faire enrager l'autre s'il revenait. Puis un bel oiseau bleu, cela s'appelle un ministre. Puis deux beaux petits gris avec le ventre et le bec rouges, puis deux toutes petites perruches vertes, complètement vertes : on dirait deux feuilles qui vous regardent. Puis une amarante, puis un bouton-d'or, puis un mozambique, etc. Dans le premier temps, il y avait des querelles, et j'ai dû en séparer quelques-uns. Dame ! je me mettais à leur place. Cela m'ennuierait tant d'être enfermée avec un oiseau qui me déplairait. Enfin, je courais les quais, les boulevards, pour compléter ma volière, quand je rencontre M... qui me dit : « Vous êtes toujours seule, vous devez vous ennuyer à mourir, venez donc dîner avec moi, en camarade, sans façon. » J'accepte, je m'ennuie tant ! M... n'était pas seul. Après dîner on m'a menée au spectacle. Enfin, mon doux confesseur, je ne suis plus un ange.....

Il est magnifique, par exemple, grand comme vous, blond, barbe légère, fort, vigoureux. Peut-être n'a-t-il rien inventé, mais on ne lui en a peut-être pas laissé le temps. Il est de ce monde que l'on appelle le meilleur ; il sait le nom de toutes les femmes de chambre de ces dames. Nous sortons toujours d'une boîte, nous sommes pommadé, parfumé, astiqué dès l'aurore. Voici son dernier mot : « Mais vous me parlez toujours comme à une drôlesse, vous avez l'air d'un homme du monde qui

rougit de sa liaison avec une fille. » Pauvre cher! s'il se figure que je lui pardonnerai jamais mon infamie. Maintenant je crois que la chasteté est incompatible avec ma profession. Et puis, vrai, j'étais trop maigre. A force de vouloir m'éthérer, je devenais diaphane. J'aurais fini par être impalpable... Mais il y a un moyen, un seul, d'en finir avec toutes ces choses burlesques et navrantes. Pas de demi-mesures, pas de transactions, liquidation complète. Donnez-moi l'adresse du refuge Sainte-Anne et j'y accepte l'emploi le plus infime. Ce n'est pas une boutade; essayez. J'y vais demain, sans fièvre, sans tristesse et sans regrets. Si! celui de ne pas interpréter la petite merveille qu'on m'a fait lire dernièrement, mais celle-là est assez forte pour se passer de mon aide.

VI

M. Dumas donne encore deux lettres, non à lui adressées, mais qui se rapportent à cette liaison avec l'inconnu de Naples dont il est parlé ci-dessus. Ces lettres font partie de la correspondance léguée à M. Dumas par Desclée.

Un soir j'étais près de toi, bien près, et je ne sais quelle idée, quel souvenir, m'avaient fait monter quelques paroles un peu amères du cœur jusqu'aux lèvres. Au lieu de me consoler ou de chercher à t'expliquer ce qui se passait en moi, tu m'as simplement fait voir que, si je continuais, je finirais par t'impatienter. Ah! la

vilaine race que les hommes! Moi qui les détestais, tiens, je te déteste. Le crois-tu? Non! Eh bien, tu as tort, c'est très vrai. Tu ne me rends pas la millième partie de ce que je te donne. Pour toi, moi, je ferais tout au monde; pour me faire plaisir, traverserais-tu la rue avec un paquet sous le bras? Non, tu aurais peur d'être ridicule. J'ai de l'amertume plein le cœur, ce soir : mon pauvre ami, il faut me pardonner. Laisse-moi verser sur toi le trop-plein de mon cœur, et laisse-moi te dire ce que cette soirée a d'horrible pour moi. G... m'a menée au théâtre, à l'Opéra; on jouait *Lucie*. J'ai d'abord horriblement souffert en entendant ces airs charmants, ces pleurs d'amour, que j'avais entendus avec toi il y a à peine quinze jours. Je me reportais à ***. D... était près de moi. J'avais des marguerites bleues dans les cheveux. Pendant un instant, l'illusion a été complète. Quand je suis retombée dans la réalité, je me suis senti le cœur serré comme dans un étau; l'air me manquait, j'étouffais, et j'aurais donné joyeusement dix ans de ma vie pour être transportée près de toi. Nous étions dans l'avant-scène des lions de la ville. Ces messieurs sont arrivés l'un après l'autre; on me présentait à eux, on me les présentait, puis ils se couchaient sur les fauteuils, se vautraient sur les divans et se moquaient de tous ces pauvres artistes. Une tenue indécente, des propos obscènes, des façons grossières, me détaillant, cherchant à voir ma taille, mon pied, comme pour un cheval à

vendre. J'ai souffert le martyre; quelle honte! quel dégoût! Ta petite femme, celle que tu avais purifiée avec ton amour, salie, souillée, humiliée, insultée! Mais maintenant je suis seule, mes nerfs se détendent, je puis pleurer, et j'en profite.

VII

J'apprends à l'instant que vous vous mariez, mon cher enfant; vous avez raison. Plus je vieillis, plus je vois que décidément il faut être deux; ce fardeau de la vie est trop lourd à porter seul. Soyez heureux, mon bien cher ami. C'est le vœu le plus sincère que j'aurai formé! Vous le serez, car vous êtes bon, et *elle* doit être intelligente! mais c'est une vie nouvelle; il vous faut effacer tout ce qui est derrière vous. Vous ne pouvez garder notre correspondance. Ce serait un crime de la relire seul; vous ne pouvez la *lui* montrer; qu'en ferez-vous? Voulez-vous me renvoyer toutes ces choses d'autrefois qui resteront sacrées pour moi? Vous allez avoir de beaux petits enfants que vous adorerez, un intérieur, des affections de toutes sortes; ce petit roman de notre première jeunesse sera vite oublié. Moi, pauvre vieille, pauvre saltimbanque, obligée quand même de faire rire les autres, j'aurai un bonheur infini à relire tout cela. Je vous le demande, au besoin, je vous en prie, renvoyez-moi toutes ces lettres. N'en ouvrez

aucune, vous hésiteriez; dans la situation actuelle, ce serait mal. Puis, si vous y consentez, nous ne nous oublierons pas; nous nous imaginerons avoir fait la guerre ensemble, et, de temps en temps, on se donnera de ses nouvelles comme de vieux camarades. Est-ce dit? Je vous serre les deux mains vigoureusement comme un homme!

AIMÉE.

L'étude de M. Dumas, qui sert de cadre à cette intéressante correspondance, se termine de la manière suivante :

« Dix ans se sont écoulés depuis cette mort. En me servant aujourd'hui de quelques-unes des lettres que cette personne exceptionnelle a écrites, j'ai pour seul but d'expliquer celle qui les écrivait, de montrer qu'elle revivait, sous des formes diverses, tous ses sentiments, toutes ses émotions, toutes ses douleurs, tous ses souvenirs de femme, dans chacune des œuvres qu'elle interprétait. Je voudrais aussi faire une place tout à fait à part, dans l'esprit de ceux qui me lisent, à cette artiste, unique en son genre, qui, semblable aux martyres chrétiennes, aura d'autant plus chanté que les tortures auront été plus grandes. »

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 12 — 30 juin 1884

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Le colonel Tcheng-Ki-Tong. — Lettres autographes, M. Charavay. — Théâtres : Comédie-Française, Ambigu, Opéra-Comique.

Varia : Le Divorce au théâtre. — La Cataracte de Sarcey. — Wagner jugé par Gounod. — Une Ballade du temps présent. — Un Curieux Testament. — La Rue Sarah-Bernhardt. — Lord et Lady Byron à table. — Vers inédits d'Arnal. — Un Curé chasseur. — Réclame américaine. — Curieux Billet d'About. — Une Cour d'amour.

Les Mots de la quinzaine.

Petite Gazette. — Nécrologie.

La Quinzaine. — C'est le colonel chinois Tcheng-Ki-Tong, attaché militaire à l'ambassade du Céleste Empire à Paris, qui est le héros du jour. Ce colonel est un lettré de premier ordre; il parle, et surtout il écrit le français avec une connaissance de notre langue, une verve, un esprit de critique et d'observation que beaucoup de nos écrivains, même parmi les meilleurs, pourraient lui envier. Il vient de publier coup sur coup,

dans trois numéros successifs de la *Revue des Deux Mondes*, une série d'articles sur la Chine et les Chinois, qui composent une étude des plus curieuses et du plus vif intérêt sur les mœurs, les coutumes, le gouvernement, l'éducation, en un mot sur tout ce qui constitue la vie sociale et politique en Chine. Dans cette étude, écrite d'un style si piquant et si pittoresque, le colonel chinois compare les mœurs et les usages de son pays aux usages et aux mœurs de l'Europe, et particulièrement aux nôtres, puisqu'il séjourne depuis longtemps chez nous. Et ce n'est, comme bien vous pensez, ni à nos mœurs ni à nos usages que ce lettré chinois donne la préférence. Il nous raille habilement et finement en opposant les progrès de la civilisation de son pays à ceux qu'a faits le nôtre, et il prétend nous démontrer que, tout en ayant l'air d'être demeurée stationnaire, la Chine nous est supérieure en un bien grand nombre de points et de questions.

Ainsi, comparant l'Orient et l'Occident, Tcheng-Ki-Tong conclut que les Chinois, n'ayant imité personne, possèdent seuls une civilisation originale et forment un monde à part dans l'univers. Ce sont eux « qui ont inventé la poudre, l'imprimerie et la boussole, la soie et la porcelaine ». L'Occident n'a fait que perfectionner les inventions de l'Orient, que les Arabes lui ont transmises. Enfin, si la Chine ne cherche pas le progrès comme l'Europe, c'est qu'elle croit avoir atteint l'a-

pogée de la civilisation. On voit que le colonel chinois n'est pas modeste pour ce qui concerne son pays; le patriotisme national l'entraîne peut-être un peu loin, et un certain nombre de ses opinions, — telles que celle que nous venons de citer, — paraîtront surtout paradoxales.

Le colonel entre dans les moindres détails de critique pour ce qui concerne nos habitudes rapprochées de celles de son pays. C'est dans ces tableaux comparatifs qu'éclate surtout sa verve malicieuse et plaisante. Il nous passe au crible et nous écorche tout vifs! Et comme il exalte les siens à nos dépens! Parlant des distractions et des plaisirs de la haute société dans les deux pays, le malin colonel décrit de la manière suivante une de nos soirées officielles :

« Les personnes composant la classe la plus distinguée, lorsqu'elles sont admises en présence du chef de l'État, ne se mettent pas à table, mais s'y précipitent avec une furie guerrière. Cette scène pourrait s'appeler la mêlée des habits noirs. C'est une masse compacte, véritable chaos de dos noirs sur lesquels pendent des têtes chauves enveloppées dans des cols empesés. Ces têtes font des mouvements indéfinissables, marquant les progrès de l'entassement; puis les bras qui se lèvent, les mains qui approchent du but et parviennent à saisir le mets délicat si avidement désiré et qui arrive enfin, à moitié écrasé, dans la bouche de son heureux vainqueur. Ce premier succès enhardit l'appétit. Cette fois,

la coupe arrive jusqu'aux lèvres, et la bouche et « les poches » se bourrent simultanément de friandises habituées à ne se rencontrer que dans les recoins les plus cachés de l'estomac. Tel est le monde vu de dos. Voici maintenant le monde vu de face, car

Ce n'est pas tout de boire,
Il faut sortir d'ici.

« Au premier plan s'agite toujours la masse des dos noirs. Ce sont ceux qui ne sont pas encore arrivés, mais qui luttent encore et qui poussent toujours. Plus loin les satisfaits, serrés le long des tables, opèrent un mouvement tournant; leur masse imposante s'ébranle; on se foule, on s'écrase, et on sort de cette mêlée bosselé, défoncé, moulu... mais repu! Je ne parle pas de ceux qui restent, car il en est qui ont assez d'estomac pour se faire prier — poliment — par les domestiques de céder la place aux autres. Je n'ai jamais été à un bal sans assister à cette bataille. »

On conviendra que ce tableau, exagéré à dessein, est cependant vrai en certains points. Mais le colonel tire de ce récit fantaisiste des conséquences extraordinaires, et nous représente comme une nation de gourmands perpétuellement attablés devant d'éternels banquets! En revanche, il nous dépeint l'attitude correcte des Chinois de haut rang dans des occasions semblables. En Chine tout se fait solennellement et régulièrement; ja-

mais d'incartades ni d'extravagances. Dans le monde, à dîner, en soirée, au théâtre, le Chinois est toujours digne et conserve sa tenue ; il ne s'écarte en aucune circonstance de la ligne droite tracée par les règles immuables qui viennent des ancêtres, et on ne l'accusera jamais de se précipiter « avec une furie guerrière » à l'assaut d'un buffet !

Mais ce n'est là que l'un des petits côtés de l'étude de Tcheng-Ki-Tong ; ce fin lettré sait allier heureusement l'observation sérieuse à la critique plaisante, et nous ne saurions trop répéter que la belle et intéressante relation critique qu'il vient de publier dans la *Revue des Deux-Mondes* est un travail absolument remarquable, bien qu'écrit avec une sorte de partialité qu'il était difficile à l'auteur d'écarter de son esprit et en quelque sorte de sa plume. Nous n'avions jusqu'alors sur la Chine, au point de vue de la vie intime et personnelle de ses habitants, que des renseignements souvent trop superficiels et trop sommaires. Le colonel nous fait pénétrer cette fois dans les moindres recoins de l'existence privée de ses compatriotes rapprochée si spirituellement par lui des travers qu'il a étudiés dans la nôtre.

Un rédacteur du *Temps*, qui connaît le colonel Tcheng-Ki-Tong, a donné de lui le portrait suivant, qu'il est intéressant de conserver ici :

« Le colonel a bien le type chinois, avec ses pom-

mettes saillantes et la ligne des yeux légèrement oblique; le regard est franc, la bouche spirituelle, ornée d'une splendide rangée de dents qui a dû faire envie à plus d'une des charmantes et spirituelles interlocutrices dont il parle avec tant de plaisir. Il est de petite taille. Est-ce par coquetterie qu'à Paris il porte constamment le costume chinois, qui le fait paraître plus grand qu'il n'est? Habillé à l'européenne, il toiserait au-dessous de la moyenne, ce qui ne l'empêche pas d'être parfaitement charpenté, et, s'il était Français, il ne serait certainement exempt du service militaire, ni pour défaut de taille, ni pour faiblesse de constitution.

Inutile de dire que l'écrivain si original de la *Revue des Deux-Mondes* parle le français avec un accent et une pureté qui défient toute critique. Comme beaucoup d'étrangers qui ont appris le français à bonne école et qui ont beaucoup lu, il emploie fréquemment des expressions choisies et toujours justes, prouvant ainsi qu'il a mis en application les préceptes qu'il recommande aux étudiants.

C'est à l'arsenal de Fou-Tcheou que le colonel a entrepris l'étude de la langue française, et l'on peut juger à quel point il s'est perfectionné. »

LETTRES AUTOGRAPHES. — M. Étienne Charavay vient de continuer à l'hôtel de la rue Drouot la vente de la

fameuse collection d'autographes de M. Alfred Bovet. Nous avons déjà signalé à nos lecteurs la première partie de cette vente, qui comprenait quatre séries; on a vendu, du 19 au 21 juin, les deux séries suivantes (savants et explorateurs, — poètes et prosateurs).

La collection Bovet a une importance de premier ordre, parce qu'elle contient pour le même objet des autographes de personnages de tous les pays : savants ou poètes français, anglais, russes, etc... Nous emprunterons au précieux catalogue de la partie de cette rare collection qu'on vient de vendre les deux documents qui suivent et qui sont inédits. — Voici tout d'abord une remarquable lettre de Victor. Hugo, simplement signée *Victor,* et dans laquelle il annonce à Lamennais son prochain mariage :

A M. de Lamennais.

A La Chênaie.

Ce mardi 18 octobre 1822.

Il faut que je vous écrive, mon illustre ami. Je vais être heureux : il manquerait quelque chose à mon bonheur si vous n'en étiez le premier informé. Je vais me marier. Je voudrais plus que jamais que vous fussiez à Paris pour connaître l'ange qui va réaliser tous mes rêves de vertu et de félicité.

Je n'ai point osé vous parler jusqu'ici, cher ami, de ce qui remplit mon existence. Tout mon avenir était encore en question, et je devais respecter un secret qui n'était pas le mien seulement, je craignais d'ailleurs de blesser votre austé-

rité sublime par l'aveu d'une *passion indomptable*, quoique pure et innocente, mais aujourd'hui que tout se réunit pour me faire un bonheur selon ma volonté, je ne doute pas que tout ce qu'il y a de tendre dans votre âme ne s'intéresse à un amour aussi ancien que moi, à un amour né dans les premiers jeux de l'enfance et développé par les premières affections de la jeunesse. Je vous ai dit plusieurs fois, mon noble ami, que, s'il y avait quelque dignité et quelque chasteté dans ma vie, ce n'était pas à moi que je le devais. Je sens profondément que je ne suis rien par moi-même. Je tâche de n'être pas indigne de la mère que j'ai perdue et de l'épouse que je vais obtenir : voilà tout. Quelque chose me dit au fond du cœur, mon ami, que vous me comprendrez. Il me semble que je vous comprends si bien!

Adieu, donnez-moi de vos nouvelles et de celles de votre admirable travail. J'espère que vous vous portez toujours bien; soignez une santé si précieuse à la société qui est en vérité toujours bien malade. Adieu donc, cher et respectable ami, pourquoi êtes-vous absent?... — Adieu, je vous embrasse comme je vous aime.

VICTOR.

Suit un fragment de lettre de Guizot où se trouve une bien intéressante appréciation du génie de Shakespeare :

Shakespeare excelle à voir les sentiments humains tels qu'ils sont réellement dans la nature, sans préméditation, sans travail de l'homme sur lui-même, naïfs et impétueux, mêlés de bien et de mal, d'instincts vulgaires, d'élans sublimes, comme l'est l'âme humaine dans son état primitif et spontané. Quoi de plus vrai que l'amour de Roméo et de Juliette, cet amour si jeune, si vif, si irréfléchi, plein à la fois de passion physique et de tendresse morale, abandonné sans mesure et pourtant sans

grossièreté, parce que les délicatesses du cœur s'unissent partout à l'emportement des sens! Il n'y a là rien de subtil ni de factice, ni de spirituellement arrangé par le poète; ce n'est ni l'amour pur des imaginations pieusement exaltées, ni l'amour licencieux des vies blasées et perverties; c'est l'amour lui-même, l'amour tout entier, involontaire et souverain, sans contrainte et sans corruption, tel qu'il éclate, à l'entrée de la jeunesse, dans le cœur de l'homme, à la fois simple et divers comme Dieu l'a fait.

Roméo et Juliette est vraiment la tragédie de l'amour, comme *Othello* celle de la jalousie, et *Macbeth* celle de l'ambition.

GUIZOT.

Mai 1852.

La lettre de M. de Lesseps qui suit ne fait pas partie de la collection Bovet; elle appartient au riche cabinet de M. Badin, dont nos lecteurs ont déjà tant de fois profité. Elle est complètement inédite, et la question égyptienne, à laquelle est si intimement mêlé l'avenir du canal de Suez, lui donne un vif intérêt d'actualité :

Château de La Chênaie, commune de Guilly (Indre),
26 août 1855.

Monsieur,

Je reçois à la campagne la lettre obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 23. Je charge mon secrétaire, M. Paul Reynier, de vous apporter ma réponse et de s'entendre avec vous et avec M. Bonneau sur ce qu'il vous conviendra de publier dans la *Revue contemporaine*. Comme ma brochure va

maintenant paraître dans trois ou quatre jours, je pense qu'il ne pourra être plus question que d'un article de critique dans lequel M. Bonneau, qui possède déjà si bien la matière, sera en mesure par mes informations d'ajouter de nouveaux renseignements. J'envoie à M. Reynier une note sur ce qui me semble être de nature à intéresser vos lecteurs, et si l'on avait des questions à me poser, en vingt-quatre heures on aurait ma réponse.

Je mentionne dans la dernière partie de ma brochure, dont vous n'avez pas les épreuves, les excellents articles de M. Bonneau qui ont paru postérieurement au mémoire des ingénieurs du vice-roi et aux autres documents que j'ai analysés dans mon exposé. Ces articles ont été très appréciés en Egypte, et vous avez pu remarquer que *la Patrie* du 5 août, sur des indications que j'avais données à un de mes amis, les a cités avec l'éloge qu'ils méritent. Je profite avec plaisir de l'occasion qui se présente pour moi d'en faire mes très sincères compliments à M. Bonneau; car dans un moment où toute la presse française ne faisait que répéter ce qu'avait publié la *Revue des Deux-Mondes*, d'après des études fort incomplètes ou erronées, il a eu le bon esprit de juger très sainement et très exactement la question.

Voici d'ailleurs ce que le vice-roi d'Égypte a déclaré dans les dernières instructions qu'il m'a données au moment de mon départ d'Egypte :

« Après avoir passé en revue les nombreux projets présentés aux gouvernements ou au public depuis plus de cinquante ans, je laisse toute liberté d'appliquer les moyens que la science reconnaîtra les meilleurs pour faire communiquer entre elles la mer Rouge et la Méditerranée par la coupure de l'*isthme de Suez*, sur tel ou tel point de l'isthme, à l'est du cours du Nil, mais j'ai déclaré que je n'autoriserai pas la Compagnie du grand canal maritime de Suez à adopter un tracé qui aurait pour point de départ la côte de la Méditer-

ranée à l'ouest de la branche de Damiette, et qui traverserait le cours du Nil. »

A mon retour à Paris, je serai heureux de faire votre connaissance personnelle; en attendant, je me félicite d'être en relation avec vous, et je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

FERD. DE LESSEPS.

THÉATRES. — Mme Paul Mounet a continué, le 20 juin, ses débuts à la Comédie-Française dans le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide,* l'une des moins heureuses tragédies de Racine et qu'on ne joue, d'ailleurs, que de très loin en très loin. Le rôle est ingrat, et Mme Mounet, nous regrettons de le dire, n'a pas été supérieure à son rôle. La tendresse et la douceur ne sont pas son fait: elle est meilleure dans les passages de force et d'éclat. Mlle Bruck n'a pas non plus mené à bien la nouvelle incursion qu'elle faisait, ce même soir, dans le domaine tragique. Mais au moins elle peut prendre sa revanche dans le genre comique; son charmant succès dans Chérubin, du *Mariage de Figaro,* en est la meilleure preuve. Mounet-Sully est un superbe Achille, et Maubant, Silvain et Mlle Dudlay, qui jouent les autres rôles d'*Iphigénie*, représentent avec lui les têtes de colonnes de la troupe tragique à la Comédie-Française.

En somme, cette représentation démontre une fois de plus la décadence actuelle de la tragédie. Il faudrait

une Rachel ou un Talma pour galvaniser quelque peu ce genre solennel et sublime, mais classiquement ennuyeux. La Comédie-Française se doit cependant à elle-même de ne pas le laisser par trop péricliter; elle a donc cent fois raison d'entretenir au moins la tradition de la tragédie sur son illustre scène, ne serait-ce que par des représentations intermittentes, bien qu'elles ne doivent guère contribuer à grossir la caisse du théâtre.

— A l'Ambigu, fermé pour le moment au répertoire dramatique, une troupe de passage nous a donné, le 11 juin, la première représentation d'une opérette en 3 actes, *les Trois Devins*, de MM. Hennequin et Valabrègue, musique de M. Ed. Okolowicz. La pièce est fort gaie, et Mlle Desclauzas en joue le principal rôle (Christine) avec une verve excessive. C'est bien le cas de dire, en présence de la faiblesse du reste de la troupe, que cette excellente artiste remplit le théâtre à elle toute seule! La musique de M. Okolowicz n'a rien de nouveau, mais elle est bien faite, gaie et vivante, toujours en situation; elle a, en un mot, toutes les qualités d'une musique d'opérette, c'est-à-dire plus de forme que de fond!

— L'Opéra-Comique a procédé, le 24 de ce mois, à sa liquidation annuelle d'opéras en un acte. Le privilège du théâtre obligeant M. Carvalho à représenter un certain nombre de petits actes de compositeurs plus ou moins connus et nouveaux, le directeur de l'Opéra-

Comique ne s'exécute, en cette circonstance, que contraint et forcé, et à la dernière limite. Il est vrai que les œuvres qu'il donne ainsi, *in extremis*, ne survivent presque jamais aux trois soirées que M. Carvalho est tenu de leur consacrer.

Donc, le 24 juin, M. Carvalho nous a servi dans une seule soirée les trois opéras-comiques en un acte dont voici les titres :

1° *Le Baiser*, paroles de M. Henri Gillet, musique de M. Deslandes, artiste de talent, qui a fait jadis représenter un petit acte, *Dimanche et Lundi*, au théâtre lyrique de l'Athénée ;

2° *L'Enclume*, paroles de M. Pierre Barbier, musique de M. Georges Pfeiffer, pianiste distingué. Il faut signaler, dans ce petit acte, une chanson d'enclume très bien enlevée par M. Belhomme ;

3° *Partie carrée*, bouffonnerie espagnole de M. Delassus, musique d'un Italien, M. Lavello, qui ne manque ni d'esprit, ni de facilité, ni de verve surtout. C'est, à coup sûr, son ouvrage qui a le mieux réussi des trois.

A l'encontre de ce que nous disons plus haut, nous tenons à constater le succès d'un des petits actes donnés il y a un an ou deux, en fin d'exercice, par M. Carvalho. Il s'agit du *Portrait*, opéra-comique de Th. de Lajarte, qui était représenté pour la 65e fois le soir même où se jouaient les trois petits actes ci-dessus nommés, aux-

quels, hélas ! ne nous semble pas réservée la même bonne fortune !

VARIA. — *Le Divorce au théâtre.* — Au moment où le divorce va être bientôt voté, et complètement voté, il n'est pas sans intérêt de rechercher quel effet eut la première loi de divorce (20 sept. 1792) sur le théâtre ; nous extrayons à ce propos les curieux renseignements qui suivent du remarquable travail publié par notre ami Henri Welschinger, sur le théâtre pendant la Révolution :

Voici d'abord le *Divorce*, comédie de Desfontaines, représentée le 18 mai 1793 sur le théâtre du Vaudeville. Dans cette pièce, Isabelle, femme de Germeuil, voudrait épouser l'abbé de Forlis, qui s'est permis vis-à-vis d'elle quelques galanteries... Elle l'engage à déterminer son mari au divorce et elle lui chante :

Mais de mon mari qui vous aime
Je veux que vous restiez l'ami,
Et poliment il faut vous-même
Me demander à mon mari (*bis*).

L'abbé est stupéfait ; mais Isabelle ajoute : « C'est une attention à laquelle il sera sensible... » L'abbé n'est pas convaincu. Il disparaît, et les époux se réconcilient.

Pigault-Lebrun, le 20 septembre 1794, fait représenter sur le théâtre de la Cité *les Mœurs ou le Divorce.*

Forgeot fait l'éloge de la loi de 1792 par *le Double Divorce ou le Bienfait de la loi*, comédie représentée le 5 vendémiaire an III (26 septembre 1794), sur le théâtre de l'Egalité, au faubourg Germain.

Barré et Bourgueil attaquent le divorce dans *le Mur mitoyen*, vaudeville en un acte, représenté sur le théâtre du Vaudeville le 3 ventôse an IV (22 février 1796). Nous y trouvons ce couplet :

Du divorce on a fait la loi
Pour les épouses malheureuses;
C'est aux épouses vertueuses
D'en fuir le douloureux emploi.
Et si le Ciel du nom de mère
Vous fit don, ah! gardez-vous bien
Entre vos enfants et leur père
D'élever ce mur mitoyen...

Le citoyen Dupont de l'Ille, lui, rend la paix à deux ménages dans *la Double Réconciliation*, opéra-vaudeville en un acte, représenté sur le théâtre des Jeunes Artistes le 5 thermidor an IV (23 juillet 1796). C'est là que l'on chante :

Qui quitt' sa femme pour une autre
Tombe souvent encor plus mal.

Prévost, artiste dramatique et directeur du théâtre Sans-Prétention, clôt la série des pièces sur le divorce

représentées de 1789 à 1799, par une comédie en trois actes, représentée le 24 fructidor an IV (15 octobre 1797) et intitulée : *l'Utilité du divorce...*

Lisette, la soubrette, indique la morale de la pièce par ce petit discours final :

« Cette loi du divorce doit répugner à tous les époux bien unis; mais ce qui nous prouve son utilité, c'est qu'elle fait rentrer dans le devoir ceux qui pourraient s'écarter des règles de la bienséance et dégage des liens de l'esclavage ceux dont les caractères deviennent incompatibles. Mais, citoyens, si vous voulez suivre mon avis, c'est de bien réfléchir avant que de former les nœuds du mariage, afin de ne pas avoir la peine de les briser après. »

La Cataracte de Sarcey. — Notre excellent ami Sarcey vient de subir une grave opération, celle de la cataracte. Il y a déjà bien longtemps, en effet, que Sarcey n'y voyait plus du tout : sa myopie excessive était même devenue légendaire. Mais le docteur Maurice Perrin, l'éminent praticien du Val-de-Grâce, a opéré Sarcey, et aujourd'hui le malade se porte aussi bien que possible.

About a voulu tenir les lecteurs du *XIX*e *Siècle* au courant de l'état de santé de son principal collaborateur, et comme Sarcey s'était mis en traitement, pour son opération, dans la maison connue sous le nom de Confrérie Jean-de-Dieu, il a intitulé son article : *Sarcey*

au couvent. Voici le passage le plus saillant de cette spirituelle chronique du nouvel académicien :

«..... Notre ami ne sait pas au juste combien il a souffert, ni si l'opération a duré plus ou moins d'un quart de minute. On ne l'a pas chloroformé, parce que le chloroforme, en supprimant les mouvements volontaires, laisse le champ trop libre aux actions réflexes. Il se souvient d'être tombé, la chose faite, comme un bœuf sous la masse du boucher, et il parle d'un anéantissement qui a duré tout près de quarante-huit heures. Aujourd'hui il est reposé, rassuré, réconcilié avec la vie, et heureux de savoir que bientôt, probablement dans une semaine, il verra le soleil et le gaz, son cher gaz du théâtre, mieux qu'il ne les a jamais vus.

Hier, il s'est fait lire par un ami la moitié de *Sapho*, le nouveau roman de Daudet; il compte l'achever lui-même, sans secours, sinon sans lunettes. La réclusion qui lui est encore imposée pour quelque temps lui semble assez douce. Il est soigné de près avec intelligence et discrétion, et abondamment nourri de bonnes choses faciles à absorber : ris de veau, cervelles, légumes; le traitement prescrit par M. Perrin comporte l'interdiction de mâcher.

Ce qui lui coûte horriblement, à lui que j'ai toujours connu plus propre et plus soigneux de sa peau que les cygnes du bois de Boulogne, c'est de ne pouvoir se laver à grande eau. Il donnerait son royaume, le royaume

de la critique théâtrale, pour un de ces bons bains dont il abuse matin et soir dans sa maison de la rue de Douai. « La peau me pique, dit-il ; je sens pousser des champignons sur ma figure. » La vérité est que je ne lui ai jamais vu le visage meilleur, l'esprit plus éveillé, le cœur plus chaud : j'ai trouvé là, dans cette bienfaisante auberge à vingt francs par jour, tout mon Sarcey, mon cher, mon bon, mon vieux, mon inséparable Sarcey ! »

Wagner jugé par Gounod. — Un rédacteur de la *Nouvelle Presse libre* a eu récemment une conversation musicale avec Gounod. L'auteur de *Faust* lui a fait connaître de la manière suivante[1] quelle est son opinion sur Wagner et sur ses œuvres :

« Du vivant de Wagner, on a dit beaucoup trop de mal de lui, et, maintenant qu'il est mort, on en dit beaucoup trop de bien. Incontestablement, un homme qui a conçu des œuvres comme les siennes n'est pas une nature organisée comme les autres. Qui pourrait nier qu'il a rendu à la musique d'éminents services ? Mais il y a loin de la constatation légitime de ses grandes et multiples qualités à une admiration extravagante et sans bornes. Pour ma part, je ne puis admettre qu'un récitatif continu

1. Nous ne publions ici que les principaux passages de l'article cité.

soit la mélodie continue. Dans Mozart seul se trouve la mélodie continue.

« ... Si encore Wagner était tout seul; mais c'est la bande de ses partisans et de ses imitateurs qui lui fait le plus grand tort, en ajoutant aux exagérations du maître les leurs et en s'évertuant à faire sortir un système de tout cet amalgame. Est-ce que Glück, Mozart, Beethoven, Meyerbeer, Auber, ont pensé à des systèmes en écrivant leurs chefs-d'œuvre? Est-ce que, dans les heures heureuses et bénies où le génie d'un artiste se manifeste, il est permis de penser aux froides classifications?

« ... Lorsque Wagner habitait Paris et qu'il n'y était pas très heureux, il se plaignit à moi de ce qu'on ne voulait pas représenter ses opéras. Je lui donnai le conseil de faire d'abord jouer dans un concert les morceaux les plus remarquables de ses œuvres, et lui vins à ce propos en aide autant qu'il était en mon pouvoir. Le concert réussit, et il s'en montra alors fort reconnaissant. Vous savez quelle a été son attitude vis-à-vis de moi plus tard; mais, croyez-moi, ce n'est pas sa conduite qui a pu influencer l'opinion que j'ai de son mérite.

« ... On joue Wagner, et il est bon qu'on fasse connaître ce qui est beau et éternel dans ses œuvres; mais je crois difficilement que sa musique puisse s'acclimater en France. Je vois, au contraire, approcher l'heure où tout le monde sera fatigué de ces sophistes et rhéteurs musicaux, qui s'efforcent de transformer en souffrances

les joies et les jouissances humaines. Le but de la musique est de rendre heureux, et non de produire la tristesse et d'augmenter la douleur et l'angoisse. Que Wagner l'ait voulu ou non, sa musique est devenue le parapluie, le parapluie déchiré, sous lequel les chevaliers de la haute blague cherchent à s'abriter contre l'orage du mécontentement général. Un coup de vent les balayera, et le gai, le noble, le beau brillera alors en plein soleil. »

Une Ballade du temps présent. — Le docteur Arthur Chervin, ayant annoncé la naissance de son fils par un billet en vieux style, a reçu de ses amis plusieurs réponses de « mesme langaige », tant en prose qu'en vers. Parmi ces dernières, nous avons remarqué une charmante ballade, écrite par Albert Lambert, l'excellent acteur de l'Odéon, et que nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs.

A l'amy Chervin, pour la nativité de son filz.

Puisqu'en escript de vieil languaige
Repçois cet advis moult plaisant :
Que s'est pour votre mariaige
Monstré le Tres-Hault bienfaisant,
En vostre doux lict induisant
Espoir hardi de bon lignaige,
Poupin rose et d'amor luisant,
Recepvez icy mon hommaige!

Onc ne me parvint de messaige
Quy me fust plus esjuissant,
Car sçavez que mon cueur partaige
Heur comme dol vous emprinsant.
Ains nargue au destin desplaisant!
Joye et soulas feront tapaige
En faveur du poupon risant.
Recepvez icy mon hommaige!

Qu'il ait de corps tout adventaige;
Ciel luy octroie en doux present
De son pere la valeur saige
Dans le sentier droict conduysant;
Ne soit haultain ne mesprysant,
Et sy sa mere en heritaige
Lui doint son charme esbahissant.
Recepvez icy mon hommaige.

ENVOY

Prince Chervin, pour ce beau gaige,
Pour ce doux damoysel naissant
Dedans vos bras s'esbaudissant,
Recepvez icy mon hommaige!

Le clerc de Bazoche histrion, bateleur du Theâtre Odéonien,
ALBERT LAMBERT.

Le docteur Chervin, qui réussit si bien à faire parler les bègues, est arrivé cette fois à faire parler les morts... par la bouche des vivants. Où s'arrêtera-t-il ?

Un Curieux Testament. — Le docteur Vincent L..., l'inventeur des bagues électriques contre la migraine,

est mort le 2 mars dernier. Depuis plusieurs années il vivait retiré, et était tombé dans l'hypocondrie. Voici le testament qu'il a laissé, et qui mérite d'être cité pour son originalité.

Le huit janvier mil huit cent quatre-vingt deux.

Ceci est mon testament.

Au moment où je le rédige, je crois pouvoir affirmer que je suis sain de corps, mais je n'oserai jurer que je suis sain d'esprit. Je laisse à d'autres cette ridicule prétention.

Je possède un capital de 70,000 francs. Combien de larmes, de mensonges, de trahisons aurais-je pu acheter avec pareille somme?

Ces 70,000 francs, j'avais d'abord pensé à les léguer à l'Assistance publique.

Mais je me suis dit: à quoi bon?

Les vrais bienfaiteurs de l'humanité, ce sont la guerre et le choléra.

Et puis j'ai une dette de reconnaissance à acquitter envers ma chère épouse, Célestine Mélanie, qui habite je ne sais où.

Elle m'a fait le plus grand plaisir que je pouvais attendre d'elle: celui de me planter là un beau matin, et de ne plus jamais donner signe de vie.

En souvenir de cette bonne action, je l'institue ma légataire universelle.

Toutefois, je mets à ce legs une condition expresse : c'est qu'elle se remariera aussitôt le délai légal écoulé.

De cette façon, je suis sûr qu'un homme au moins regrettera ma mort.

Signé : Docteur VINCENT L...

N. B. — Qui n'a pas à se reprocher d'avoir jamais sauvé la vie d'un de ses malades.

Les héritiers du docteur, qui sont des petits-cousins, attaquent le testament. Mais sont-ils sûrs d'avoir gain de cause? Après tout, les conditions imposées par le testateur ne sont contraires ni aux lois ni aux mœurs.

La Rue Sarah-Bernhardt. — Nous empruntons à *l'Événement* l'étonnante nouvelle qui suit, et dont nous ne saurions trop lui laisser la responsabilité. Nous la reproduisons tout à fait textuellement :

« Certaine localité belge vient d'adresser un compliment douteux à Mme Sarah Bernhardt.

Une rue de la commune de Saint-Gilles était connue sous le nom de rue Saint-Bernard; or, un conseil municipal laïcisant a décidé de supprimer le *Saint*, et de nommer la rue « rue Sarah-Bernhardt ».

Le conseil municipal explique ainsi son choix : « La rue est longue et très étroite. »

Nous aimons à croire que l'actrice se sentira flattée. »

Lord et Lady Byron à table. — M. Arvède Barine a publié récemment, sur le célèbre poète Byron et sur les difficultés de son ménage, une très intéressante étude dans la *Revue politique et littéraire*. Il paraît que la lune de miel ne dura pas longtemps entre les deux époux, et que sept mois seulement après leur union leur brouille commença « à table ».

« Lady Byron avait bon appétit et dînait avec plaisir.

Byron, qui avait grand'faim, mais qui n'osait manger de peur d'engraisser, trouvait irritant d'avoir en face de lui une personne dont l'assiette pleine et la mine satisfaite semblaient le narguer. Dans les premiers temps, il se contint; mais les nerfs ne tardèrent pas à prendre le dessus. Il eut des mouvements d'impatience; les repas devinrent pour lui des supplices qu'il s'efforça d'abréger en arrivant en retard et en partant avant la fin; un beau jour, il éclata et lança une tirade amère contre les femmes qui mangent. Placez vis-à-vis de cet homme excitable une femme résignée qui le regardera d'un air de victime tout en continuant de dévorer son rosbif, et vous comprendrez comment la salle à manger, chez les Byron, fut vite un enfer. »

Telles furent les causes primordiales de la brouille éternelle des deux époux. Il faut ajouter que Byron était peu fait pour la régularité d'un ménage sérieux. C'était un paquet de nerfs; il avait en outre une maladie d'estomac, et par suite le caractère le plus désagréable du monde. Lady Byron ne fut pas, paraît-il, elle non plus, une perfection; mais de quelle perfection de caractère, d'humeur et d'esprit n'eût-il pas fallu que fût douée la femme de Byron pour pouvoir vivre en bonne intelligence avec un si fantasque époux?

Vers inédits d'Arnal. — Notre fidèle collaborateur, M. Alexandre Piedagnel, nous communique les petits

vers ci-après, crayonnés gaiement naguère par Arnal, à l'adresse de M[lle] Déjazet, alors en représentation à Rouen. Cette joyeuse improvisation du célèbre comique est absolument inédite :

Je partais pour le Havre avec la *Normandie;*
A bord j'étais déjà. L'affiche qu'on posait
Vint me montrer le nom de Déjazet.
Ah! ventrebleu (que je m'écrie),
Elle ici; moi, je pars; en voilà du guignon!
Quoi! je ne puis la voir... mais j'ai là mon crayon,
Pour un quart d'heure encor je suis en rade,
Dépêchons-nous : le moment est pressant;
Adressons-lui vite, en passant,
L'humble hommage d'un camarade.

Pour ton succès je fais des vœux;
Mais, que dis-je? sont-ils douteux!
Adieu, je vogue vers la Bouille;
Les Rouennais sont gens de goût,
Tu recevras ici, comme partout,
Des couronnes et de la *douille* [1].

ARNAL.

Un Curé chasseur. — A propos de la récente exposition des chiens, le chroniqueur de *la Liberté* nous raconte l'anecdote suivante :

« La voix du chien de chasse a toujours un charme puissant. Le chasseur y est rarement sourd. J'ai souvent

1. *Douille* signifie : *argent;* chacun sait ça!

entendu parler, dans mon enfance, d'un prêtre très honorable qui avait la passion de la chasse et la fureur du chien courant. Son plus cruel tourment, quand il disait la messe au village, c'était d'entendre suivre la meute du château dans le voisinage de son église. Qu'il fût à l'élévation, qu'il fût à l'*Agnus Dei*, il trépignait chaque fois d'impatience, prêtait l'oreille, se trémoussait et perdait en quelque sorte le sentiment de son sacerdoce. Comme il connaissait tous les chiens de la meute, il se rendait compte à leur voix des péripéties probables du petit drame cynégétique. Suivant son impression, il interrompait alors l'*Oremus* commencé pour dire au sacristain :

« Tu entends ?

— Oui, Monsieur le curé.

— C'est Tambelle, n'est-ce pas ?

— Je le crois, Monsieur le curé.

— Oui, oui, c'est bien Tambelle, proclamait le bon prêtre au bout d'un instant, et LE LIÈVRE est f.... »

Réclame américaine. — L'anecdote suivante a été reproduite ces jours derniers dans la plupart des grands journaux américains :

« Le capitaine Crackson et l'ingénieur Metrokins devaient se battre en duel. Ce dernier, ayant le choix des armes, exigea le combat à la dynamite. A la première heure, les adversaires, porteurs de cinq cartouches

chacun, arrivent sur le terrain ; les témoins montent sur les arbres les plus élevés, et le duel commence. Les deux premières cartouches furent sans effet ; mais la détonation de la troisième fut formidable, terrible. Les témoins dégringolèrent aussitôt de leurs postes d'observation. Crackson était littéralement en bouillie et Metrokins avait disparu.

« On n'a retrouvé que les bottes des adversaires ; elles sortent de la maison X... et Ce.

« Les témoins ont déclaré l'honneur satisfait ! »

Curieux Billet d'About. — Le spirituel académicien avait demandé à un auteur, qui a été aussi directeur de théâtre, son avis sur une pièce de sa façon, lequel avis ne fut pas favorable. About s'empressa aussitôt de réclamer son manuscrit dans le billet que voici. Nous supprimons le nom du destinataire, aujourd'hui encore en situation dramatique influente, afin de ne pas raviver cette petite querelle depuis longtemps éteinte.

A M. X..., vaudevilliste (sic).

Mon cher ami,

Je vous remercie de la leçon aussi cordialement que si vous étiez un maître. Soyez assez bon pour rendre mon manuscrit au porteur.

Bien à vous,

EDMOND ABOUT.

Une Cour d'amour. — Que nos lecteurs ne s'imaginent pas que nous allons leur raconter une histoire du temps passé. Il s'agit tout simplement de la Cour d'amour qui se tenait, sous le dernier empire, au palais des Tuileries, et à laquelle il est fait allusion dans les *Lettres à une inconnue,* de Mérimée. Voici, à ce propos, quelques renseignements retrouvés par Ver-luisant, le chroniqueur de *l'Écho de Paris :*

« Qu'on se figure une journée d'octobre froide et pluvieuse. Impossible de songer aux promenades ordinaires. Comment tuer le temps ? On se mit à jouer à la Cour d'amour, et le tribunal fut immédiatement constitué ainsi qu'il suit : présidente, la comtesse Lisa Predzieska ; vice-présidente, l'impératrice Eugénie ; secrétaire, Mérimée. Étaient présents à ce divertissement : M. Nigra, ministre d'Italie ; Mmes de Lourmel, de la Poëze et Rayneval. »

Et si l'on est curieux de connaître la question soumise à cette Cour d'amour, la voici :

« Le souverain n'ayant ou ne pouvant avoir d'enfant, est-il permis à la souveraine de *prendre des mesures* pour sauvegarder l'avenir de la dynastie ? L'affaire fut très éloquemment discutée. Il y eut plaidoiries et répliques. Quand vint le scrutin, les voix se partagèrent et le prononcé du jugement fut renvoyé à une autre session, qui n'eut jamais lieu. »

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Une femme de chambre, qu'on vient d'engager pour quelques jours seulement, entre apportant une lettre qu'elle remet à sa maîtresse de la main à la main.

« Marie, dit sévèrement la dame, vous ne savez donc pas qu'on présente les lettres sur un plateau ?

— Si bien, Madame ; mais je n'étais pas sûre que vous le saviez, et alors... »

(*Écho de Paris.*)

Un monsieur qui vient d'absorber chez un pâtissier une énorme quantité de biscuits demande :

« Combien dois-je, Madame ?

— Douze francs, Monsieur.

— Diable, c'est cher : j'aurai avalé par mégarde un biscuit de Sèvres. »

(*Evénement.*)

On parlait d'une belle petite qui s'était rangée et était parvenue à s'introduire dans quelques maisons honnêtes.

« Et sur quel pied, dit quelqu'un, y est-elle reçue ?

— Sur le pied de grue, sans doute. »

(*Voltaire.*)

Entre deux amis qui ne se sont pas vus depuis trente ans et qui se rencontrent :

« Eh! eh! mon ami, dit l'un, nous nous faisons vieux!

— Que voulez-vous? répond l'autre avec un sourire mélancolique, il faut bien se résigner, puisque vieillir est le seul moyen de vivre longtemps. »

(*Écho de Paris.*)

Le poète X... soutenait, l'autre jour, que ses poésies seraient lues lorsque Victor Hugo serait oublié.

« C'est possible, lui dit-on, mais pas avant. »

(*Evénement.*)

Un Parisien rencontre sur le boulevard un sien ami médecin en province :

« Tiens, dit-il, te voilà donc ici?

— Oui, et pour toujours.

— Pourquoi donc as-tu quitté Lisieux?

— Toute ma clientèle était morte! »

Une sentence chinoise :

« On mesure les tours par leur ombre, et les grands hommes par leurs envieux. »

(*Gil Blas.*)

PETITE GAZETTE. — *Les récompenses officielles du Salon.* — Le Salon de peinture des Champs-Elysées a fermé le 20 juin. Le Conseil supérieur des Beaux-Arts a décerné, sous la présidence de M. Fallières, les récompenses suivantes :

Prix du Salon. — M. Leroy (Paul-Alexandre-Alfred), auteur d'un portrait et de *Mardochée.*

Bourses de voyage (2,000 fr.). MM. Brouillet (*l'Exorcisme* et *Musicien arabe chassant le djinn du corps d'un enfant*).

— Dinet (*Saint Julien l'Hospitalier*).

— Claude (Georges) (*Adoration de la croix à l'abbaye du Mont-Cassin*).

— Surand (*Les Mercenaires de Carthage*).

Des bourses de voyage ont été également accordées aux sculpteurs Steiner (*Rouget de Lisle*), Pepin (*Salomé*), Dampt (*Une jeune fille* et *Mignon*), Corbel (*La Colombe et la Fourmi*), et aux architectes Maillart (*Etude sur l'agrandissement du Sénat* et une *Bibliothèque-Musée*), et Gagey (*Restauration du château de Bourbon-l'Archambault*).

— M. Victor Koning, directeur du théâtre du Gymnase, vient d'épouser, devant le consul de France, en Angleterre, sa jeune et jolie pensionnaire Mlle Jane Hading.

— Le 14 juin, l'Opéra-Comique a donné la 150e représentation de *Carmen*, le dernier ouvrage du regretté Bizet. On sait que cette œuvre remarquable n'eut aucun succès au début; jouée pour la première fois sous la direction Du Locle, elle dut quitter l'affiche après quarante-sept représentations seulement. C'est M. Carvalho qui a repris *Carmen.* Depuis lors, cet opéra a eu cent trois représentations en moins d'un an.

NÉCROLOGIE. — 10 juin. — Le général de division Peychaud, commandeur de la Légion d'honneur.

11. — Léon Vaisse, directeur honoraire de l'institution des sourds-muets, à l'âge de 77 ans.

11. — Eugène Olagnier, ancien fonctionnaire français, employé en Égypte, auprès du vice-roi. Il était tout récemment secrétaire de la rédaction du journal *le Gil Blas*. C'est sa femme qui a écrit la musique du *Saïs*, opéra chanté par Capoul au théâtre de la Renaissance.

13. — Le docteur Goupil des Pallières, correspondant de l'Académie de médecine depuis 1825. Il avait 87 ans.

14. — M. Cabasson, dessinateur distingué, professeur à l'Ecole des arts décoratifs. Il était né en 1814.

15. — M. Gaudin, député de la Loire-Inférieure, ancien ministre plénipotentiaire, ancien conseiller d'État, né le 7 février 1825.

16. — Mgr Maret, archevêque de Lépante, doyen de la Faculté de théologie de Paris, primicier de Saint-Denis, à l'âge de 80 ans.

18. — Léon Valade, poète de l'École dite des Parnassiens. Il n'avait que 42 ans.

Valade fut l'un des fervents du « Parnasse contemporain », le fameux cénacle dont faisaient partie Leconte de Lisle, Catulle Mendès, Villiers de l'Isle-Adam et tant d'autres poètes aujourd'hui un peu oubliés. On a de lui : *A mi-côte*, *Trilles et triolets*, les *Mois d'été*, en collaboration avec Albert Mérat, un compagnon de collège et un fidèle ami. L'Odéon lui représenta, à quelques années de distance, trois petites pièces en vers, *Molière à Auteuil*, le *Barbier de Pézénas*, avec M. Emile Blémant, et les *Papillotes*. Valade laisse aussi une traduction de l'*Intermezzo* d'Henri Heine, qui prouve combien il avait senti et deviné le mangeur de « Clair de lune empaillé ».

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.

